

*Eleon. Maximil. Christine Prinzesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.*

00 R.





LES
AMÉRICAINES,
OU
LA PREUVE
DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE

PAR LES LUMIERES NATURELLES.

Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME II.

Seconde Edition, revue & corrigée.



A LYON, & se vend A LIEGE,

Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de
SON ALTESSE, & Libraire.
J. VAN DEN BERGHEN, Libraire,
à Bruxelles.

M. DCC. LXXI.

LES
AMÉRICAINES
O V
LA PÉRIODE



REIGN V CHRYSTIANE
PAR LES LL
Par M. de la Harpe



A LYON, Chez A. LIEGE.
J. F. BARRONNIERE, Imprimeur de
SON ALTESSE & L'Académie.
J. Van der Burcher, Libraire,
à Bruxelles.

M DCC LXXX





LES
 AMÉRICAINES,
 OU
 LA PREUVE
 DE LA
 RELIGION CHRÉTIENNE

Par les lumieres naturelles.



PREMIERE JOURNÉE.

Miss DOROTHÉE.

M A Bonne m'a chargée d'un singulier rôle; je vais, Mesdames, faire l'Avocat du Diable, & ne rien oublier de tout ce qui pourra faire passer Moïse pour un Imposteur. Ecoutez-moi avec attention, s'il vous plaît; & si, après m'avoir entendu, vous me prenez pour une ex-

A 2

travagante, souvenez-vous que je ne fais que répéter les discours d'un homme qui passe pour fort habile.

Les Descendants d'Abraham, d'Isaac & de Jacob s'étant établis en Egypte, s'y multiplièrent tellement, que le Egyptiens craignirent de s'en voir un jour les Esclaves. Il n'en étoit pas des Juifs, comme des autres Nations qui, en se transplantant dans un Pays, en adoptent les mœurs & se confondent insensiblement avec les habitants naturels. Les enfants d'Israël avoient une Religion qui les séparoit absolument de ceux au milieu desquels ils vivoient; ils n'adoroient qu'un seul Dieu, se croyoient ses favoris, & étoient persuadés qu'ils se dégradent, en s'unissant avec des familles étrangères à leur Nation; ainsi ils firent au milieu de l'Egypte un Peuple étranger, un Peuple ennemi; car la différence des idées en fait de Religion produit un éloignement qui, dans le commun des hommes, dégénere bientôt en haine. Le Roi d'Egypte, nommé Pharaon, conçut ce qu'il avoit à craindre de ces hôtes devenus trop puissants: il avoit la ressource de les bannir; mais outre qu'ils n'eussent peut-être pas été assez dociles pour se déterminer à abandonner une Terre qui les avoit vu naître, & où ils avoient des établissemens; il

étoit plus avantageux pour le bien de son Royaume de les retenir en leur ôtant les moyens de nuire. La politique suggéra à ce Prince de les employer à des ouvrages si pénibles, que leurs corps épuisés par le travail, perdit cette bonne constitution qui étoit le principe de leur multiplication prodigieuse. Ce Roi étoit un pauvre Physicien; & l'expérience lui apprit qu'une vie dure & laborieuse, loin de nuire au corps, le fortifie & le rend plus robuste. Il fallut donc prendre de nouvelles mesures: il n'y avoit plus moyen de reculer; ces Peuples irrités par les mauvais traitements qu'ils avoient éprouvés, en devenoient plus à craindre. Le Roi ordonna aux Sages-femmes d'étouffer tous leurs enfants mâles, & sur leur refus on les fit noyer & périr en mille manieres. Quelque soin qu'on apportât à l'exécution de ces ordres cruels, la tendresse des meres fut souvent ingénieuse à sauver leurs enfants, & il y en eut sans doute plusieurs qui échapperent à la cruauté de Pharaon.

Parmi ces meres tendres & courageuses, il y en eut une, qui après avoir gardé son fils quatre mois, conçut un dessein qui devoit non-seulement lui sauver la vie; mais qui pouvoit encore lui procurer une grande fortune: elle prit le moment où

la fille du Roi se promenoit, selon sa coutume, sur le bord du Nil, & ayant fabriqué une corbeille capable de se soutenir sur l'eau comme une barque, elle y exposa son fils, persuadée que la Princesse en auroit pitié, & laissa sa fille Marie sur le bord du Fleuve, pour pouvoir être instruite du succès de son stratagème; il fut tel qu'elle l'avoit souhaité. La Princesse voulut voir cet enfant que les eaux sembloient respecter, & l'ayant trouvé fort beau, elle résolut de l'élever, & le nomma Moïse. La jeune Marie ayant entendu qu'elle commandoit qu'on lui cherchât une Nourrice, s'approcha & lui dit qu'elle en connoissoit une fort bonne. La Princesse y ayant consenti, Marie fut appeller sa mere, qui sans doute n'étoit pas fort éloignée, & la Princesse remit le petit Moïse entre ses mains.

L'enfant étant sevré, la Princesse le prit dans son Palais, & lui donna toutes sortes de maîtres pour l'instruire dans les sciences des Egyptiens. Ces Peuples les possédoient dans un grand degré, & étoient sur-tout fort savants dans la Physique. Par le moyen des causes naturelles, ils opéroient des choses qui paroïssent miraculeuses aux yeux du vulgaire; ce qui les fit nommer Magiciens. Moïse avoit de si belles dispositions qu'il surpassa bien-

tôt ses maîtres, sur-tout dans cette dernière science, comme vous le verrez tout-à-l'heure.

Cependant Moïse faisoit les délices de celle qui l'avoit adopté, & il ne tenoit qu'à lui d'être heureux en Egypte : un crime l'en chassa.

Il vit un jour un Egyptien qui maltraitoit un Hébreu; sa mere lui avoit sans doute appris sa naissance; & l'attachement pour sa Nation, qui étoit opprimée, l'emportant sur sa prudence, il tua l'Egyptien & l'enterra sous le sable. Le lendemain il vit deux Israélites qui se querelloient, & leur ayant représenté qu'ils devoient vivre en paix, parce qu'ils étoient freres, un des deux lui dit : Qui vous a établi notre Juge? Ne voudriez-vous pas aussi me tuer comme vous fîtes hier cet Egyptien? Moïse effrayé de se voir reprocher un crime qu'il croyoit bien caché, fut saisi de frayeur, & abandonna l'Egypte. Dans son exil il fut réduit à une telle nécessité, qu'il ne trouva d'autre ressource que d'entrer au service d'un nommé Jethro, qui dans la suite le fit son gendre, & l'employa à garder ses troupeaux. On ne peut nier que Moïse n'eût un grand génie & beaucoup d'ambition : réduit tout le jour à rester vis-à-vis de lui-même, il eut tout le temps de for-

mer & d'étendre un projet qui devoit non-seulement le tirer de la condition abjecte à laquelle il étoit comme condamné, mais encore lui donner un empire; car sa passion dominante étoit de gouverner les autres, comme vous avez pu le remarquer. Quelque extravagant que parût ce projet du premier coup d'œil, il le trouva vraisemblable, eu égard à ses talents, & au caractère du Peuple qu'il vouloit séduire.

Les Israélites avoient été bercés de contes qui avoient passés de peres en fils jusqu'à eux, par une constante tradition. Abraham, l'un de leurs aïeux, & qui étoit un habile homme, voulant se faire respecter du grand nombre de Serviteurs & d'Esclaves qui étoient à sa suite, feignit d'avoir des entretiens avec Dieu même; ruse ordinaire à tous les Imposteurs: & pour soutenir le courage des siens dans une Terre étrangere, où ils avoient souvent de grandes traverses à essuyer, il les assura que s'ils avoient le courage d'y rester, Dieu les en récompenseroit en donnant ce beau Pays à leurs descendants. Isaac, soit qu'il crût de bonne foi ce que son pere lui avoit dit à ce sujet, soit qu'il fût aussi bon politique que lui, laissa ces promesses pour héritage à Jacob, & ce dernier, qui étoit fin & rusé, se voyant

transplanté en Egypte avec sa famille ,
 enchérit sur la promesse prétendue de
 Dieu faite à ses Peres, de donner la Terre
 de Chanaan à ses descendants. Ce conte
 faisoit l'entretien & l'espoir de tous les
 Israélites, qui le répétoient sans cesse à
 leurs enfans : il ne falloit donc que leur
 faire accroire que le temps où ces pro-
 messes devoient s'accomplir étoit ar-
 rivé , pour réveiller leurs desirs à cet
 égard ; il y avoit toute apparence qu'ils
 prendroient pour Chef celui qui leur an-
 nonceroit cette bonne nouvelle. De plus,
 ce Peuple étoit très-crédule en fait de mi-
 racle ; la science que Moïse possédoit
 leur étoit absolument inconnue : par con-
 séquent il étoit facile de leur faire regar-
 der comme miraculeux, des faits qui au-
 roient une cause physique ; & Moïse
 pendant le temps qu'il avoit passé dans
 ce désert à la garde de son troupeau, avoit
 découvert bien des choses qu'il croyoit
 propres à faire réussir ses vues. Il lui res-
 toit deux obstacles qui paroïssent in-
 surmontables. Moïse parloit avec diffi-
 culté, & il lui falloit un homme éloquent
 pour persuader le Peuple. Le second ob-
 stacle étoit l'obstination de Pharaon, qui
 étoit déterminé à garder en Egypte un
 Peuple qu'il traitoit en esclave. Pour
 suppléer à son peu d'éloquence, Moïse

s'affocia son frere Aaron, & se promit d'intimider Pharaon par des prodiges que peu de gens pouvoient contrefaire. Après avoir médité long-temps son projet, il part pour la Cour avec son frere, qui étoit son interprete, & demanda à Pharaon de la part de Dieu, la permission de mener les Israélites dans le désert pour y sacrifier à la Divinité qu'ils adoroient.... Mais, que fait Lady *Violente* avec ses tablettes ? Au-lieu d'écouter, il me semble qu'elle se dispose à écrire.

Lady VIOLENTE.

Oui, ma chere : comme votre histoire est un peu longue, & que je me défie de ma mémoire, je veux noter toutes les absurdités dont votre roman sera lardé, & tous les faits que vous omettez. Que cela ne vous interrompe pas ; cela ne m'empêchera pas d'écouter.

Lady LOUISE.

Je serois curieuse de voir ce que vous avez commencé à écrire.

Lady VIOLENTE.

Jusqu'ici je n'ai rien entendu d'absolument choquant, excepté les motifs qu'on prête aux Patriarches.

La BONNE.

Ceia soulagera la poitrine de Miss *Dorothée*, lisez-nous ce que vous avez fait; car assurément vous avez écrit quelque chose.

Lady VIOLENTE.

C'est que je n'ai écrit presque rien, ma *Bonne*; cependant je vous obéirai. Pour bien juger des intentions d'un homme, il faut le faire conséquemment à son caractère; je vois donner l'aumône à un pauvre: cette action est bonne à l'extérieur, & je ne dois pas en juger autrement sans les raisons les plus fortes. Par exemple, je fais que cet homme qui donne l'aumône est avare & injuste. Dans le temps qu'il donne aux pauvres, je vois qu'il escamotte des cartes au jeu pour ruiner une personne avec laquelle il joue: je puis juger raisonnablement que l'aumône qu'il fait est un acte d'hypocrisie, ou du moins de foiblesse; car par le caractère que cet homme soutient actuellement, en trompant au jeu, je suis assurée que son motif ne peut être la charité. En général, un homme d'honneur ne peut être justement soupçonné d'un mauvais motif, & il faut se faire violence pour en prêter un louable à celui qu'on fait être

un frippon. Par conséquent, l'auteur du roman de *Mifs Dorothee*, avant de prêter de mauvaises intentions & des fourberies à Abraham, auroit dû me prouver qu'il étoit un malhonnête homme, sans quoi je suis autorisée à lui refuser toute croyance & à le traiter de calomniateur, comme je prends la liberté de le faire.

En second lieu, quand un homme écrit ou raconte son histoire, j'ai certaines regles pour connoître s'il ment. Je rendrai ceci sensible par un exemple. J'ai lu les Mémoires de Monsieur le Cardinal de Retz, & je le crois sans hésiter quand il me dit du bien de lui-même. Pourquoi? C'est qu'il est fort exact à me rendre compte de ses sottises, même de celles qui étoit absolument cachées, qui ne consistoient que dans l'intention, & dont lui seul pouvoit nous instruire: sa sincérité dans ce point, me force à le croire dans l'autre.

Pour appliquer cette regle à l'Histoire sainte, j'ai mis en note: *Examiner si l'Historien Moïse me rendra compte de ses fautes. & de celles des Patriarches qui sont ses Héros.* Enfin, lorsqu'un Historien s'inscrit en faux contre un autre, j'ai soin d'examiner si celui qui contredit n'a pas quelque intérêt à le faire; car s'il en a un, sa critique me devient suspecte; & pour

ne pas sortir de mon exemple, le Sieur Joly, Domestique du Cardinal de Retz, a aussi écrit l'Histoire de ce Prélat, qu'il peint comme le plus méprisable de tous les hommes : mais il nous avertit à la fin, qu'il est absolument brouillé avec le Cardinal, qui, selon lui, l'a traité avec beaucoup d'ingratitude. Après cet aveu, tout ce que dit Joly m'est suspect; sa haine pour son maître lui a fasciné les yeux, ou bien il cherche à rejeter sur le Cardinal la faute qu'il a commise, en l'abandonnant dans l'adversité. J'ai donc mis sur mes tablettes : *Examiner les motifs de celui qui cherche à faire passer Moïse pour un fourbe & un ambitieux.*

La B O N N E.

Vous venez d'établir de fort bonnes règles pour n'être pas trompée dans le jugement qu'on porte sur un Ouvrage, & nous nous en servons en temps & lieu par rapport à l'Histoire sainte; j'y en ajouterai une autre. *Quand un Auteur, en commençant un Ouvrage, se mêle d'établir le caractère de celui dont il veut nous donner l'histoire, il est de toute nécessité que ce portrait soit constaté par les faits qui suivent.* Damon m'assure qu'Ariste est un avare, & dans toute l'histoire de sa vie, je ne vois que prodigalités, ou au moins

que libéralités bien placées; je dis que Damon est un calomniateur, s'il nous donne une Histoire réelle, ou un sot s'il écrit une Tragédie ou un Roman: car enfin le caractère d'un homme perce malgré lui dans ses actions, quelque dissimulé qu'il soit; elles en ont une teinte que toutes ses précautions ne peuvent effacer. Après avoir lu la vie d'un homme, si elle est exacte, je déciderai à coup sûr, sans être fort habile, quelles étoient ses vertus ou ses vices; car toutes ses actions s'y rapportent. L'Auteur que suit *Miss Dorothee*, nous représente Moïse comme un ambitieux, ne l'oublions pas; & dans les circonstances de l'histoire qui va suivre, examinons si réellement les actions de ce Chef du Peuple Juif, sont telles que le doivent être celles d'un homme possédé de la passion qu'on lui attribue. Après ces précautions que l'équité, comme le bon sens, nous suggere, *Miss Dorothee* va continuer à nous exposer les sentimens de Monsieur *Belesprit*.

Miss DOROTHÉE.

Vous sentez bien, Mesdames, que Pharaon ne pouvoit, & ne devoit pas croire que Moïse fût envoyé de Dieu sur sa simple parole. Il se moqua donc de sa proposition, & commanda que les travaux

des Hébreux fussent augmentés, afin qu'ils n'eussent pas le temps de s'occuper de projets tendants à s'affranchir de sa tyrannie. Moïse voulut lui prouver la vérité de sa mission par des prodiges; & ayant jetté la verge ou le bâton qu'il avoit à la main, elle fut changée en serpent. Pharaon ne fut pas assez ignorant pour s'étonner de ce prodige prétendu: ses Magiciens l'avoient accoutumé à en voir de semblables; il les fit donc appeler, & ils montrèrent à Moïse, que sur ce point ils en savoient aussi long que lui: il est vrai que Moïse fit dévorer leurs serpents par le sien, & qu'alors ils furent contraints d'avouer qu'il étoit leur maître dans l'art de fasciner les yeux; mais cela ne signifioit autre chose, sinon que cet Hébreu avoit fait plus de progrès dans les sciences occultes que ses maîtres.

Je vais quitter le fil de mon histoire, Mesdames, pour vous faire part des objections que je pris la liberté de faire à celui qui me la rapportoit. Je lui demandai ce qu'il pensoit des prodiges de Moïse, & de ceux des Magiciens de Pharaon. Il n'y avoit que deux partis à prendre, ou de croire qu'il fût au pouvoir de la physique de créer de nouveaux êtres, ou de penser qu'elle avoit celui de fasciner les yeux pour y peindre des objets qui

n'existoient pas réellement. Il prit ce dernier parti, & me soutint que nos Physiiciens modernes ne méritoient pas ce nom, en comparaison de ceux de ce temps-là. Mais, ma *Bonne*, il me vient une singulière idée; cet honnête homme cache si peu ses sentiments sur la Religion, qu'il n'y a pas de Caffé dans lequel il ne les ait débités; que ne le priez-vous de vous faire lui-même cette histoire? Il ne demandera pas mieux, & alors on ne pourra vous reprocher d'avoir cherché à surprendre de jeunes personnes ignorantes par état; voulez-vous que je le fasse appeller? Il est ordinairement seul à cette heure.

La BONNE.

De tout mon cœur, ma chère: je vous ai déjà dit, je crois, qu'il loge ici, Mesdames.

Lady VIOLENTE.

Apparemment que c'est Monsieur *Belesprit*: je le connois beaucoup; il passe pour être bien habile, ma *Bonne*.

La BONNE.

Tant mieux, ma chère? Et moi je déclare haut & clair que je suis fort ignorante; & si pourtant je n'ai pas peur...

Ah! vous voilà, Monsieur *Belesprit*; vous avez, je le fais, un grand zele à étendre le regne de la raison, & à détruire les fausses idées que, selon vous, la superstition a fait éclore dans nos foibles cerveaux; je vous offre une belle moisson. Il est question de faire le procès à Moïse, & de prouver à toutes ces Dames qu'il n'étoit qu'un habile imposteur; voudriez-vous leur rendre ce service?

BELESPRIT.

Ah! Mademoiselle, vous voulez badiner, vous seriez bien fâchée que je vous prisse au mot: que deviendroient les leçons que vous donnez à ces Dames depuis tant d'années?

La BONNE.

Vous me connoissez peu, Monsieur: je suis idolâtre de la vérité, & je fais vœu de suivre ses loix; je n'ai voulu que l'enseigner à ces Dames: prouvez-moi que je me suis trompée, & vous me verrez aussi ardente à soutenir vos opinions, que je l'ai été à leur inculquer celles qui y sont contraires. Faites des Profélytes, je serai la première; mais il nous faut des preuves, je vous en avertis; & pour entrer en matière, dites-moi bien sincèrement, si vous croyez, comme le dit Miss *D-*

rotée, qu'il soit possible à la Physique de fasciner les yeux d'une multitude, jusqu'à lui faire voir des choses qui n'ont aucune existence.

BELESPRIT.

Et pourquoi non, Mademoiselle? Savez-vous jusqu'où peut aller la puissance de la nature? En connoissez-vous les bornes?

La BONNE.

Excusez-moi, Monsieur; mais nous sommes de pauvres filles qui n'entendons pas à demi-mot, & avec lesquelles il faut définir les mots avant de s'en servir; ayez donc la bonté de nous expliquer ce que vous entendez par la nature.

BELESPRIT.

Il y a là-dessus des opinions bien diverses. Les uns par la nature, entendent le concours fortuit des atomes, qui se remuant de toute éternité, après avoir éprouvé des mille millions de conformations diverses, ont enfin formé ce grand univers &.....

Lady VIOLENTE.

Je suppose que vous n'êtes pas de cet avis, Monsieur: il renferme des contra-

dictions trop choquantes pour être admises par un homme de bon sens ; & je vous interromps , pour vous dire que si vous teniez ce systême absurde , je ne voudrois non plus raisonner avec vous , qu'avec un échappé des petites maisons. Une matiere éternelle , c'est-à-dire , infinie par sa durée & qui n'a point d'intelligence ! J'aurois autant qu'on me dît que cette table écoute à présent notre conversation ; dites-nous , je vous prie , des choses sentées , si vous voulez être écouté : nous avons passé l'âge où l'on s'amuse des contes de ma mere l'Oie , qui sont pourtant moins absurdes que ce raisonnement d'Épicure & de ses Sectateurs.

Lady LOUISE.

Comment , Madame , il y a eu des hommes qui ont soutenu sérieusement ce systême ? Cela seroit-il bien possible ? Je ne me serois jamais imaginée qu'on pût porter la sottise jusques-là. Comment , le hazard auroit pu former cet univers , & le conserver dans le bel ordre qu'il a aujourd'hui depuis le commencement du monde , ce hazard n'auroit rien renversé , culbuté ! ce hazard auroit fixé le cours du soleil & des astres d'une maniere si immuable , qu'on pût décider le temps des éclipses qui ont été & qui seront , sans s'y

méprendre ! Voilà ce qui n'entrera jamais dans une tête bien timbrée.

BELESPRIT.

J'aurai affaire à forte partie, je le vois bien, & Madame *Bonne* ne l'entend pas mal quand elle m'annonce des filles ignorantes : mais, Mesdames, nous sommes d'accord sur ce point, l'effet ne peut pas être plus parfait que la cause. L'homme construit avec une intelligence, ne peut avoir qu'un Créateur intelligent. Je vous accorde un premier être, quel qu'il soit ; car je ne le connois guere, & je ne crois pas qu'il soit au pouvoir des hommes de s'élever jusqu'à sa connoissance, qui d'ailleurs n'est nullement nécessaire à notre félicité.

Miss DOROTHÉE.

Tout doucement, Monsieur : vous taillez en un moment bien de la besogne ; & pour la faire, il faut nous détourner de l'examen de l'histoire de Moïse ; aussi-bien, si ce que vous venez de dire étoit vrai, cet examen seroit une sottise ; mais il s'en faut bien qu'il soit tel.

Vous dites qu'il y a un Créateur intelligent, que vous ne le connoissez guere, qu'il est impossible aux hommes de le connoître mieux, que cela leur importe

peu. Voilà de bon conte quatre propositions de la dernière conséquence proposées légèrement, énoncées comme choses si claires qu'elles n'ont pas besoin de preuves. Voilà de vos manières ordinaires: on suppose à votre ton affirmatif, que le doute sur ce que vous décidez n'auroit pas le sens commun; mais il est bon de vous prévenir que cette manière n'est point en usage ici; ma *Bonne* nous a appris le *nego*, & je prends la liberté de nier vos trois dernières propositions, comme contradictoires à la première. Je n'entrerai pas dans le détail des preuves de cette contradiction: nous n'avons rien à apprendre sur cet article, à moins que vous ne vouliez être instruit à cet égard par une fille de douze ans, qui n'a que de la raison, guère d'étude, & qui, je vous jure, n'aura point de vanité de son triomphe; car il ne faut que les plus légères réflexions pour convenir de ce que je vais dire. Là, par curiosité, écoutez-moi.

S'il y a un Dieu infini en durée, il doit être infini en perfections; car le fini & l'infini étant contradictoires, ils ne peuvent subsister ensemble.

Si sa sagesse a présidé à son ouvrage, il n'y a rien d'inutile dans l'homme; car un ouvrier qui multiplie dans son ouvrage des ressorts dont il n'a pas besoin & qui

sont inutiles, manque de science ou de sagesse.

S'il n'y a rien d'inutile dans l'homme, ce desir immense de savoir qui est en lui, doit avoir un objet; cette soif d'être heureux, ce besoin d'aimer qui demande sans cesse & le bonheur, & un être digne d'être aimé, seroient en lui des inutilités infiniment préjudiciables à sa félicité, s'il n'avoit pas la possibilité de les satisfaire.

Les objets créés étant bornés, ne peuvent remplir des desirs immenses; donc il faut que l'homme ait été créé pour être heureux par la connoissance & l'amour d'un bien & d'une beauté sans bornes: si on le nie, il faut dire que Dieu a mis ces penchans en lui, ou par ignorance & sans prévoir l'effet qui en résulteroit; ou par malice, & seulement pour le rendre misérable; ou par une fatalité qui proviendrait de l'impuissance de le créer d'une autre maniere. Choisissez, Monsieur, entre ces trois idées; elles sont absolument contradictoires à celles que vous avez de Dieu, au moins à celles que vous nous avez énoncées, & sont pourtant des conséquences de votre système.

BELESPRIT.

Ah Mifs *Dorothée*! c'est bien vous qui me taillez plus d'ouvrage que je n'en puis

faire; mais je suis de bonne foi, votre raisonnement a l'air juste : je ne dis pas encore qu'il le soit. Avant de prononcer ce gros mot, je veux l'examiner à fond; donnez-le-moi par écrit, je vous prie, & demain je vous en dirai mon sentiment. J'étois venu ici pour m'amuser : il seroit singulier que j'y fusse instruit : je ne me refuserai point à la lumière, pourvu qu'il ne me reste point d'issue pour échapper; car, je vous en prévient, je combattrai tant que je pourrai, & je suis très-convaincu que je ne combattrai pas en vain.

La BONNE.

Ne perdons point de vue notre première question, Monsieur. Vous entendez par ce mot, *la nature*, une matiere passive, à laquelle un être intelligent donne tel mouvement qu'il lui plaît, sans éprouver aucune résistance de sa part.

BELESPRIT.

Vous supposez que j'ai dit cela, Madame, mais je le pense, c'est la même chose. Permettez-moi de vous demander si ces Dames ont l'intelligence des mots dont vous vous servez. *Matiere passive*, par exemple, est un mot grec pour la plupart des femmes.

Lady VIOLENTE.

Oh! nous entendons ce grec là : une matiere passive est celle qui n'a pas de mouvement par elle-même, & qui est capable d'être mue; & telle est la matiere dont Dieu a formé l'univers & tout ce qui existe dans le genre matériel.

La BONNE.

Croyez-vous que cette matiere puisse se mouvoir ou être mue dans un sens contraire à l'intention de celui qui l'a créée & qui lui imprime le mouvement?

BELESPRIT.

Non, Madame : n'ayant point de mouvement par elle-même, elle suit le mouvement que lui donne son auteur, & pour autant de temps qu'il le veut.

La BONNE.

Croyez-vous que l'Auteur de la nature, dans le mouvement qu'il imprime à la matiere, suive le caprice, ou que la sagesse préside à ce mouvement?

BELESPRIT.

En vous accordant un premier Etre, je suis convenu qu'il devoit être sage & parfait : toute autre idée seroit contradictoire

toire à son être. Or toutes les œuvres d'un être infiniment parfait doivent être marquées au coin de sa perfection.

La B O N N E.

Croyez-vous qu'il soit possible à Dieu de déroger aux loix générales qu'il a données à la matiere, & qu'il l'ait fait quelquefois ?

B E L E S P R I T.

Qu'il lui soit possible de le faire, cela est hors de doute, puisqu'il est tout-puissant ; mais qu'il ait voulu le faire, & qu'il l'ait fait, c'est ce que vous auriez bien de la peine à me persuader : cela vise à ce que vous appelez miracle, & d'abord je nie qu'il y en ait jamais eu.

La B O N N E.

En sorte que vous attribuerez à des causes naturelles tous les prodiges qui ont été opérés par Moïse.

B E L E S P R I T.

Je prendrai tout un autre parti, Madame : mais supposons pour un moment que tout ce que Moïse a écrit soit vrai, assurément il me seroit facile de vous démontrer qu'il n'étoit qu'un très-bon Physicien, ou un homme habile à profiter de certaines circonstances.

T O M E II.

B

La BONNE.

Oserai-je vous demander sur quoi vous vous fondez, pour croire qu'il n'y ait point eu de miracles ?

BELESPRIT.

C'est qu'il me paroît contraire à la sagesse de Dieu de changer un ordre une fois bien établi, cela confondroit toutes nos idées : on ne pourroit plus compter sur rien si les regles de l'univers n'étoient stables & permanentes ; d'ailleurs cela ne seroit bon à rien.

La BONNE.

Inutilité dans ce changement, inconveniens de ce changement, voilà, ce me semble, les deux raisons qui vous empêchent de croire les miracles ; en sorte que si je puis vous prouver que les miracles sont quelquefois nécessaires, & qu'une exception à la regle générale ne peut confondre rien dans les idées des hommes, vous conviendrez avec moi qu'il n'y a rien qui nous empêche de croire que Dieu a fait des miracles.

BELESPRIT.

Je ne fais où vous en voulez venir ; mais je veux bien vous accorder ce que

vous me demandez : qu'en conclurez-vous ?

La BONNE.

Tout ce qui pourra rendre les hommes meilleurs , qui tendra à leur faire remplir les devoirs qu'ils sont obligés de remplir par rapport à leur Créateur , à leurs semblables & à eux-mêmes , est-il digne du Dieu dont vous avez l'idée ?

BELESPRIT.

Je vous répondrois bien avec la plupart de nos Philosophes modernes, que cela importe peu à Dieu ; que le seul intérêt de la société a engagé les hommes à créer le bien & le mal moral qui n'existe point : mais je parlerois contre ma conscience , je sens que la vertu est belle , qu'elle doit être aimée de l'Être infiniment parfait , qu'il doit avoir une sorte de plaisir à la voir pratiquer aux hommes , & qu'en conséquence il doit leur en faciliter les moyens : je dirai encore , que cette estime que j'ai malgré moi pour la vertu , que je ne pratique guere , est un présent du Créateur.

La BONNE.

Cette répugnance pour la vertu , qui vous empêche de la pratiquer malgré l'es-

time que vous avez pour elle, s'est trouvée dans tous les hommes de tous les temps. Ils étoient bien éloignés de rendre à leur Créateur les justes hommages qu'ils lui devoient, eux qui prodiguoient leurs encens à des monstres ou à des hommes auxquels ils auroient eu honte de ressembler; les plus sages de tous les Païens, les Romains & les Grecs commettoient sans pudeur des crimes qui font rougir la nature: un seul Peuple au milieu de cet horrible débordement n'adore que l'Être suprême, & tâche de l'honorer par l'observance d'une Loi si sainte, qu'elle extirpe tous les vices en dix commandemens qui sont si simples & si courts, que le plus stupide peut les entendre & les comprendre. Si je dis que cette Loi vient de Dieu, vous ne pourrez défavouer qu'elle est bien digne de lui, & c'est un grand préjugé en faveur de mon opinion, comme je vous le dirai dans la suite. L'observation de cette Loi est donc un bien, un grand bien, un bien qu'il étoit digne de Dieu de procurer. Si pour forcer la répugnance que les hommes devoient avoir pour cette Loi si sainte, les miracles étoient nécessaires, croyez-vous être fondé à dire qu'ils n'étoient bons à rien?

Non-seulement cette Loi devoit être celle des Juifs, témoins des miracles rap-

portés par Moïse ; mais elle devoit encore devenir celle de l'Univers entier, de cet Univers plongé dans l'idolâtrie, & dans le crime. Il étoit de la bonté de Dieu de leur fournir de tels motifs de crédibilité, qu'ils ne pussent s'y refuser sans être coupables ; il falloit que cette Loi eût un caractère de divinité si marqué, qu'on ne pût s'y méprendre, ni la confondre avec celles qui devoient être présentées par d'habiles imposteurs. Je ne blâme donc point le doute & l'examen dans une affaire de si grande conséquence. Au contraire, il me paroît prudent, puisqu'il y a eu des imposteurs. Il est de fait que Moïse a donné une Loi de la part de Dieu. Est-il un de ces fourbes ? est-il un Envoyé céleste ? C'est ce que nous examinons quand vous êtes entré. Il a fait des choses extraordinaires : quelques-uns les attribuent à Dieu ; vous dites que la seule physique pouvoit les opérer ; voilà le procès établi : comment le décider ? En examinant au poids de la raison, si parmi les prodiges attribués à Moïse, il y en a quelques-uns au-dessus des forces de la physique ; car si nous en trouvons de cette espece, il faudra nécessairement les attribuer à Dieu, qui ne peut se rendre le fauteur du mensonge ; d'où il faudroit conclure que Moïse

parloit de sa part. Après cela nous pourrions examiner si Moïse créoit les objets, ou s'il fascinoit les yeux.

Mifs DOROTHÉE.

Comment accorder cela avec les faux miracles, ma *Bonne*; je m'explique mal, avec les miracles réels faits par le Démon? Car enfin il y a eu des miracles opérés par le Démon, selon cette écriture, que vous voulez nous faire croire divine; il y en aura encore.

BELÉSprit.

Et sans aller plus loin, parlons du fait dont il étoit question quand je suis entré. Si ce fut par un miracle que Moïse changea ou parut changer sa baguette en serpent, les Magiciens de Pharaon firent la même chose; assurément vous ne pouvez dire que Dieu concourut avec eux.

La BONNE.

Retenez bien, Monsieur, que vous regarderiez comme une opinion blasphématoire, celle qui voudroit attribuer à Dieu l'œuvre des Magiciens de Pharaon, & qu'il ne vous est pas venu à l'esprit d'en dire autant de ceux de Moïse; je vous le rappellerai en temps & lieu. Après cette remarque, je réponds à *Mifs Dorothee*. Pour dire avec justice que Dieu

se rend le fauteur du mensonge, en permettant au Diable de faire de faux miracles, il faudroit qu'ils fussent si exactement semblables à ceux que le Tout-Puissant opere, qu'il fût impossible de les distinguer les uns d'avec les autres; mais ces derniers ont des caracteres si sensibles, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, si on veut les examiner. Ecoutez-moi bien, Mesdames.

Nous sommes, dit-on, d'habiles Physiciens dans ce siècle: on ne le peut dire que par comparaison avec les Physiciens des siècles qui ont précédé le nôtre d'assez près; car si nous considérons ceux des premiers siècles, je suis très-persuadée qu'ils l'emportoient infiniment sur ceux du nôtre. Quoi qu'il en soit de mon opinion, voici ce qui est très-certain. C'est qu'eux & nous sommes forcés d'avouer que nos connoissances sont très-bornées. Elles augmentent chaque jour, & sans doute que nos arriere-neveux, enrichis de nos connoissances, comme nous l'avons été de celles de nos peres, nous laisseront bien loin derriere eux à cet égard. Malgré leurs progrès, ils pourront dire avec vérité, qu'ils ignoreront toujours les effets que peuvent produire une infinité de combinaisons, qui, étant naturelles, paroïtroient miraculeuses, je ne dis pas aux

yeux du vulgaire, mais encore à ceux des savants, qui ne pourroient en assigner les causes. Supposons un homme auquel Dieu auroit donné une parfaite connoissance des causes, de l'enchaînement, & des effets des choses naturelles: cet homme sans faire de miracle, c'est-à-dire, sans déranger l'ordre de la nature, trouveroit dans cet ordre bien connu le moyen de faire des choses surprenantes. Cependant cet homme ne pourroit rétablir un œil absolument crevé, ressusciter un mort; & c'est dans cette classe de miracle qu'il faut chercher ceux qui portent l'empreinte de la Divinité, & qui ne peuvent être contrefaits.

Le Diable étant d'une nature plus excellente que l'homme, a des lumieres plus étendues; il peut, comme le savant que j'ai supposé, exécuter des choses qui nous paroïtroient miraculeuses, quoiqu'elles soient absolument naturelles. La connoissance de l'avenir, par exemple, Dieu se l'est réservée; mais on peut présumer les événements futurs par leurs liaisons avec les passés & les présents. Je ne puis sans miracle savoir ce que fait actuellement l'Empereur du Mogol; mais le Diable le fait: & comme il est un pur esprit qui peut en un instant parcourir l'Univers, il pourroit fort bien m'en inf-

truire si cela convenoit à ses desseins ; il peut connoître par le dérangement interne de mon corps , que je ne suis pas éloignée du moment de ma dissolution , & le prédire , au-lieu que je défie de prédire qu'un tel dans un an fera tué d'un coup de tonnerre. Le Diable peut donc contre-faire les miracles , je dirai même si on le veut : que Dieu peut lui permettre d'en faire de réels ; mais quand par impossible il ressusciteroit un mort à mes yeux , je le défie de m'induire en erreur ; j'ai des marques sûres pour distinguer son œuvre de celle de Dieu , elles ont des cachets différens que nous examinerons bientôt.

J'ai dit qu'un événement isolé , & qui n'a nulle liaison avec ceux qui l'ont précédé , ne peut être prédit par le Diable , qui ne connoît pas l'avenir ; ainsi une longue suite de prophéties touchant des événements extraordinaires , & qui n'avoient pas la plus petite apparence , marquera visiblement l'intervention de la Divinité. Si ceux qui ont fait ces prophéties y avoient ajouté des prodiges , je ne balancerois pas à les regarder comme des miracles , parce que leur liaison avec les prophéties m'assureroit de leur réalité ; mais si on ajoute que ces prophéties & ces miracles ont une fin tellement bonne

& louable qu'elle soit digne de Dieu, de sa bonté, de sa justice, de sa sainteté, alors je me croirai tellement autorisée à les regarder comme divins, que mon incrédulité à cet égard me paroîtroit une extravagance & une impiété. Prouvons ce que je viens de dire par un exemple.

Abraham quitte le lieu de sa naissance, & prétend qu'il le fait par ordre de Dieu. Il assure Sara sa femme qu'elle aura un fils, dans lequel toutes les Nations seront bénies, que sa postérité sera multipliée au-delà des étoiles, qu'elle possédera le Pays dans lequel ils sont errants & étrangers; & dans quelles circonstances Abraham publie-t-il ces promesses de Dieu? Dans celle où leur accomplissement paroïssoit impossible: Sara, outre qu'elle étoit stérile, avoit passé l'âge où la femme la plus féconde ne peut sans miracle avoir un enfant. Aussi la bonne Sara se moquoit-elle des promesses que son Mari lui faisoit: j'en ai pour garant son rire lorsque les Anges renouvelèrent à son Mari les promesses de Dieu. Abraham transmet à son fils Isaac les promesses de Dieu, & Isaac les laissa comme un héritage infailible à Jacob & à sa postérité. Leur postérité passe en Egypte, s'y établit avec la permission du Roi, & y jouit de tous

les agréments qui auroient dû les engager à s'y fixer pour jamais : le font-ils ? Non , ils ne perdent point de vue les promesses faites à leurs aïeux , malgré le temps qui s'étoit écoulé depuis la promesse ; le corps de Joseph n'avoit point été mis dans un tombeau où il dût demeurer , & ce Patriarche qui n'avoit garde de prévoir la persécution qu'on feroit à sa postérité & à celle de ses freres , avoit pourtant lié ses descendants par un serment , qui prouvoit l'assurance où il étoit , qu'ils sortiroient un jour d'Égypte : ses os devoient être transportés avec ceux de ses peres au temps de la transmigration prédite.

Que l'on attribue à Abraham un intérêt à supposer les promesses de Dieu pour s'assurer du respect de ses serviteurs ; du moins on ne peut en imaginer un à Joseph , qui avoit lieu de croire que ses enfants hériteroient de la faveur du Roi , & qu'ils n'auroient rien à demander de mieux à faire que de demeurer dans un Pays dont il avoit été le Sauveur ; mais continuons notre histoire.

Pharaon devient le Tyran des Hébreux ; il les traite avec une inhumanité qui n'a point d'exemple ; il blesse tous les droits de la justice naturelle , en traitant en esclave un Peuple libre , qu'il accable de travaux. Certainement l'action de Pharaon

est mauvaise. Tirer ce Peuple de l'oppression sous laquelle il gémit, semble devenir un devoir à tous ceux qui aiment la justice, & qui ont de l'humanité.

Moïse prétend en avoir reçu l'ordre de Dieu; voyons si les moyens qu'il emploie sont dignes de celui dont il se dit l'Envoyé? Les Israélites en état de porter les armes, étoient au nombre de six cents mille: s'ils se fussent révoltés ayant à leur tête un Chef tel que Moïse, ils eussent donné de grandes inquiétudes à Pharaon.

BELESPRIT.

Pure imagination! les Israélites étoient lâches, & n'avoient aucune idée de l'art militaire: une poignée de troupes réglées eût dissipé cette multitude; Moïse le savoit bien, & c'est ce qui l'empêcha de se servir de cette voie.

La BONNE.

On a beau être lâche, Monsieur; ils étoient réduits dans cet état, où le désespoir donne des forces. Les Thébains, qui n'étoient pas la vingtième partie des Juifs, parmi lesquels il ne se trouva que cinquante hommes assez courageux pour préférer l'exil à la domination des Spartes, qui n'étoient pas plus soldats que les Israélites, & qui n'étoient pas excédés de mau-

vais traitements ; les Thébains , dis-je , arracherent à Sparte le titre d'invincible , sitôt qu'ils furent excités par deux hommes courageux. Moïse par ses prodiges , ou si l'on veut par ses prestiges , pouvoit fortifier leur foiblesse : Mahomet dans un cas moins favorable sut se créer des soldats. Ce n'est pas à un tel moyen que Moïse a recours ; il ne le tente pas même , il ne veut devoir qu'au Ciel le succès de son entreprise ; & sans crainte de ce qu'il devoit attendre d'un Tyran tel que Pharaon , il lui demande permission de mener ses freres dans le désert pour y offrir un sacrifice au seul Dieu qu'il adore ; & comme Pharaon doute de sa mission & s'en moque , Moïse pour le convaincre qu'il vient de la part de Dieu , change son bâton en serpent. Le Roi d'Egypte peu touché de ce miracle , fait venir les Magiciens qui imitent le prodige de Moïse. Trouvez-vous , *Lady Violente* , que ces deux prodiges soient les mêmes ? N'y remarquez-vous aucune différence ?

Lady VIOLENTE.

Peut-être que je me trompe , ma *Bonne* ; mais selon ce que vous venez de nous faire remarquer , le miracle de Moïse tient à deux choses qui le soutiennent , l'appuient ; & celui des Magiciens n'a pas

cet avantage. D'abord, il y avoit chez les Israélites une espérance certaine de la sortie d'Egypte, fondée sur des promesses réitérées que leurs aïeux prétendoient leur avoir été faites par Dieu même. Vous nous avez dit que ces promesses, par elles-mêmes, pouvoient être regardées comme fausses & illusoires, tant qu'elles resteroient seules & isolées; mais elles commencent à être appuyées par des événements bien extraordinaires. Moïse seul, sans secours, se présente au Roi barbare, & lui demande une chose qu'il savoit certainement devoir lui être très-désagréable. Ce courage a quelque chose de surnaturel, si l'on considère qu'il se trouve dans un homme que le reproche d'un seul Israélite avoit fait fuir quelques années auparavant. Les moyens que Moïse emploie pour parvenir à ses fins, me paroissent encore appuyer ses promesses & sa mission, ils sont dans l'ordre. Il ne cherche point à réveiller dans ses frères le desir de la liberté; on ne le voit point rappelant aux Juifs les maux qu'ils avoient soufferts, & ceux qu'ils avoient à craindre, les exciter à une vengeance qui pouvoit leur paroître juste. Il est si convaincu que Dieu qui l'envoie, fera réussir son œuvre, qu'il rejette toutes les mesures que la prudence humaine lui devoit dicter. Oh! cette con-

fiance dans un homme auparavant si peu-
 reux, me paroît un miracle, je le répète;
 & ce miracle lié aux prophéties, ou si l'on
 veut aux discours des Patriarches, com-
 mence à soutenir les promesses dans le
 temps où il en reçoit lui-même un caracte-
 re de vérité. Le prodige qui suit, vient
 à l'appui & des promesses, & du miracle,
 & ces trois choses réunies commencent,
 ce me semble, à donner un préjugé bien
 fort en faveur de Moïse. Je pourrois en-
 core ajouter à ces trois choses, la fin qu'il
 se propose : elle est juste & louable.

La BONNE.

Non-seulement, ma chere, vous pou-
 vez l'ajouter; mais cette derniere preuve
 ne peut être assez pesée, & pour des Déis-
 tes tels que nous le sommes encore, elle
 est décisive. Revenons à notre premier
 principe. *Il y a un Dieu, c'est-à-dire, un
 Être infiniment parfait.* Nous sommes
 convenues de croire tout ce qui seroit
 conséquence de ce principe, de nier tout
 ce qui lui seroit contradictoire; n'oublions
 pas cette convention. *Lady Louise*, si
 vous aviez vécu dans ce temps, & que
 vous eussiez eu une grande armée à vos
 ordres, l'eussiez-vous employée à soute-
 nir la tyrannie de Pharaon, ou à secou-
 rir les Israélites?

Lady LOUISE.

Vous pensez bien, ma *Bonne*, que je ne suis pas assez méchante pour me plaire à voir opprimer des innocents, & j'ose le dire, j'ai assez d'humanité pour chercher au contraire à les soulager de tout mon pouvoir.

La BONNE.

Soutenir, défendre, protéger, soulager les Israélites, étoit donc un acte d'humanité & de justice.

Lady LOUISE.

Affurément, ma *Bonne*, & si vous me permettez de vous le dire, vous me faites là des questions fort inutiles, cela parle de lui-même.

La BONNE.

Là, là, ma chere *Louise*, ne vous fâchez pas; vous en en auriez grande envie, parce que je paroissais douter de la bonté de votre cœur: pourquoi donc douterois-je que Dieu ait employé sa toute-puissance pour faire ces actes de bonté & de justice que vous ne manquerez pas d'exercer si vous en aviez le pouvoir, vous dont la bonté n'est qu'un atome en comparaison de celle de Dieu? N'en doutons point,

cette immense bonté sollicitoit sa puissance pour en obtenir des miracles en faveur de ces malheureux; la fin pour laquelle Moïse en fait, m'indique leur source. Il est vrai que les Magiciens semblent aussi faire des prodiges; mais quand bien même ils seroient réels, je ne balancerois pas à les regarder comme des prestiges qui ne peuvent se soutenir longtemps. Le Diable est un grand Physicien, & pourtant ses connoissances & son pouvoir sont bornés, nous en verrons bientôt le bout; mais pourquoi prononcé-je si hardiment que les Magiciens de Pharaon agissent par la puissance de l'Ange des ténèbres? c'est que leurs œuvres ont son cachet, la fin pour laquelle ils agissent, est injuste. C'est pour autoriser la tyrannie de Pharaon, donc Dieu ne peut les aider.

Miss DOROTHÉE.

Vous éludez ma question, ma *Bonne*. Je disois que Dieu, en permettant au Diable de faire des prodiges, se rendoit en quelque sorte le fauteur du mensonge & de l'injustice; pourquoi lui permettre de faire ces prodiges?

La BONNE.

Ils étoient un châtiment du crime de

Pharaon. Ce Tyran avoit cruellement violé la Loi naturelle, en maltraitant les enfans de celui auquel l'Égypte devoit son salut : ce crime méritoit que Dieu l'abandonnât, & permît au Diable de faire ces prodiges capables de consommer son endurcissement. Le Roi d'Égypte, pour avoir abusé des Loix naturelles, s'étoit fermé le chemin à la miséricorde de Dieu, & s'étoit mis sous la main de sa justice, qui exerçoit sur lui le plus terrible des châtimens, en endurcissant son cœur.

Lady LOUISE.

Vous me faites frémir, ma *Bonne*. Dieu peut-il être capable d'endurcir le cœur de l'homme? Ah Ciel! s'il alloit endurcir le mien.

La BONNE.

De toutes les vérités de la Religion, Madame, voilà, selon moi, la plus terrible. Il y a une mesure de péchés, il y a une mesure de graces pour chaque personne : quand ces deux mesures sont remplies, ce qui devoit toucher, endurecit ; & si l'homme survit au moment qui suit le dernier péché, la dernière grace, c'est pour aller de ténèbres en ténèbres, de crime en crime. J'ai expliqué ceci fort au long à ces Dames au sujet de l'ordre que

Dieu donna aux Israélites d'exterminer tous les Habitants de la Terre promise : relisez cet article dans le Magasin des Enfants, Madame, il y est amplement traité. D'ailleurs vous pouvez être bien assurée que la mesure des graces de Dieu n'est point comblée pour vous ; vous avez frémi en m'écoutant ; ce frémissement est une grace, & s'il y avoit ici quelque personne dans ce malheureux état, mon discours l'eût trouvée insensible.

Miss CHAMPÊTRE.

Il me semble, ma *Bonne*, que vous accordez un grand pouvoir au Diable. Comment donc, Dieu pourroit lui permettre de faire des miracles réels ? Quelle tentation ! Désormais les plus grands miracles ne pourroient me servir de preuves pour rien ; je ne pourrois distinguer de quel part ils viennent.

Miss DOROTHÉE.

Et moi, Madame, il me semble que je le distinguerois à merveille, après ce que je viens d'entendre, & qui est conforme à ma raison. Quand un homme feroit les plus grands prodiges pour m'engager à faire une mauvaise action, je reconnoitrois dans la fin de ce prodige le

cachet du Diable. Remarquez pourtant, Mesdames, qu'indépendamment de cette marque, Dieu fait conserver sa supériorité d'une manière éclatante. Les Magiciens de Pharaon imiterent Moïse à la vérité en changeant leur baguette en serpent; mais celui de Moïse dévora les leurs, & les força par-là de confesser la supériorité qu'il avoit sur eux. Remarquez encore que ma *Bonne* ne nous a pas dit que le Diable ou les Magiciens eussent fait des miracles réels, mais bien qu'avec le secours de ses connoissances, il a pu employer les causes physiques pour produire des actes au-dessus du pouvoir des hommes, & qui ne nous paroissent miraculeuses qu'à raison de notre ignorance; mais jamais il ne parviendra à changer l'ordre établi par le Créateur, & à faire ce qui strictement pourroit être appellé un miracle: c'est mon opinion, du moins.

Miss BELOTTE.

Malgré cela, je dis avec *Miss Cham-
pêtre*; voilà une grande tentation. Etoit-il de la bonté de Dieu de nous y exposer?

La BONNE.

C'est comme si vous me disiez: Etoit-il de la bonté de Dieu de nous présenter les moyens d'exercer notre foi, notre vi-

gilance, & mille autres vertus qui en dépendent? Ne nous suffit-il pas qu'il nous ait donné une marque sûre pour distinguer ses œuvres, d'avec celles de l'ennemi de notre salut? Vous voyez, Monsieur *Belesprit*, que j'ai répondu aux objections de ces Dames, & à celles que vous auriez pu me faire; il m'importe peu que le Diable ou un Magicien ait le pouvoir de fasciner ma vue, & de jouer un miracle, pour ainsi dire: je connoîtrai la nature du miracle par son motif & sa fin. S'il est digne de cet être que notre raison nous a découvert, je l'adopterai; s'il n'en est pas digne, je le rejetterai. Continuez si vous voulez, Monsieur, l'histoire de Moïse, telle que vous l'avez racontée à Mifs *Dorothée*; ne nous dissimulez aucune de vos objections; nous en sommes comme vous avez pu le voir, au premier miracle de Moïse.

BELESPRIT.

Je vous l'ai dit, Mademoiselle *Bonne*, je suis Déiste de bonne foi. J'entrevois que je pourrois bien jusqu'à présent avoir raisonné sur de faux principes; mais je ne fais que l'entrevoir, & il me faut une certitude inaccessible aux doutes. Je vais donc supposer que je n'ai encore rien entendu qui puisse avoir dérangé mes pre-

mieres idées, & raisonner en conséquence.

Moïse ne se rebuta point de l'inutilité de sa premiere tentative auprès de Pharaon, il s'étoit attendu à ses difficultés; en habile Machiniste, il n'avoit donné d'abord qu'un léger échantillon de son savoir faire, & réservoir les grands coups pour les derniers. Il fit plusieurs autres prodiges, dont les uns furent imités par les Magiciens de Pharaon, & d'autres qui furent au-dessus de leur portée. Je passerai tout d'un coup au dernier, qui n'avoit rien de miraculeux; mais qui avoit été ménagé avec tant d'adresse, qu'il étoit bien capable d'en imposer à un Peuple qui se sentit frapper par l'endroit le plus sensible.

Moïse de longue main s'étoit assuré d'un certain nombre d'hommes déterminés à lui obéir aveuglément: c'étoit comme les freres rouges de Cromwel, ou comme les sujets de l'affassin de la montagne. Il avoit eu soin de les disperser dans toutes les familles Égyptiennes. Sûr de la fidélité de ces hommes, il chercha à donner un air de miracle à la terrible exécution qu'il méditoit. Il commande aux Juifs de tuer un agneau avec de grandes cérémonies, sans casser ses os; il faut manger cet agneau avec des

laitues sauvages, & avec je ne fais combien de formalités ridicules; & ce qui étoit de plus important, il leur ordonne de barbouiller les portes de leurs maisons avec le sang de cet animal. Cette même nuit, les cruels confidents de Moïse égorge le fils aîné de chaque maison, & le lendemain Moïse persuada aux Egyptiens & à Pharaon, que c'étoit Dieu qui avoit tué leurs enfans, pour les punir de ce qu'ils ne vouloient pas laisser sortir les Juifs d'Egypte.

Lady VIOLENTE.

Là, Monsieur *Belesprit*, mettez la main sur votre conscience, & dites-nous bien sérieusement, bien véritablement, si vous croyez la fable que vous venez de nous débiter, ou si vous nous prenez pour des Oïsons, en nous proposant de la croire. Si un Historien, un Romancier même, avoit osé employer un fait aussi absurde que celui que vous venez de raconter, ne jetteriez-vous pas son Ouvrage au feu, sans pouvoir gagner sur votre patience de l'achever? Quoi! vous voulez nous persuader que Moïse, qui avoit été fugitif depuis tant d'années, avoit eu le temps de séduire un aussi grand nombre d'hommes que celui dont il auroit eu besoin pour exécuter ses des-

seins criminels? Vous voudrez nous faire croire qu'il avoit eu assez de crédit pour les placer dans les meilleurs maisons d'Egypte, & jusques dans le Palais du Roi? Vous supposerez que dans ce grand nombre de coupables, il n'y en eut pas un seul qui, touché de remords ou flatté d'une grande récompense, n'ait pas découvert ce noir projet? Pas un seul dont la pitié n'ait arrêté la main au moment de l'exécution? Avant de croire de telles extravagances, je deviendrai folle à lier, & je placerai sans façon au nombre des foux, ceux qui oseront soutenir une telle these. Pardon de ma franchise, Monsieur; mais je vous la devois pour l'espoir que vous avez conçu de nous voir donner créance à un roman si mal imaginé, & que vous ne croyez pas vous-même.

BELESPRIT.

Vous l'avez deviné, Madame. Je n'ai feint de croire l'histoire que Moïse nous a laissée, que pour me prêter à vos préjugés; mais je vous proteste que je n'y ai jamais donné aucune créance. Moïse ainsi que Mahomet, ont compté sur la foiblesse de l'esprit humain, lorsqu'ils ont donné leurs Ouvrages, & je ne crois non plus aux plaies d'Egypte, qu'au voyage
de

de Mahomet dans les sept Cieux en un quart de minute.

Lady VIOLENTE.

Autre extravagance. J'admire avec quelle adresse Messieurs les beaux esprits cherchent à nous dépayser en brouillant les faits qu'ils adoptent, rejettent ou expliquent selon qu'il convient à leurs vues. J'admire aussi avec quelle assurance, tranchons le mot, avec quelle effronterie, ils osent prononcer, décider. Ils croient nous en imposer par leur ton décisif, & nous ôter jusqu'à la pensée d'examiner leurs décisions. Mais, Monsieur, vous n'êtes pas dans un cercle de femmes légères qui trouvent plus facile de recevoir vos impressions que de se donner la peine de discuter vos preuves : il faut ici tout peser, tout examiner.

BELESPRIT.

Venez à mon secours, Mademoiselle Bonne. *Lady Violente* est véritablement en fureur, j'ai peur d'être battu.

La BONNE.

Je conviens qu'elle pourroit, qu'elle devrait même montrer un peu plus de modération; cependant j'avoue qu'il est difficile de se contenir dans des bornes

raisonnables, lorsque vous en fortez vous-même : après tout, il est question de prouver ce qu'elle dit. Elle soutient que vous avancez une extravagance digne des petites maisons, en prétendant nier les faits rapportés par Moïse, aussi-bien que ceux dont Mahomet & ses Disciples nous ont laissé le récit : je la crois personne à vous le démontrer, & cela sans être fort habile, & le gros bon sens suffit pour exécuter son dessein. Allons, Lady *Violente*, tranquillisez-vous, & prouvez à Monsieur honnêtement, poliment même, mais avec clarté & précision, que son second sentiment n'est pas plus raisonnable que le premier.

Lady VIOLENTE, d'un ton grave.

Les discours sont de foibles armes où l'on peut employer l'autorité & la force. Je dégraderois ma mission si je cherchois à la prouver par des raisonnements. Je suis envoyée de Dieu pour terrasser, anéantir Monsieur *Belesprit* ; & comme il ne seroit pas juste de l'obliger à m'en croire sur ma parole, qu'il apprenne que toute la nature est à mes ordres : qu'il sache que c'est à ma voix, que le feu du Ciel tomba Vendredi sur le quartier de Westminster, & qu'il consuma la moitié des maisons ; que c'est moi qui depuis

huit jours enleve son pain quand il se met à table ; que cette pluie de cendre qui a tant effrayé les Habitants de Londres depuis trois jours , étoit mon ouvrage. Tous ces prodiges vous ont effrayé , Mesdames , parce que vous en ignoriez la cause ; rassurez-vous : je n'avois en vue que Monsieur & ses honnêtes confreres les Déistes. J'exige l'abjuration de sa doctrine , & s'il me résiste , je vais l'enlever en l'air ou l'enfvelir tout vivant dans les entrailles de la terre.

Miss SOPHIE.

Ah ! mon Dieu , ma *Bonne* ; *Lady Violente* est-elle devenue folle ? Tenez , j'en suis toute effrayée.

Lady VIOLENTE.

Je vous l'ai déjà dit , ma chere , rassurez-vous ; ceci ne vous regarde pas : je parle à Monsieur *Belesprit* , il fait la vérité des choses que j'avance , & après toutes les épreuves qu'il a fait de mon pouvoir depuis quinze jours , je ne crois pas qu'il ait la hardiesse de me désobéir.

BELESPRIT.

Je ne vois pas à quoi peut aboutir cet enfantillage. J'ai beaucoup de respect pour *Lady Violente* , & c'est ce respect

qui m'empêche de la croire dans son bon sens : non, dans son état naturel, elle ne donneroit pas dans de tels écarts. Je n'ai point été endormi depuis un mois, ni vous non plus, Mesdames : or, qui de nous a entendu parler de ces pluies de feu & de cendre ? Et ce pain qu'on m'enleve aussi-tôt que je veux manger, qu'est-ce qu'il signifie ? Ah ! Mademoiselle *Bonne*, l'étude ne convient point aux personnes du sexe ; en voici une à qui la science a tourné la tête, vous n'en pouvez douter ; & s'il est nécessaire que je soutienne de pareilles scènes, je quitte la partie.

Lady VIOLENTE.

Il faut avouer que vous êtes un drôle de corps, de trouver ridicule dans ma bouche ce qui vient de fortir de la vôtre. Vous dites que je suis folle, parce que pour vous obliger à vous soumettre à mon autorité, je me prétends inspirée de Dieu, & que je vous donne pour preuve de ma mission, des prodiges que je soutiens avoir opérés aux yeux de toute la Ville de Londres, quoiqu'il soit réel que personne n'en a rien apperçu. Il est certain, si je dis la vérité, & que j'eusse opéré ces prodiges, que vous & les autres seriez forcés de me regarder comme

véritablement armée de la puissance de Dieu ; & que si je dis faux , mon exposé , loin d'exciter votre obéissance , doit vous engager à me mépriser comme une insensée. Cependant vous voulez me persuader que Moïse tint une conduite que je ne pourrois tenir sans extravagance ? Que pour s'assurer de l'obéissance des Israélites , il aura inventé un roman qui supposera des faits extraordinaires passés sous leurs yeux , sans qu'il en aie eu aucune connoissance , sans se douter que cette histoire ne servira qu'à le faire passer pour un effronté fou , & ne sera propre qu'à le décrier dans l'esprit de ses compatriotes , auxquels il donneroit par là une preuve complete de sa folie ? Un an après l'entrée au désert , les Israélites mangent pour la seconde fois l'agneau paschal , ainsi que Moïse le leur a ordonné. Ce repas , cette cérémonie a pour objet de perpétuer la reconnoissance qu'ils doivent au Seigneur , qui a préservé l'année d'avant , leur famille du massacre général des premiers nés des Egyptiens ; plusieurs millions de personnes devoient avoir été témoins de ce fait , puisqu'il y avoit six cents mille Israélites en état de porter les armes , sans compter les femmes , les enfants , les vieillards ; & c'est à une telle multitude que Moïse prétend

en imposer sur un fait récent, & qui devoit avoir fait chez eux l'impression la plus vive. Allez, Monsieur, tous les Israélites se seroient accordés à dire à Moïse, comme vous venez de me le dire, vous êtes un extravagant. Un Imposteur dans son bon sens seroit plus habile; il auroit choisi un fait plus éloigné, dont aucun de ceux qui vivoient alors, n'auroient pu être les témoins: un fait tel que le voyage de Mahomet dans les sept Cieux, que vous avez eu la mauvaise foi de mettre à côté du meurtre des premiers nés d'Egypte, comme s'ils eussent été semblables, quoique le premier n'eût d'autres témoins que le fourbe qui le débitoit, & qui avoit un intérêt trop marqué à l'inventer, pour en être cru sur sa parole.

Vous êtes le maître de choisir entre ces deux opinions, Monsieur: ou le massacre des premiers nés est réel, ou il ne l'est pas. S'il est réel, il n'a pu être le fruit des artifices de Moïse, vous êtes convenu qu'il seroit extravagant de le croire. S'il est faux, Moïse ne peut pas l'avoir donné pour preuve de sa mission à un million d'hommes, qu'il disoit en avoir été les témoins, & qui étoient en état de lui donner un démenti formel: choisissez entre ces deux opinions, celle que vous croirez la plus sage.

BELESPRIT.

Je ne m'attendois pas à une telle châ-
te. J'avoue, Lady *Violente*, que vous
avez beaucoup d'esprit.

Lady VIOLENTE.

Je vous tiens quitte de toutes ces louan-
ges, Monsieur : me trouvez-vous consé-
quente ? Cela me suffit.

BELESPRIT.

Donnez-moi le temps de respirer, s'il
vous plaît, vous êtes trop vive ; demain
je vous dirai mon dernier mot.

La BONNE.

Et comme vous avez du bon sens, je
suis presque assurée que vous en viendrez
à penser comme nous sur la révélation ;
car il n'y a pas moyen de se roidir & de
se refuser à l'évidence, quand on l'ap-
perçoit. Je vais m'étendre un peu sur ce
que Lady *Violente* n'a fait qu'effleurer,
pour ainsi dire ; ce point est décisif, Mes-
dames, redoublez d'attention. Moïse
étoit-il inspiré ? Ne l'étoit-il pas ? Mon-
sieur n'est pas le premier qui a regardé
Moïse comme un homme qui n'avoit en
vue que de se fonder un Empire : éloi-
gnons l'ombre même de toute incertitude

C 4

par rapport à la divinité de sa mission.

Il y a eu des Juifs qui ont observé la Loi de Moïse : c'est une vérité qui ne peut être révoquée en doute; nous en voyons encore aujourd'hui dans toutes les parties-du monde, qui sont attachés à cette Loi, & qui l'observent.

Cette Loi que Moïse a donné aux Juifs, étoit absolument opposée à leurs inclinations vicieuses : ils étoient par eux-mêmes grossiers, terrestres, & leur penchant à l'idolâtrie étoit une espèce de fureur.

Il n'y a pas d'apparence que les Juifs se soient engagés à observer cette Loi sans avoir des raisons déterminantes qui eussent une force supérieure. Moïse leur a donc donné des motifs si puissants pour s'y soumettre, qu'ils n'ont pu s'y refuser.

Ces motifs sont compris dans les Livres qui renferment cette Loi, & ont été énoncés dans le temps même où elle a été donnée.

Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré de la Terre d'Egypte, & de la maison de servitude.

La Loi de Moïse n'étoit point comme celle de Numa & des autres Païens, cachée au vulgaire : on n'y trouve rien de plus souvent répété, que l'obligation d'en instruire les enfants dès leur plus tendre jeunesse. Les Livres de Moïse n'é-

toient point cachés comme ceux des Sibylles; on les lisoit hautement toutes les semaines & les jours de Fêtes : Moïse y rappelle à chaque page les prodiges que Dieu a opérés par son moyen : il les rappelle à un Peuple nombreux qu'il prend à témoin des faits qu'il rappelle, parce qu'ils se sont passés sous leurs yeux. Ce n'est point là la marche d'un Impositeur, & sur-tout d'un Impositeur habile, qui sentiroit qu'un seul trait faux suffiroit pour le décrier sans retour dans l'esprit de ses Sectateurs. Il faut donc tenir tous ces faits pour constants, soit qu'ils aient été opérés par l'intervention de la puissance divine, soit qu'ils aient été l'effet de la science de Moïse, soit enfin qu'il ait été aidé par une autre puissance que celle de Dieu. Mais remarquez, Mesdames, que s'il y a seulement un seul de ces faits qui puisse être regardé comme appartenant à Dieu, il suffira pour faire recevoir tous les autres; car il seroit contraire à la sainteté de Dieu d'autoriser la doctrine d'un Impositeur par un prodige.

Remarquez encore, Mesdames, que la Loi donnée par Moïse étant toute sainte & toute propre à rendre les hommages heureux, on ne peut raisonnablement attribuer ses miracles au Démon, être mal-faisant, qui ne pouvoit qu'être ennemi

de cette Loi : appliquons ceci à ce que nous avons dit précédemment.

Les premiers nés d'Egypte ont été tués dans une même nuit. Il seroit absurde de dire que ces morts ont été la suite d'un complot formé par Moïse. On ne peut l'attribuer à Satan, puisqu'il étoit question de punir un Tyran, de délivrer des innocents opprimés ; & que ces œuvres étant bonnes par elles-mêmes, ne peuvent avoir pour auteur qu'un Etre bon. Donc ce prodige est un effet de la toute-puissance de Dieu.

BELESPRIT.

C'est ce que je ne vous accorderai jamais, Mademoiselle. Il étoit question de délivrer des innocents, dites-vous : & pour y réussir, on fait périr une multitude d'êtres sans contredit beaucoup plus innocents. Les enfants des Egyptiens étoient-ils coupables de l'obstination de Pharaon ? Les faire périr est une injustice & une barbarie qu'on ne peut attribuer à Dieu sans blasphème.

La BONNE.

Quoi ! c'est un Philosophe qui me tient ce langage. Les Païens sur cet article en favoient plus que lui. Mourir n'est point un mal, mourir avant de connoître son

existence, peut encore moins être regardé comme un mal; enfin un Chrétien doit penser que la mort pour ces enfans, fut un vrai bien, puisqu'il est hors de doute qu'elle leur épargna le crime de l'idolâtrie, & mille autres dont ils se fussent rendus coupables s'ils eussent vécu plus long-temps; leur perte ne fut sensible qu'à leurs parents, qui sans doute approuvoient la tyrannie de Pharaon sur les Israélites. Reprenons ce que nous disions. Dites-nous, *Miss Belotte*, quels furent les prodiges qui accompagnerent & suivirent la sortie d'Egypte?

Miss BELOTTE.

Cette colonne de feu qui éclairait les Israélites pendant la nuit, & qui sous une autre forme dirigeoit leurs pas pendant le jour; le passage de la mer rouge, & mille autres.

BELESPRIT.

Ce passage de la mer rouge a toujours été regardé comme un événement naturel dont Moïse se servit habilement. Quelques Auteurs Païens nous assurent que cette mer avoit des flux & reflux extraordinaires qui laissoient quelques-uns de ses passages à sec. Moïse dans le temps qu'il étoit Berger, avoit été inf-

C 6

truit du temps où ce phénomène arrivoit,
& il en fut tiré parti.

Mifs CHAMPÊTRE.

Voilà une de ces choses qu'on auroit honte d'avancer dans le roman le plus dénué de vraisemblance. Ou ce phénomène prétendu étoit périodique, ou il ne l'étoit pas. S'il arrivoit dans des temps fixés, comment supposer qu'il fût ignoré des Egyptiens? S'il n'y avoit aucun temps précis pour cette merveille de la nature, comment Moïse avoit-il pu y compter? Il faut donc mettre ce passage sur le compte d'un hazard heureux, mais d'un hazard fait exprès; car un quart-d'heure de moins, une partie des Israélites auroit péri; un quart-d'heure de plus, quelques-uns des Egyptiens se seroient sauvés. Pour ranger cet événement parmi ceux qui ont des causes physiques, il faut supposer de telles rencontres, qu'elles seroient aussi miraculeuses que le miracle qu'on veut nier.

Mifs DOROTHÉE.

Ajoutez quelques remarques qui vous échappent, & qui détruisent absolument ce que Monsieur vient d'avancer. S'il avoit lu attentivement le Texte sacré, il auroit vu que la mer n'étoit pas simplement desséchée dans l'endroit où les Israé-

lites la passerent ; mais que les eaux s'éleverent des deux côtés comme un mur , & demeurèrent suspendues tout le temps du passage ; qu'elles n'étoient pas dans cette position lorsque les Israélites arriverent au bord de cette mer , puisqu'ils y étoient acculés , & que ne voyant point d'issue pour échapper aux Egyptiens , ils éclaterent en reproches contre Moïse , ce qui auroit été ridicule si le passage eût été ouvert. Que cette ouverture ou suspension des eaux arriva dans l'instant où Moïse les frappa de sa baguette. Que les Egyptiens ne virent point ce prodige , puisqu'à leur approche la colonne de feu qui éclairoit les Israélites , & marchoit à leur tête , changea de place & se mit entre eux & leurs ennemis , de maniere pourtant qu'elle n'étoit lumineuse que de leur côté , & faisoit comme un brouillard épais vers celui des Egyptiens. Eh bien , Monsieur , que dites-vous de ce passage dont les Impies font tant de bruit , & dont ils triomphent dans le globe des Anti-Chrétiens proche de Temple-bar ? Ils raisonnent là tout à leur aise ; car il n'y a personne pour relever leurs sottises ; ne vous y êtes-vous point trouvé par hazard ?

BELESPRIT.

Je vous demande quartier, Miss *Doro-*

ihée, & pour le mériter, je vous confesserai que je suis un des membres de cette belle assemblée, où tous ceux qui veulent nier la révélation sont admis. On n'y conteste pas la relation de Moïse comme ayant été écrite par lui; mais on prétend qu'il a inventé toutes les circonstances dont vous venez de parler, pour donner un air de miracle à ce qui n'étoit qu'un événement naturel. La force de l'habitude a remué vingt fois ma langue pour nier que ces circonstances fussent réelles; la honte m'a retenu. C'étoit aux témoins de ce fait que Moïse le rappelloit; il seroit absurde qu'il l'eût chargé de circonstances qu'ils eussent pu démentir.

La BONNE.

Ajoutez que ce ne fut pas le seul miracle de cette nature que Dieu fit en faveur des Israélites. Les eaux du Jourdain furent aussi dociles à la voix de Josué, que celles de la mer rouge l'avoient été aux ordres de Moïse: elles se divisèrent en deux, tout le Peuple y passa, & ceux qui portoient l'arche restèrent tranquillement au milieu de son lit. On eut même le temps de prendre des pierres au fond de ce fleuve, & pour quel usage, s'il vous plait? Vous en ferez un Autel, dit Josué: & quand vos enfants vous deman-

deront ce que signifie cet Autel, vous leur répondrez : c'est en mémoire du miracle que Dieu fit en faveur de nos pères, lorsqu'il divisa les eaux de ce fleuve pour nous introduire dans la Terre que nous habitons aujourd'hui. Que dites-vous de cette circonstance, Monsieur ?

BELESPRIT.

J'avoue qu'elle est décisive, supposé que... mais je m'arrête, je ne veux point batailler contre l'évidence : je voulois dire, supposé que ces Livres eussent été publics du temps de Josué : or il est notoire qu'on les lisoit publiquement.

La BONNE.

Voyez actuellement quel cas vous devez faire des objections de Messieurs les esprits forts, lorsqu'ils nous disent sérieusement que le dessèchement de la mer rouge étoit un événement naturel, comme si dessèchement ou suspension des eaux étoient la même chose. Quand ils ajoutent que les Historiens profanes en ont parlé, cela fait beaucoup pour nous, & rien pour eux. Que ce fait se soit répandu, il n'y a rien que de vraisemblable ; mais qu'il se soit répandu de bouche en bouche avec toutes ses circonstances, cela n'est pas probable, puisqu'un événement

s'altere en passant d'une rue dans une autre, sur-tout si ceux auxquels on le rapporte, n'ont aucun intérêt à la chose. Il n'en étoit pas de même des Israélites : m'en direz-vous la raison, *Lady Violente* ?

Lady VIOLENTE.

Elle est claire. L'affujettissement des Israélites à une Loi gênante, étoit fondé sur la vérité de ces miracles : ils avoient donc un intérêt sensible à les bien éplucher, & nous pouvons nous en fier à cet égard, à leur incrédulité naturelle.

BELESPRIT.

Il n'étoit pas sûr pour eux de montrer des doutes, Madame : Moïse les punissoit trop sévèrement.

La BONNE.

C'est ce que nous examinerons dans un moment, Monsieur ; ne voltigeons point sur notre sujet, c'est une ressource, mais je ne vous la laisserai pas. Je vous ai dit qu'il me suffisoit de trouver un seul fait qui fût au-dessus des forces de la nature, pour en conclure que Dieu qui auroit opéré celui-là, auroit aussi opéré tous les autres, puisqu'il seroit contraire à sa nature de prêter sa toute-puissance à un Impositeur. Or ces miracles que je viens de

rapporter, sont au-dessus de la puissance humaine. Parmi le grand nombre de ceux du même ordre opérés par Moïse, je n'en choisirai qu'un seul, parce qu'il a subsisté pendant quarante ans.

B E L E S P R I T.

Vous voulez sans doute parler de la manne : oh ! pour celui-là, Mademoiselle, vous ne me trouverez pas si docile : le Capucin du Louvre dont j'ai oublié le nom, & qui a voyagé dans ces déserts, nous assure que la manne y tombe encore aujourd'hui.

L a d y V I O L E N T E.

Vous êtes bonnes gens, vous autres Savants. Quand il s'agit d'un fait qui peut affaiblir la vérité de la révélation, vous l'admettez sur la foi d'un seul témoin, sans vous donner la peine d'en peser la moindre circonstance ; & s'il est question des faits qui puissent l'autoriser, vous refusez des milliers de témoins. Cette conduite est-elle équitable ? Cette manne que votre Capucin a vue, étoit-elle en assez grande quantité pour nourrir plus d'un million d'hommes ? Vous dit-il qu'il ait essayé pendant quelques jours de se borner à cette sorte de nourriture ?

La BONNE.

Ce n'est pas précisément la manne dont il est question, mais des qualités de la manne. Qu'elle tombe encore aujourd'hui, cela ne m'importe point du tout : ce qui est certain, c'est qu'elle n'y tomboit pas lorsque les Israélites arriverent dans ce désert ; car ils eurent le temps d'y souffrir la faim, & d'y murmurer contre Moïse : en second lieu, ils se récrierent à la vue de la manne ; parce qu'ils n'en avoient jamais vu, quoiqu'ils habirassent au moins depuis quelques jours dans ce désert. Troisièmement, cette manne continua de tomber jusqu'au moment où ils firent du pain avec le bled de la Terre promise. Ils étoient sortis du désert alors ; donc cette manne tomboit sur les bords du Jourdain, qui depuis ce temps ont été fort fréquentés, & le sont encore aujourd'hui. Citez-moi quelque Voyageur qui ait vu de la manne aux environs du Jourdain. Vous voyez, Monsieur, que ce Capucina pris quelque gomme ou autre chose pour la manne dont les Israélites furent nourris ; & s'il a osé annoncer ce fait pour ôter le miracle que Dieu fit en faveur des Juifs, ses voyages en étendant ses connoissances, n'ont pas perfectionné son jugement ; car il n'y a nul rapport entre ce

qui existe aujourd'hui, & ce qui étoit alors. D'ailleurs, si je n'ai pas lu les Ouvrages de cet homme, j'en connois un grand nombre d'autres qui n'eussent pas manqué de nous instruire de cette particularité. Les voyages dans ces déserts seroient plus fréquents si on y trouvoit cette ressource, & les Voyageurs ne se fatigueroient pas à y porter des provisions. Mais revenons à ce que je voulois vous dire, *Miss Dorothee*. Tous les êtres qui existent, ont-ils des qualités? Quelles sont ces qualités?

Miss DOROTHÉE.

Il y en a d'essentielles & d'accidentelles. Les premières sont tellement attachées à leur sujet, qu'on ne peut les en détacher sans le dénaturer & le détruire: une qualité essentielle au feu, c'est de déchirer, de diviser tout ce que l'on offre à son action; un feu qui ne produiroit pas cet effet, ne seroit pas de la nature de celui que nous connoissons, ce seroit un feu en peinture par rapport au nôtre. Une qualité essentielle à l'eau, est la fluidité: toute eau qui n'est pas contenue, cherche à s'échapper. Une qualité essentielle à la terre, est la pesanteur; il faut qu'elle soit soutenue, & au moment qu'elle cesse de l'être, elle tombe. Ces trois choses cesseroient d'être feu, eau, & terre, si on pouvoit

les dépouiller de leurs qualités. Toutes les forces de la nature réunies, quand on y ajouteroit tout ce que l'art peut inventer, ne seroient pas capables de conserver le feu en lui ôtant ses parties aiguës & tranchantes : l'eau, en la privant de sa fluidité ; la terre, en la dépouillant de sa pesanteur. Tant que ces corps existeront sous le même mode, ils auront ces qualités essentielles qui constituent leur essence.

La BONNE.

Remarquez que ce qui est absolument hors de la puissance de la nature & de l'art réunis, est possible à Dieu, & que les miracles dans lesquels il suspend & intercepte, pour ainsi dire, les qualités essentielles, n'appartiennent par conséquent qu'à lui. Ainsi dans le passage de la mer rouge & du Jourdain, les eaux sans cesser d'être fluides, furent suspendues ; l'ordre de Dieu fut pour elles une barrière qu'elles ne purent franchir. Lorsque les trois enfants furent jetés dans la fournaise, le feu ne perdit rien de son activité, puisqu'il consuma ceux que Nabuchodonosor employa pour les y jeter ; mais les flammes reçurent l'ordre de respecter les trois enfants, si je puis employer cette expression : leur qualité essentielle de déchirer & de détruire par rapport à ces

trois enfants, fut suspendue. Que conclurez-vous de tout ceci, Lady *Violente*?

Lady VIOLENTE.

Que toutes les fois qu'un corps subsistera, & que ses qualités essentielles seront suspendues, nous serons forcées de reconnoître l'intervention de la Divinité; car il n'y a qu'elle à qui cette suspension soit possible.

La BONNE.

Je remarque ce caractère de la Divinité, sur-tout dans un des miracles de Moïse qui est le plus à la portée de nous autres femmes qui sommes ignorantes. La manne qui tomba dans le désert, étoit si corruptible de sa nature, que du jour au lendemain elle se remplissoit de vers. Cependant cette qualité qui lui étoit essentielle, demeuroid suspendue le septieme jour, & ne l'étoit que ce jour-là; toute la puissance humaine ne pouvoit opérer ce prodige. Le beurre par sa nature se liquéfie au feu; si tous les Dimanches un homme parvenoit à le faire jetter dans une fournaise & à le retirer en masse, on ne pourroit douter que cet homme ne fût aidé du secours d'en haut. Disons donc: l'incorruptibilité de la manne le septieme jour étoit un miracle que toutes les forces de

la nature & de l'art ne pouvoit opérer.
Donc Dieu en étoit l'auteur.

Ce seul fait suffiroit, Mesdames, pour nous prouver la mission de Moïse & la divinité de la révélation dont il a été le Ministre & l'Ecrivain ; mais je suis si riche en preuves, que je ne puis me contenter de celle-là. Je vous exhorte donc d'ici à la première leçon, à réfléchir sur l'histoire de Moïse, & à rassembler toutes les objections qui pourront vous venir dans l'esprit.



SECONDE JOURNÉE.

La BONNE.

EH bien, Mr. *Belesprit* ! Vous n'avez point été rebuté de notre première leçon. Quelles réflexions ont produit ce que vous avez entendu ? Car si j'ai bonne mémoire, vous m'avez promis d'en faire, & je gagerois bien que vous m'avez tenu parole, peut-être malgré vous.

BELESPRIT.

Encore une fois, Mademoiselle, dispensez-moi de cette confession ; je reviens, c'est signe que je ne suis pas obstiné ; ne m'en demandez pas davantage,

souffrez-moi, dans l'espérance de ne pas perdre absolument vos soins à mon égard : du moins en attendant, je vous serai bon à quelque chose. Vous souhaitez, dites-vous, qu'on vous fasse des objections : je connoîtrai bientôt si vous êtes sincere.

La BONNE.

Eprouvez-le, Monsieur, ne me ménagez pas : c'est bien sincèrement que je vous ai prié d'en faire ; j'ai bien autant d'intérêt que vous à n'être point trompée sur un article d'aussi grande conséquence.

BELESPRIT.

Ma premiere objection est sur la maniere dont les Ecrivains que vous regardez comme sacrés, ont traité ce qui regarde les sciences : ces hommes s'ils eussent été inspirés, ne nous eussent pas dit que le soleil fût arrêté par Josué, puisqu'il est certain que c'est la terre qui tourne. On feroit un Volume des fautes qu'ils ont faites par rapport à la Physique, à la Chronologie, à la Géographie.

La BONNE

Vous commencez par poser en fait, Monsieur, ce qui n'est qu'en question : J'avoue que le système de Copernic est

le plus généralement reçu ; cependant le sentiment opposé a encore des partisans célèbres. Quant à la Chronologie , il pourroit fort bien arriver que nous ignorions la façon de compter des anciens ; mais je ne m'arrête point à cela , & je vous répondrai d'après saint Augustin , que le but du Tout-Puissant , en inspirant les Ecrivains sacrés , étoit de faire des Saints , & non des Savants : ainsi dans tout ce qui regarde la Foi & la Morale , les Ecrivains sacrés ont été inspirés de Dieu. A l'égard des choses qui regardent les Sciences , ou ils ont été abandonnés à leurs lumières naturelles , ou ils ont cru devoir se conformer aux idées reçues de leur temps. Si Josué eût dit à la terre de s'arrêter , il n'eût pas été entendu , & les Israélites l'eussent regardé comme un insensé.

Miss DOROTHÉE.

Il y avoit un remède à cela , ma *Bonne* ; il falloit brièvement leur faire à la tête de l'armée un petit cours de Cosmographie , & leur expliquer en peu de mots les bonnes raisons qui engagent à croire que c'est la terre qui tourne , & non pas le soleil.

BELESPRIT.

Il faut avouer que *Miss Dorothee* est bien

bien méchante. Mais que répondrez-vous par rapport aux histoires scandaleuses que ces Ecrivains ont inférées dans leur histoire ? Plusieurs des Patriarches ont été des scélérats à pendre, je dis même plusieurs de ceux qu'on compte parmi les aïeux du Messie. David, qu'ils disent avoir été selon le cœur de Dieu, étoit un méchant homme, & l'Ecriture ne blâme point un grand nombre de mauvaises actions qu'il a faites.

La BONNE.

Ce que je répondrai, Monsieur, que votre objection, bien loin de diminuer ma foi sur la divinité des saintes Ecritures, est une des raisons qui m'engagent à croire que ceux qui l'ont écrite, ont été inspirés de Dieu. Vous autres savants incrédules, soufflez fort bien le froid & le chaud de la même bouche. Sur quoi principalement appuyez-vous le Pyrrhonisme, par rapport à l'histoire ? Sur la partialité des Historiens : ils ont écrit, dites-vous, selon l'intérêt de la passion dont ils étoient animés. Que je présente la vie de Marie d'Ecosse à un Anglois Protestant, il se moquera, & avec raison, des éloges que le Pere d'Orléans lui donne, & dira : Cet homme préoccupé du zèle de la Religion qu'il professe, a eu intérêt de blanchir

une Reine papiste, & n'a eu garde d'avouer les crimes dont elle étoit réellement coupable : c'est plutôt un Apologiste qu'un Historien ; ce qu'il ne peut nier, il le pallie comme s'il eût craint que le contre-coup des crimes de cette Reine ne fût retombé sur sa Religion. Cet Anglois aura une bonne raison d'être en garde contre un Historien partial : on fait assez qu'un Historien dissimule avec adresse les fautes de ses Héros. Est-il question d'un roman ? Les principaux personnages sont toujours des modèles de perfection : il ne coûte rien à l'Auteur de les décorer de toutes les vertus possibles, & il n'y manque pas s'il fait son métier. Quel étoit le but de Moïse en écrivant, supposé qu'il doive être regardé comme un Historien ordinaire ? De faire passer la race de Sem, dont Abraham descendoit, comme celle d'où devoit sortir son Peuple, & le Chef de son Peuple. Les promesses que Dieu avoit faites à Adam, il les renouvelle d'une manière bien plus marquée à Abraham & aux Patriarches ses Descendants. Voilà les Héros de Moïse, & par conséquent ceux dont il auroit eu intérêt d'atténuer, ou du moins de justifier les mauvaises actions par des motifs secrets. Le fait-il ? Au contraire ; il nous avoue que plusieurs, & les principaux même de cette race choi-

se, ont été de fort malhonnêtes gens : c'est-à-dire, que Moïse est un Historien comme on souhaiteroit qu'ils le fussent tous : un homme impartial, qui a choisi la vérité pour son guide. Vous prétendez que Moïse étoit un homme habile, un homme fin & rusé. S'il étoit un imposteur, je prononcerois hardiment qu'il n'avoit pas le sens commun, puisqu'il eût fourni des objections contre ceux dont il écrivoit l'histoire, ou plutôt sous le nom desquels il bâtissoit son roman, objections qu'il lui étoit aisé de prévoir & d'anéantir; le plus mince Ecrivain de nos jours n'auroit garde de commettre une telle sottise. Donc Moïse étoit forcé en écrivant, de suivre le mouvement de l'Esprit qui le guidoit, & cet Esprit est l'éternelle Vérité, qui n'a pas besoin d'étayer son ouvrage par le déguisement & le mensonge.

BELESPRIT.

Voici ma troisième objection, à laquelle il ne sera pas aussi facile de répondre qu'aux deux premières.

Les Israélites connurent fort bien que Moïse les trompoit, & leur donnoit en preuve de la Divinité de sa mission, des faits qui n'avoient jamais existé; mais la crainte lioit leurs langues; ils le con-

noissoient pour un homme qui sacrifioit tout à son ambition, & le châtiment épouvantable qu'il fit de ceux qui osèrent se révolter contre lui, força tous les autres au silence.

La BONNE.

Décomposons votre objection, afin d'y mieux répondre. Vous établissez d'abord comme une chose de fait, que Moïse étoit un ambitieux, & vous me l'assurez sans preuve: je serois autorisée à vous en demander, & cependant je veux bien vous épargner une peine inutile; je prends sur moi de vous faire convenir que ses démarches & sa conduite sont contradictoires à celle d'un homme dominé par l'ambition.

Vous supposez en second lieu, que le silence des Israélites, lorsqu'il leur répétoit sans cesse des faits qui n'avoient jamais existé; vous supposez, dis-je, que ce silence étoit un effet de la vengeance qu'il tira de ceux qui lui désobéirent.

Enfin, vous supposez que le châtiment de ces rebelles doit être attribué à Moïse. Il s'agit de détruire ces trois moyens d'incrédulité.

Qu'est-ce que l'ambition? Le desir d'être estimé, de dominer, de laisser après soi une famille puissante, qui transmette

son nom à la postérité. Un ambitieux s'attribue toutes les bonnes qualités, cache adroitement ses défauts, évite d'associer personne à sa puissance, regarde les réprohensions comme un insulte : examinons si nous découvrirons ces caractères dans Moïse. Qu'en pensez-vous, Mesdames ? Répétez à Monsieur ce que nous avons déjà dit.

Lady VIOLENTE.

Du moins on ne peut l'accuser de s'être donné comme un homme courageux : il s'enfuit au premier reproche du meurtre qu'il avoit commis. Qu'eussent fait Tarkin, Mahomet en pareil cas ? Ils eussent tué l'indiscret qui leur faisoit ce reproche, & auroient trouvé leur sûreté, non-seulement dans la mort de celui qui le leur faisoit, mais encore dans celle de celui qui avoit été témoin de cette accusation. Moïse au-lieu d'imiter la conduite des Tyrans, se sauve, & pendant plusieurs années s'occupe tranquillement à garder des troupeaux. Il nous a laissé par écrit l'histoire de sa vision sur le mont Sinaï ; s'il l'avoit inventée, assurément elle seroit écrite dans un autre goût. Il nous auroit assuré qu'il n'avoit pas hésité à se sacrifier pour le salut de son Peuple, au premier commandement qu'il en reçut

du Seigneur : il nous impatiente au contraire par les difficultés qu'il ose faire à Dieu ; il n'est occupé que de la difficulté qu'il a de bien prononcer , & ne se rend qu'à des ordres réitérés ; j'aime sur-tout la simplicité avec laquelle il nous assure qu'il eut grand'peur à la vue du serpent dans lequel sa baguette avoit été transformée , & qui le porta à fuir.

Moïse avoit des enfants ; il doit sans doute les avoir eus en vue dans la souveraineté qu'il se ménage. A-t-on jamais vu un ambitieux élever ses neveux , des étrangers , & laisser sa famille dans la poussière ? Le Sacerdoce reste dans la famille d'Aaron , le commandement est donné à Josué , & les enfants de cet homme soifisant ambitieux , n'ont pas la plus légère distinction. Moïse ne prend aucune précaution pour leur assurer du moins une portion avantageuse dans la Terre promise , précaution qu'il prend par rapport à d'autres ; je crois que c'étoit pour les enfants de Caleb. Non , ce n'est pas là la marche d'un ambitieux.

Miss DOROTHÉE.

Non d'un ambitieux ordinaire ; mais si la marotte de Moïse a été d'immortaliser son nom à titre d'homme inspiré de Dieu , il ne pouvoit pas mieux s'y prendre.

D'ailleurs, l'incapacité de ses enfants a pu le forcer à les laisser dans l'oubli par amour pour son ouvrage, qu'ils étoient incapables de soutenir. Un ambitieux, dit-on, n'a pas de parents.

La BONNE.

Il y avoit des emplois qui ne demandoient aucune capacité, tels que ceux qui furent laissés dans la famille d'Aaron; Moïse pouvoit, sans risquer son ouvrage, les laisser à ses enfants, ou du moins les y associer.

Miss CHAMPÊTRE.

Peut-être craignoit-il son frere qui étoit aussi ambitieux que lui, & qui n'eût pas été d'humeur à souffrir ce partage.

La BONNE.

Non, Mesdames; Moïse ne craignoit pas son frere, qui étoit d'ailleurs un homme foible. Nous en avons la preuve dans la maniere dont il se comporta pendant que Moïse fut sur le mont Sinaï. Au-lieu de s'opposer vigoureusement à l'impiété du Peuple qui vouloit une Idole, Aaron se prête à ce criminel dessein: il aime mieux leur fondre un veau d'or, que de s'exposer à périr en résistant. Moïse montra bien qu'il ne le craignoit guere, lorsqu'il

qu'il lui reprocha cette indigne action en présence de tout le Peuple.

Lady LOUISE.

Ces Dames ne s'apperçoivent pas que si leurs objections étoient réelles, elles produiroient un effet unique. Deux ambitieux qui s'accordent ensemble pendant tant d'années, c'est ce qui ne s'est jamais vu, ou du moins qui est bien rare : la rivalité dans la faveur divise les peres d'avec les enfants, brouille les amis les plus chers; à plus forte raison la rivalité dans le commandement eût-elle fait élever quelques nuages entre les deux freres. Mais je suppose avec elles que Moïse craignoit réellement Aaron; nous avons déjà remarqué qu'il avoit une belle occasion de s'en défaire. Lorsque les Lévités traverserent le camp en tuant à droite & à gauche tout ce qui se rencontroit sur leur passage, Moïse pouvoit fort bien ménager un bon coup d'épée pour Aaron, puisqu'on est convenu que les ambitieux n'ont point de parents. La politique lui en eût fait une loi, supposé qu'il fût passionné pour son ouvrage. Il ne pouvoit pas deviner qu'il survivroit à son frere; & dans le cas où il fût mort avant lui, il ne pouvoit guere compter, pour soutenir son entreprise, sur un homme

qui venoit de montrer une telle foiblesse.

La BONNE.

Ce raisonnement est sans replique, & prouve qu'on ne peut raisonnablement attribuer à la crainte, la préférence qu'il donna aux enfans d'Aaron sur les siens. On n'est pas mieux fondé à dire que ce fut à raison de l'incapacité des derniers, & par amour pour son œuvre. Cromwel connoissoit fort bien celle de son fils, & lui laissa pourtant sa place. Pourquoi Moïse n'en a-t-il pas fait autant? Cette conduite désintéressée n'est-elle pas la preuve de la réalité de sa mission? Nous voyons par-tout un homme qui est conduit, qui n'agit point selon son goût, selon ses inclinations naturelles, & selon que tout autre, qui agiroit par ses propres lumieres, le feroit. Remarquez encore que Moïse fut ne pas ménager ses proches quand ils firent des fautes; sa sœur Marie ne fut-elle pas punie pour s'être moquée de sa femme?

Il nous reste à examiner si ce fut la crainte qui ferma la bouche aux Israélites, & si le châtement des rebelles & celui de Marie peut être attribué à Moïse, sans blesser les regles de la vraisemblance.

L'histoire de Moïse nous apprend que les Israélites se révolterent contre lui,

presqu'aussi-tôt après le passage de la mer rouge. Ils voulurent le lapider, & lui reprocherent qu'il les avoit menés dans le désert pour les y faire mourir de faim & de soif. Que ne lui disoient-ils alors qu'il leur citoit de faux miracles? Au milieu de cette troupe de séditieux, Moïse est tranquille, & leur dit: Ce n'est point contre moi que vous murmurez, c'est contre le Seigneur qui vous a tirés de la Terre d'Egypte, en tuant les premiers nés des Egyptiens, en ouvrant la mer rouge. Oh! qu'il leur ouvroit un beau champ pour lui reprocher son imposture, s'il leur eût cité des faits moins bien avérés. Cela eût été capable de porter leur fureur à son dernier période. En bonne politique, c'étoit ces premières séditions qu'il eût fallu punir d'une manière terrible. Elles demeurèrent sans châtement, & Moïse sans vengeance.

BELESPRIT.

Aussi Moïse qui reconnut sa faute, prit-il de bonnes mesures pour punir les séditions qu'il prévint bientôt suivre celles-là, & ces mesures furent efficaces dans la révolte de Coré, Dathan & Abiron.

Mis DOROTHÉE.

Comme vous sautez, Monsieur! N'est-

il rien arrivé qu'on puisse remarquer dans tout cet intervalle ?

La BONNE.

Un grand nombre de choses, ma chere; mais avant de les rappeler, je veux répondre à Monsieur, & lui répéter que Moïse s'avisa bien tard de cette effroyable vengeance; car presque tous les pas des Israélites furent marqués par leurs murmures: ils se révolterent jusqu'à quarante fois, & le plus souvent Moïse, sans en tirer des châtimens, ne leur répondit qu'en faisant un miracle.

BELESPRIT.

Miracles, selon vous; mais qui très-assurément peuvent être contestés. Qui empêche de croire que le rocher qu'il frappa de sa verge, avoit été émincé auparavant, en sorte qu'il ne restoit plus qu'une écorce de pierre, pour ainsi dire, qu'il fut très-aisé à Moïse de rompre en la frappant à coups redoublés avec son bâton ?

Miss DOROTHÉE.

Vous demandez ce qui empêche de croire ce que vous venez de dire, Monsieur? Le bon sens. Ne diroit-on pas que Moïse étoit armé d'une massue égale

en force à celle d'Hercule ? Cependant cette arme formidable est par-tout appelée une verge, une baguette, ce qui ne présente à l'esprit que l'idée d'un bâton fort mince.

La BONNE.

Ajoutez que si Moïse étoit un fourbe, il étoit un fourbe bien heureux, qui sembloit avoir la fortune à ses gages; car si ce rocher avoit été émincé, pour me servir de vos termes, si, dis-je, il avoit été assez émincé pour céder à un coup de bâton, comment le mouvement d'une source considérable qui y couloit, ne brisa-t-il pas cette écorce devenue si foible ? Que devoient ces eaux assez abondantes pour abreuver un million de personnes & de grands troupeaux, avant que Moïse leur eût donné cette issue ? Savez-vous bien que je me reproche de réfuter sérieusement de pareilles objections ? Et ces eaux dont Moïse adoucit, ou plutôt fit disparaître l'amertume en y jettant un morceau de bois, qu'en dites-vous ?

BELESPRIT.

Je dis que Moïse, qui étoit un bon Physicien, connoissoit la propriété qu'avoit

ce bois de rendre douces les choses qui étoient ameres, & qu'il se servit habilement de cette connoissance pour jouer un miracle.

Lady LOUISE.

Je le dirai encore une fois : Messieurs les Pyrrhoniens sont d'étranges gens. Pour nier le vraisemblable, ils admettent l'absurde. Ne sembleroit-il pas, à vous entendre, qu'il n'étoit question que d'ôter l'amertume d'un seau d'eau ? J'avoue qu'un morceau de bois pourroit fort bien changer l'amertume d'une aussi petite quantité d'eau, quoique nos Physiciens modernes ne connoissent pas cet admirable bois, du moins que je sache. Mais il étoit question d'une eau courante qui sortoit d'une source dont l'eau se renouvelle sans cesse, sans quoi elle seroit bientôt épuisée; & vous voudriez nous persuader que ces eaux, qui n'étoient pas encore écoulées, ont participé au bénéfice que ce bois avoit procuré à celles qui couloient actuellement ? Quel beau secret ! Tenez, Monsieur, je répete après ma *Bonne*, faites-nous des objections plus sensées, ou laissez-nous croire avec les Israélites, que ce fait & ceux qui l'avoient précédé, étoient miraculeux, & ne devoient rien à la Physique.

BELESPRIT.

Mais vous supposez, Madame, que les Israélites regardoient ces faits comme miraculeux, & j'ai des preuves qu'ils n'ont jamais cru Moïse un homme inspiré de Dieu; témoins les révoltes & les murmures dont vous convenez. Quelle Nation! Quel homme si téméraire que de se révolter contre Dieu, s'il étoit persuadé que c'est Dieu qui commande?

Mifs DOROTHÉE.

Hélas, mon cher Monsieur, il ne faut pas aller bien loin pour trouver cet atome téméraire (supposé qu'il faille pour cela sortir de chez vous:) indépendamment de l'examen que nous faisons ici, j'ai fait en mon particulier des réflexions assez profondes sur la Religion pour savoir à quoi m'en tenir. Oui, Monsieur, je suis plus convaincue de la vérité des promesses & des menaces du Tout-Puissant, que je ne le suis de votre présence en ce lieu; & cependant cela ne m'a pas empêchée de faire dix mille fautes. Le voleur fait bien que ceux de sa profession n'échappent point au gibet; mais sa passion pour le bien d'autrui l'emporte sur cette persuasion, comme mes passions l'emportent sur ma foi. Et vous-même, Monsieur, qui

croyez à la Loi naturelle , ne l'avez-vous jamais violée ?

BELESPRIT.

Passons outre, s'il vous plaît, Miss *Dorothée*; vous avez des arguments sans réplique. Je ne suis pas assez hardi pour soutenir la négative, ni assez humble pour faire une confession publique. D'ailleurs cela vous scandaliserait.

La BONNE.

Ajoutez que si vous oubliez quelque chose, Miss *Dorothée* qui a la mémoire excellente, & qui vous connoît depuis long-temps, seroit personne à vous rappeler vos faits & gestes. Vous êtes mal mené, mon pauvre Monsieur, peut-être serez-vous plus heureux dans la troisième partie de votre objection.

Moïse, dites-vous, trouva dans la suite les moyens d'intimider les rebelles par des châtimens terribles. C'est-à-dire, que vous lui attribuez ces châtimens. Marie sa sœur fut frappée tout-à-coup de la lèpre, puis elle fut guérie radicalement dans un temps fort court. Coré, Dathan & Abiron furent précipités dans les entrailles de la terre, qui s'ouvrit pour les engloutir, & se referma aussi-tôt. Le reste de leurs partisans fut dévoré par le feu. Je

pourrois vous citer d'autres châtimens ; mais ceux-là suffisoient. Voyons si la Physique vous fournira l'explication de ces prodiges.

BELESPRIT.

Il ne faut que consulter un habile Ingénieur : il vous diroit qu'une mine pourroit avoir produit cette merveille prétendue.

La BONNE.

Je ne vous chicanerai point sur la poudre dont l'invention est moderne : je supposerai, pour vous faire plaisir, qu'elle étoit connue de Moïse, & même de Josué ; car vous en aurez besoin pour faire romber les murailles de Jéricho. Mais pour faire produire à la poudre cet effet merveilleux, il faut une mine. Pour faire cette mine, il faut avoir creusé une chambre sous terre, il faut allumer la meche, & avoir fait un retranchement solide pour mettre en sûreté celui qui doit l'allumer. Or comment Moïse eût-il pu faire ouvrir la terre sans être apperçu des Israélites ? Avoit-il aussi un secret pour les endormir pendant ce temps-là ? Si vous dites qu'il fit ouvrir la mine à une très-grande distance du camp, & que le travail fut continué sous terre sans qu'on s'en apperçût,

c'est lui supposer un grand nombre de confidens; car un tel travail demande beaucoup d'ouvriers. Comment dans ce nombre ne se trouva-t-il point un indiffrer, ou un honnête homme, qui avertit les Israélites de la supercherie qu'on leur faisoit? D'ailleurs le châtiment des rebelles suivit immédiatement leur révolte; Moïse avoit donc deviné qu'il y auroit une sédition, que Coré, Dathan & Abiron en seroient les Chefs; car il falloit placer la mine sous leurs tentes, & le faire si adroitement, qu'elle n'endommageât pas celles de leurs voisins innocents. Il n'est point question d'explosion, c'est-à-dire de bruit, dans cette ouverture de la terre; les rebelles ne sautèrent point en l'air, tous effets inévitables de la poudre. De plus, il falloit que celui qui devoit mettre le feu à cette poudre, fût exactement instruit de l'instant où Moïse vouloit que ce prodige fût opéré. Si ces hommes, dit-il, meurent de mort naturelle, vous pourrez dire que je ne parle pas de la part du Seigneur. Si la terre s'ouvre & les engloutit tout vivants, vous connoîtrez que c'est le Seigneur qui a parlé. En finissant ces mots, la terre s'ouvre. Quatre minutes plutôt le prodige n'eût point été prédit. Quelle justesse dans cette machine de Moïse! Disons plutôt, qu'il

fait des circonstances impossibles à rassembler, pour donner une ombre de vraisemblance aux fables des incrédules. Je le soutiens, & le répète : ces hommes qui refusent de croire la sainte Ecriture, à cause des événements merveilleux qu'elle nous présente, sont obligés de recourir à l'absurde, ou du moins à des combinaisons si extraordinaires, que leur assemblage seroit une vraie merveille qu'on ne pouvoit raisonnablement se promettre. Monsieur *Belesprit* n'a-t-il plus rien à nous objecter sur ce fait ?

BELESPRIT.

Non, pour le présent, Mademoiselle : vous pouvez, si vous le voulez, continuer votre histoire.

La BONNE.

Nous n'allons pas si vite, Monsieur ; il faut auparavant résumer ce que nous avons dit. Il y a eu, il y a encore des Juifs qui observent une loi fort pénible. Cette loi leur a été donnée par un nommé Moïse, qui les a tirés d'Egypte, en opérant plusieurs miracles ; car on ne peut assigner des causes naturelles à plusieurs des événements dont nous avons parlé, ou plutôt à tous. Ces événements, c'est-à-dire, la sortie d'Egypte & la

AMERICAINES. 91

conquête du Pays de Chanaam avoient été prédits long-temps auparavant, & l'on apperçoit clairement la liaison des prodiges avec les promesses; les premiers ne s'operent que pour l'accomplissement des secondes. L'histoire de ces miracles a été écrite sous les yeux de ceux qui en avoient été les témoins: ils ne l'ont point contestée, quoiqu'elle fût publique & entre les mains de tout le monde. Donc cette histoire contient des faits réels.

BELESPRIT.

Encore un mot, Mademoiselle; en supposant comme vrais les miracles faits par Moïse, seroit-ce une preuve que la Religion qu'il enseignoit, fût divine? Le Paganisme a ses miracles. Toute la Ville de Rome n'a-t-elle pas vu une Vestale injustement soupçonnée d'avoir manqué à son vœu de chasteté, tirer avec son voile un vaisseau qui étoit demeuré immobile, malgré le vent & les efforts des Rameurs? Vespasien n'a-t-il pas guéri un aveugle, en lui mettant de la salive sur les yeux? Apollonius de Thiane n'a-t-il pas ressuscité une fille morte? La Prêtresse d'Apollon à Delphe, n'a-t-elle pas deviné ce que l'Empereur faisoit au moment où la Lettre qu'il lui envoyoit, avoit été écrite? Une autre fois n'a-

t-elle pas deviné le piège qu'il lui ten-
 doit, en lui envoyant une feuille de pa-
 pier non écrite scellée de son sceau, &
 à laquelle elle devoit répondre sans bri-
 ser le cachet? Elle lui envoya pour ré-
 ponse une feuille pareille à celle qu'elle
 avoit reçue. Voilà des miracles assuré-
 ment; les prendrons-nous comme une
 preuve de la vérité de la Religion des
 Romains? En seriez-vous d'avis?

La BONNE.

Si je ne vous avois présenté que des
 miracles de cette espèce, vous ne seriez
 pas aussi embarrassé que vous l'êtes à
 vous tirer d'affaire. Nous les examine-
 rons dans un moment; mais auparavant,
 je rappellerai, s'il vous plaît, une règle
 que j'ai déjà établie, & qui n'est point
 équivoque pour juger des faux miracles.
 Dès-là que je suis persuadée que le mi-
 racle est l'œuvre immédiate, pour ainsi
 dire, d'un Dieu infiniment parfait, il
 doit être opéré pour des fins dignes de
 celui qui le fait. Ainsi toutes les fois que
 je verrai, ou qu'on me rapportera un fait
 extraordinaire dont l'effet a été de pro-
 curer la connoissance, la gloire & le ser-
 vice de Dieu, une grande utilité pour le
 genre-humain, la conversion ou le châ-
 timent d'un pécheur, la justification d'un

innocent ; je dirai , toutes ces œuvres étant dignes de Dieu , il est naturel de penser qu'il a pu les faire ; il ne me restera qu'à examiner s'il les a faites réellement ; car il est certains biens qui nous paroissent nécessaires à nous créatures aveugles , & qui ne paroissent pas tels aux yeux du Tout-Puissant. J'examinerai donc moins ce miracle , que la fin du miracle : le fruit qu'il opere est la pierre de touche pour moi.

Lady LOUISE.

Je n'entends pas bien ce que vous avez dit d'abord , ma *Bonne*. Est-ce que Dieu , qui est infiniment bon , ne fait pas toujours ce qu'il y a de plus juste & de meilleur ?

La BONNE.

Oui , Madame , mais ce juste ne nous paroît pas toujours tel qu'il est. Deux innocents sont accusés d'un crime. L'un est un homme d'une grande vertu , & auquel il ne manque que l'avantage d'être persécuté : Dieu le laisse succomber sous le poids de la calomnie , il perd sa réputation , ses biens , sa vie même. Assurément Dieu pouvoit le justifier par un miracle ; mais ce miracle , cet homme de bien , loin de le demander , en auroit gémi , parce

qu'il l'auroit privé du trésor d'une infinité d'actions de vertus héroïques qui ont fait sa fortune pour l'autre monde ; & Dieu, comme un bon pere, n'a pas voulu arracher des mains de cet enfant chéri des richesses dont il savoit qu'il devoit faire un si bon usage. L'autre est un homme imparfait, qui vit, si vous voulez dans le désordre, qui mourroit dans le désespoir, s'il succomboit sous la calomnie : alors Dieu qui prévoit que s'il vivoit encore quelque temps il se convertiroit, peut faire un miracle pour manifester son innocence, & l'engager par-là à se convertir. Ces deux conduites de Dieu sont dignes de sa sagesse & de sa bonté ; mais à nos yeux elles ne paroistroient pas telles, & si la foi ne nous éclairoit, nous aurions décidé que le miracle eût été plus juste pour justifier le premier de ces hommes que le second. M'entendez-vous à présent, Madame ?

Lady LOUISE.

Oui, ma *Bonne*. Je vous demande pardon de vous avoir interrompue, & je vous prie de continuer.

La BONNE.

On vient me dire qu'il s'est fait un miracle pour autoriser une action manifeste-

ment contraire aux dix Commandemens de Dieu. Je dis hardiment : ce fait est faux, ou Dieu n'en est pas l'auteur. S'il étoit de ceux qui surpassent la puissance de la nature ou de l'esprit de ténèbres, je prendrois le premier parti, & voici comme je raisonnerois. Dieu seul peut ressusciter un mort. Il ne peut pas avoir ressuscité ce mort pour me persuader qu'il soit permis de lui désobéir; donc Dieu ne l'a pas ressuscité; donc il n'étoit pas mort. Si c'étoit la guérison d'une maladie, je tiendrois la première partie de mon opinion, & je dirois : Cette guérison ayant été opérée pour autoriser le violement de la Loi de Dieu, il ne peut pas en être l'auteur. Elle est pourtant réelle; j'en conclus que la nature ou le Diable en ont été les artisans. Ce mal sans doute n'étoit pas incurable par sa nature, mais parce que les Médecins ignoroient & sa cause & les moyens efficaces de la faire cesser. Ce que les Médecins ignorent, le Diable le fait, & peut par conséquent sans miracle avoir opéré cette guérison. Je vais vous rendre ceci sensible par un exemple. Un homme qui s'étoit couché le soir avec de très-bons yeux, fut éveillé vers le milieu de la nuit par des douleurs terribles. Son œil étoit enflé, & l'inflammation étoit telle, que l'O-

culiste qui fut appelé , avouoit n'en avoir jamais vu une pareille , & conclut à la saignée & à un grand nombre d'autres remèdes. Pendant qu'on se préparoit à les administrer , la fille de cet homme se souvint qu'il avoit travaillé la veille sur un ressort d'acier , & pensa que peut-être quelques particules imperceptibles de ce métal étoient entrées dans les yeux de son pere. Frappée de cette idée , elle va chercher une pierre d'aiman , l'approche avec persévérance de l'œil de son pere , & après un certain temps , y voit voler la petite pointe qui picotoit l'œil du patient. Cette fille ne fit pas un miracle , quoiqu'elle opérât une guérison dans laquelle l'homme de l'art auroit échoué ; mais il eût été facile à un imposteur de donner ce fait comme miraculeux , & d'en étonner les simples. Si donc on me citoit un fait pareil , ou même plus extraordinaire dans le cas que j'ai supposé , je dirois , ce fait est l'ouvrage de l'esprit de ténèbres ; je le reconnois à la fin qu'il se propose : Dieu lui permet d'agir en cette occasion , ou pour exercer ma foi , ou pour punir ceux qui refusent de s'attacher inviolablement à sa Loi. D'après ces principes , qui sont à la portée des simples comme des savants , nous examinerons les miracles opérés par Moïse , après avoir
parlé

parlé de ceux que Monsieur leur oppose.

BELESPRIT.

Le premier, comme je l'ai déjà dit, est celui d'une Vestale accusée d'avoir blessé essentiellement son vœu de chasteté : elle avoit donné lieu à cette accusation par son air libre & évaporé, & peut-être n'eut-elle pu se justifier. Dans ce temps, il arriva un vaisseau chargé de choses réputées sacrées, & qu'on ne put faire entrer dans le Port; mais il céda sans peine au foible mouvement que fit la Vestale en le tirant avec son voile, ce qui la justifia parfaitement.

Lady VIOLENTE.

Pour moi je ne trouve pas ce miracle indigne de Dieu, en supposant que cette fille invoquât la Divinité protectrice de l'innocence. Il est vrai qu'elle ne connoissoit pas le Dieu qu'elle invoquoit; mais comme dans le fait elle étoit calomniée, prouver son innocence étoit un bien. Je le crois d'autant plus, qu'il seroit difficile d'expliquer autrement le succès de son épreuve. Qu'avez-vous, *Miss Dorothee*? Vous levez les yeux au Ciel d'un air d'étonnement.

Miss DOROTHÉE.

Véritablement, Madame, je suis sur-

prise ; depuis le temps que j'ai l'honneur de vous connoître, c'est la première fois que je vous ai entendu raisonner à faux. Dites-moi, je vous prie, pensez-vous que l'obstacle qui arrêtoit ce vaisseau, fût naturel ? Combien de méthodes qui seroient à la portée des hommes, s'ils sa-voient pénétrer au fond des eaux, & qu'ils eussent la force suffisante ? De combien de méthodes, dis-je, pourroient-ils se servir pour arrêter un vaisseau ? Une grande quantité de sable emmoncelée tout au tour pourroit le retenir d'une manière aussi fixe que s'il y étoit cloué. Or ces obstacles que le Diable avoit pu faire naître dans un instant, ne pouvoit-il pas les ôter de même ? Vous ne pouvez donc pas dire qu'il est difficile d'expliquer ce fait sans un miracle, puisqu'il peut être à la portée de celui qui avoit intérêt à la propagation du Paganisme.

La BONNE.

Je suis de l'avis de *Miss Dorothée* par la nature des choses que portoit ce vaisseau. Un miracle en cette occasion eût tendu à les faire regarder comme effectivement sacrées ; & la Divinité ne pouvant coopérer à une telle œuvre, il faut nécessairement la regarder comme l'ouvrage du père de l'idolâtrie. Si ce pro-

A M E R I C A I N E S. 99

dige prétendu eût été opéré par Moïse, Monsieur *Belesprit* nous diroit que le hazard fit qu'il tira le vaisseau au moment où l'obstacle naturel qui le retenoit avoit cessé; mais je lui abandonne ces hazards qui viennent si à propos pour le dégager : passons aux autres merveilles qu'il nous a citées. Laissons celui qu'il attribue à Apollonius de Thiane, je vous raconterai son histoire à la fin de cette leçon, & vous en jugerez.

B E L E S P R I T.

Dans le temps que Vespasien étoit à Alexandrie, deux hommes de la lie du Peuple se présentèrent à lui : l'un étoit aveugle, l'autre avoit la main droite si affoiblie, qu'il ne pouvoit s'en servir. Ils avoient été avertis, disoient-ils, par le Dieu Sérapis, que l'Empereur pouvoit les guérir en appliquant à l'un de la salive sur les yeux, & en pressant fortement la main de l'autre avec son pied. D'abord l'Empereur se moqua de ces deux hommes; mais encouragé par ses Courtisans, il tenta l'aventure en présence d'une multitude de Peuple, & réussit.

L a B O N N E.

Vous passez adroitement une petite circonstance, Monsieur, c'est que ce fat

par les Médecins qu'il fut encouragé, & voici par quels motifs. Ils lui représenterent que la vue de l'un n'étant pas éteinte, c'est-à-dire, que l'organe de la vue n'étant pas détruit, la guérison n'étoit pas impossible; & que la main de l'autre avoit souffert une luxation, qu'une pression forte pouvoit remettre. Voilà certainement deux miracles qui ne sont pas de la nature de ceux que Dieu s'est réservés, & qu'un Médecin habile eût guéri aussi bien que Vespasien. Mais quand ils seroient ou paroïtroient beaucoup plus considérables, je recuserois le témoignage de mes sens, parce qu'il ne seroit pas prudent de les croire au préjudice de ma raison, qui me défendrait de les croire réels.

BELESPRIT.

Je ne comprends pas pourquoi votre raison vous défendrait de croire ces miracles plutôt que ceux de Moïse.

La BONNE.

Ce n'est pas moi que vous devez accuser de votre difficulté à comprendre ce que j'ai l'honneur de vous dire, mais votre prévention qui vous a sans doute empêché d'écouter ce que je viens de dire tout-à-l'heure. N'êtes-vous pas con-

venu de ce principe? *Il y a un Dieu*, c'est-à-dire, un Etre infiniment parfait. N'êtes-vous pas convenu aussi que tout ce qui s'accordoit parfaitement avec ce principe, pouvoit être regardé comme vrai, & qu'au contraire, ce qui lui étoit contradictoire, étoit absolument faux? Concluez donc qu'il ne répugne point à ce principe de croire que Dieu soit l'auteur des miracles de Moïse, parce qu'ils étoient faits pour autoriser une Loi si parfaite, qu'elle étoit visiblement divine, & qu'au contraire, il répugneroit à ma raison de croire que la souveraine Vérité fît un miracle pour autoriser le mensonge.

BELESPRIT.

Vous esquivez l'histoire de la résurrection de cette fille qu'on portoit en terre, & qu'Apollonius de Thiane ressuscita; ce miracle qui fut fait en présence de tout un Peuple assemblé, l'emporte sur tous ceux de Moïse.

La BONNE.

Je ne l'esquivois point, Monsieur, je ne voulois que le remettre; mais pour vous tranquilliser à cet égard, je vous dirai qu'avant de me prouver que cet Imposteur eût ressuscité cette fille, il eût fallu me démontrer qu'elle étoit morte.

Un Chirurgien de Madrid, dont j'ai oublié le nom, mais qui est devenu Médecin de Dom Philippe, a donné au Peuple un pareil spectacle, excepté qu'il n'a pas prétendu l'ériger en merveille. On portoit en terre un homme qui n'avoit pas le visage couvert, soit que ce soit la coutume en plusieurs Villes d'Espagne, soit que cet homme fût de quelque Confrairie, où l'on est en usage de les enterrer ainsi. Quoi qu'il en soit, ce Chirurgien ayant considéré attentivement ce soi-disant mort, soutint qu'il étoit vivant; il obtint qu'on le portât chez lui, où effectivement il le rappella de la léthargie dans laquelle il étoit. Cet événement qui lui donna de la réputation, lui valut la confiance de Dom Philippe. Le Diable est bien aussi habile que ce Médecin. Le Peuple & les parents de cette fille étoient trompés par cette léthargie; mais l'esprit de ténèbres savoit ce qui en étoit. Il savoit aussi, pour répondre tout d'un coup à deux autres de vos miracles, il savoit, dis-je, ce que l'Empereur faisoit lorsqu'il écrivoit à la Prêtresse, & qu'il n'avoit rien écrit dans ce papier scellé de son cachet, & il avoit tant d'intérêt à retenir les Peuples dans l'erreur, qu'il a pu découvrir ces vérités à Apollonius & à la Prêtresse.

BELESPRIT.

Mais au moins, Mademoiselle, vous avouerez qu'il étoit indigne de la bonté de Dieu de permettre au Diable d'abuser de la connoissance qu'il avoit de ces choses cachées. C'étoit tendre un piège au Peuple, & le confirmer dans le Paganisme.

La BONNE.

N'avoient-ils pas les lumieres naturelles aussi-bien que nous, pour connoître l'absurdité de la Religion Païenne? Je suppose, Monsieur, qu'actuellement un homme fît un miracle pour vous prouver qu'il n'y a pas de Dieu, & que l'arrangement de l'univers est l'effet du hazard; croiriez-vous ce prodige opéré par le pouvoir d'un Etre bienfaisant?

BELESPRIT.

Non, Mademoiselle : ma raison m'a convaincu de la nécessité de l'existence d'un Dieu; il ne me seroit pas possible de donner un démenti à mes lumieres naturelles.

Mis DOROTHÉE.

Jusqu'à ce moment, si nous vous en croyons, la révélation n'a point contri-

bué à votre conviction sur la nécessité d'un premier Être; vous êtes donc dans le cas des Païens, ou plutôt ils étoient dans le vôtre, & pouvoient connoître Dieu comme vous.

Mifs CHAMPÊTRE.

J'ai oui dire que c'est Tacite qui rapporte le fait des guérisons de Vespasien, qu'il ne l'a écrit que long-temps après la mort de cet Empereur, & qu'il ne le donne que comme un oui-dire. Quelle comparaison de ces deux faits avec les miracles de Moïse, attestés, rappelés, donnés en preuve à plus d'un million de personnes, sous les yeux desquelles ils s'étoient opérés!

La BONNE.

Ne lui contestons point ces deux faits que nous avons démonistrés, & couronnons nos preuves par la marque certaine que Dieu a mise à ses ouvrages, & que je viens d'insinuer: c'est son cachet que nul ne peut contrefaire.

La Loi que Moïse a donnée comme venant de Dieu, est si parfaite, qu'il n'est pas possible qu'elle le soit davantage. L'observation de cette sainte Loi banniroit tous les maux, procureroit tous les biens. Celui qui la pratiqueroit parfaite-

ment seroit heureux dès ce monde, il deviendroit inaccessible à tous les chagrins, à toutes les inquiétudes. Cette divine Loi a pourvu non-seulement au bon ordre de la société, à la paix & à la tranquillité publique, mais encore au repos intérieur de chaque individu. Les autres Loix défendent & punissent les actions qui troublent l'ordre extérieur. Celle-ci défend les mauvaises pensées, les desirs criminels. Les Législateurs ont eu besoin de faire un grand nombre de Loix, on en a composé des Volumes. Celle-ci est courte, claire, renfermée en dix préceptes, & cependant comprend tout, pourvoit à tout, suffit à tout. L'homme le plus criminel ne peut refuser son estime à cette Loi sainte : ceux qui l'observent le moins, souhaitent de vivre avec ceux qui la pratiquent le mieux, & se défient des personnes qui, comme eux, la transgressent. Ah! cette Loi est l'ouvrage d'un Dieu : celui qui nous l'a donnée étoit son interprete, agissoit par ses ordres. Ce chef-d'œuvre est trop parfait pour pouvoir être sorti de l'entendement d'une créature, quelque excellente qu'on la suppose. En considérant de quelle importance il est à la justice qu'elle soit observée, le bonheur qu'elle peut procurer aux hommes,

les prodiges qui ont précédé & suivi sa publication, me paroissent dignes de celui qui est la justice & la sainteté par essence.

B E L E S P R I T .

Vous parlez des dix Commandemens donnés par Moïse, & en cela je suis de votre avis. Mais, Mademoiselle, que direz-vous de ce fatras de Loix & d'Ordonnances que Moïse a ajoutées à ces dix Commandemens? Que direz-vous des additions que le Législateur des Chrétiens a joint à ces dix préceptes, si courts, si beaux, si faciles? Vous dites que leur observation pourvoit à tout, suffit à tout: je le dis comme vous, c'est la Loi naturelle dont je suis le grand admirateur. Je soutiens qu'autant qu'elle est belle, autant les préceptes de l'Évangile sont puériles, petits, pénibles & inutiles. Je soutiens que le sort de ceux qui veulent s'astreindre à les observer, est pire que celui d'un pauvre Galérien tout couvert de chaînes. Démentez-moi, si vous le pouvez.

Lady L O U I S E .

Ah pauvre homme! Où allez-vous vous fourrer? Que de contradictions, d'impies, de choses absurdes vous venez d'avancer! J'ai pitié de vous, vous allez

Être battu à plate-couture, je vous en avertis d'avance.

BELESPRIT.

Je n'ai point peur, Madame, tout gît en preuve. Que veulent dire, par exemple, ces beaux préceptes, *Renoncez à vous-même? Heureux ceux qui pleurent. Malheur aux riches, & à ceux qui ont leurs commodités.* Comment! la Sagesse & la Bonté divine auront rempli cet univers de choses propres à nous donner des plaisirs; le Créateur nous a donné des sens capables de goûter ces plaisirs; & on voudroit nous engager à y renoncer, à nous tourmenter pour détruire en nous des goûts qui nous sont donnés par ce Dieu sage, à nous priver de la possession des trésors qui nous sont donnés par sa main libérale? Oh! voilà qui est du dernier ridicule. Voilà ce qui engage tant de personnes à se révolter contre la Religion prétendue révélée, à chercher à la détruire. Ne proposez à ces personnes que le Décalogue pour but de la révélation, & aussi-tôt tous les honnêtes gens y souscriront de bon cœur.

Une preuve que l'Évangile n'a pas la même fin que le Décalogue, & ne peut venir du même esprit; c'est qu'autant que le second est propre à conserver l'ordre

& la paix dans l'univers, autant le premier est-il propre à le détruire; j'en prends tout le monde à témoins. Une dévote de profession, c'est-à-dire, une personne qui veut s'affujettir à suivre l'Évangile à la lettre, est la personne la plus insupportable dans la société; tracassière, querelleuse, vindicative, despotique. Elle est le fléau de tous ceux qui ont le malheur de la connoître, & qui sont forcés de vivre avec elle.

La BONNE.

Vous ne dégénérez pas de la manie, ou plutôt de la méthode de Messieurs les Incrédules; ils sont habiles à brouiller les propositions. Ils en avancent une avec une hardiesse capable d'en imposer, la débitent comme certaine, d'un ton décisif & qui semble interdire l'appel, passent rapidement à une autre, & finissent par un trait satyrique qui fixe l'esprit de l'Auditeur, & lui ôte l'idée des propositions hazardées qui, au plus léger examen, paroïtroient futiles & contradictoires. Je vous l'ai déjà dit, Monsieur; cependant vos récidives m'engagent à des répétitions ennuyeuses.

Miss DOROTHÉE.

Il faut le lui pardonner, ma Bonne :

qu'importe que l'épée dont il se sert, soit de fer ou de bois, pourvu qu'il se dégage. Malheureusement pour notre voisin vous avez une autre méthode, vous ne laissez rien passer sans l'approfondir : avouez que cela est bien gênant.

La B O N N E.

J'en conviens, ma chere; mais aussi cela est bien sûr : & pour suivre notre coutume, commençons par réduire à quelques points fixes la belle déclamation dont Monsieur vient de nous régaler, & dont il s'est applaudi, j'en suis sûre.

Vous reconnoissez, Monsieur, la divinité du Décalogue, ou plutôt vous n'êtes point éloigné de la reconnoître, & vous le feriez sans quelques raisons qu'on peut deviner sans être forcier. C'est, dites-vous, l'expression de la loi naturelle.

Vous méconnoissez la divinité des préceptes de l'Evangile, qui sont, selon vous, aussi puériles & inutiles, que les autres sont graves, raisonnables & nécessaires au bien de la société.

Dans le temps où vous m'accordez que l'observation du Décalogue rend heureux, vous soutenez que l'observation de l'Evangile rend misérable; & pour conclusion; vous prétendez que cette observation trouble l'ordre & la paix de la société.

Moi je prétends que les moyens les plus sûrs pour observer aisément le Décalogue, sont la pratique des conseils évangéliques: que plus on s'affreint à observer ses conseils, plus on retranche les obstacles au bonheur que doit procurer l'observation du Décalogue.

Que les personnes qui observent les préceptes & les conseils évangéliques, loin de troubler l'ordre & la paix de la société, sont celles avec lesquelles il est délicieux de vivre, parce qu'elles portent, pour ainsi dire, avec elles l'ordre & la paix.

Nous avons, comme vous le voyez, Monsieur, des prétentions contradictoires, & il faut nécessairement que l'un de nous deux se trompe. Avant de commencer à examiner lequel de nous deux doit être cru, je voudrois bien savoir pourquoi *Miss Dorothee* a souri dans le temps où vous exposiez avec tant de feu, votre façon de penser sur l'Évangile.

Miss DOROTHÉE.

Ce mouvement a été causé par un aveu que Monsieur a eu la bonté de nous faire, avec la meilleure foi du monde, & qui nous donne la clef de sa conduite, & de celle de ses semblables. C'est que ceux qui admettroient la divinité du Décalo-

gue, qui reconnoïtroient, par conséquent, comme vraie la mission de Moïse, si elle n'avoit eu pour but que la publication & l'observance de ces dix Commandemens, nient & chicanent la vocation de Moïse par horreur pour les préceptes évangéliques. Il y a donc une liaison nécessaire entre ces deux révélations, & telle qu'il faut absolument rejeter la première pour parvenir à nier la seconde. Il en faut conclure que ce n'est pas l'esprit de ces Messieurs qui se révolte contre la révélation, c'est leur cœur. Grand merci de cet aveu, Monsieur *Belesprit*; je suis persuadée que ma *Bonne* en saura tirer parti.

La Bonne.

Je ne l'oublierai pas, ma chere, j'étois bien convaincue de cette cause de l'incrédulité avant que Monsieur en convînt; sans doute c'est le cœur qui a aveuglé l'esprit: indépendamment de la cause l'effet subsiste, & il faut le détruire. J'avoue qu'il seroit bien plus sûr de commencer par le cœur, mais cette œuvre appartient à Dieu, & est au-dessus de mes forces. Je ne sais parler qu'à l'esprit, & encore ai-je besoin que Dieu bénisse mes paroles, sans quoi elles ne seront que de vains sons.

Vous dites, Monsieur, que le Décalogue, c'est-à-dire, la partie du Décalogue qui renferme les dix Commandements, est l'expression de la Loi naturelle écrite au fond de nos cœurs. Si je vous prouve que les préceptes évangéliques sont absolument semblables aux dix Commandements, que les conseils évangéliques ne sont que des moyens pour les observer plus sûrement, plus aisément, pourrez-vous continuer à dire qu'ils sont puériles, inutiles, contraires à l'ordre?

BELESPRIT.

C'est ce que vous ne ferez pas. Quel rapport y a-t-il de cette maxime : *Bienheureux les pauvres*, avec les préceptes énoncés dans le Décalogue? Ils sont contraires ces conseils à l'esprit de Moïse, qui promet par-tout les richesses, l'abondance, les plaisirs, & tous les biens auxquels l'Évangile veut nous faire renoncer; qui les propose, dis-je, comme la récompense de la fidélité à garder ces Commandements.

La BONNE.

Vous voilà encore à brouiller les especes, à passer d'une question à une autre. Tenons-nous-en à la première, s'il vous plaît.

Voici les deux préceptes du Décalogue qui rendent nécessaire en bien des rencontres, le conseil qui vous révolte. *Tu ne prendras point le bien d'autrui*, non-seulement tu ne déroberas point, mais *tu ne souhaiteras pas même le bien d'autrui, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à lui.* Qu'est-ce qui nous engage à violer ces préceptes? la cupidité, le desir d'avoir. Pourquoi souhaitons-nous les richesses jusqu'au point de les ravir aux autres par le vol, les procès, les exactions ou autrement? C'est que nous les regardons comme de vrais biens; notre esprit déçu dans le jugement que nous en portons, séduit notre cœur, entraîne notre volonté. Il est donc important de redresser nos idées pour corriger nos penchans. On ne desiré point, on ne recherche point un malheur, au contraire, on le fuit, on s'en éloigne. Or l'Évangile nous répète en mille endroits, que c'est un malheur d'être riche, que les pauvres sont heureux. Être Chrétien, c'est croire l'Évangile. Donc, si tout le monde étoit Chrétien, il n'y auroit plus de voleurs, de chicanes, de malversations, de disputes, de riches avarés, de pauvres abandonnés. Non-seulement on ne se mettroit pas dans le cas de se faire pendre

en volant sur le grand chemin, mais le Marchand se garderoit de vendre à faux poids, à fausse mesure, de surfaire sa marchandise : il se diroit à lui-même ; si les richesses bien acquises sont un danger, si c'est un malheur d'être exposé à ce danger, à plus forte raison les richesses mal acquises seroient-elles un malheur, & je serois bien fou de m'y exposer. Quel agrément, Monsieur, dans la société, si on n'avoit point à se précautionner contre la mauvaise foi des Marchands ! Presque tous les maux qui inondent la terre, viennent de la cupidité. Le conseil évangélique tend à couper la racine de cette mauvaise plante : donc le conseil, que vous regardez comme inutile, est un grand moyen de paix pour la société & pour l'observation des deux Commandements qui pourvoient à la sûreté des biens d'un chacun. J'ajoute que ce précepte & ce conseil sont des moyens de bonheur. Il est dur de lutter perpétuellement contre soi-même, de s'abstenir d'une chose quel'on souhaite; on s'épargne cette peine si on est pauvre d'esprit. La perte des biens ne touche que médiocrement celui qui s'en est détaché, & elle réduit au désespoir celui qui y avoit mis ses affections.

BELESPRIT.

Mais le moyen de n'être pas attaché aux choses qui procurent les plaisirs, les honneurs, la considération? C'est la chose impossible.

La BONNE.

Je vous répondrois bien avec le Législateur des Chrétiens : ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu, c'est-à-dire, que ces choses qui vous paroissent impossibles, deviennent aisées avec le secours de sa grace ; mais je ne parle pas à un Chrétien, & je parle à un Philosophe. C'est donc dans votre raison, Monsieur, que je dois chercher des armes contre vos erreurs. Ceci va nous écarter de notre sujet, du moins en apparence ; cependant cela nous y ramenera par un chemin plus court. Vous nous l'avez avoué ; ce qui vous éloigne de l'Évangile, c'est que vous voulez être heureux, & que vous ne croyez pas qu'il soit possible de l'être en pratiquant ses maximes. Je veux vous arracher, s'il est possible, ce préjugé funeste, en vous prouvant quatre vérités. Au reste, je tirerai tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, d'un excellent Auteur que je ne nommerai pas : son nom vous préviendroit con-

tre son ouvrage, j'en suis sûre. *Mifs Dorothee*, soulagez ma poitrine, & exposez-nous ces quatre vérités, vous les avez apprises par cœur.

Mifs DOROTHÉE.

Si nous avons à goûter sur la terre quelque bonheur, il ne peut se trouver que dans la paix de l'ame, le contentement de l'esprit, & la satisfaction du cœur. Convenez-vous de cette premiere vérité, Monsieur ?

BELESPRIT.

Oui, Mademoiselle ; si les trois autres vérités que vous avez à exposer sont aussi claires, nous n'aurons point de dispute.

Mifs DOROTHÉE.

Le monde ne donne point, & ne donnera jamais ce contentement & cette paix du cœur, dût-il multiplier à l'infini ses prétendues joies, & ses plaisirs. Voilà ma seconde vérité, qui ne vous paroît pas telle : suspendez votre jugement jusqu'à la preuve.

La religion, la vertu, la piété peuvent seules nous procurer ce solide contentement de cœur que le monde promet en vain. C'est la troisieme vérité.

Enfin, voici la quatrieme : & c'est celle

dont vous aurez le plus de peine à convenir. C'est que ce que l'Évangile a de plus austere, loin de troubler ce contentement du cœur, l'établit solidement.

B E L E S P R I T.

Prouvez cela, & sur le champ je deviens Chrétien, dévot, Moine si vous le voulez, je ne veux qu'être heureux, qu'importe comment.... Mais non, ne prouvez rien... Peut-être cela dérangerait trop le cours de nos leçons : n'allez pourtant pas croire que j'aie peur ; je fais qu'il vous est impossible de tenir votre parole. Je veux remettre à un autre temps la confusion que vous ne pouvez manquer de concevoir.

M i s s D O R O T H É E.

Victoire ! J'ai fait reculer mon brave : il craint l'événement du combat, il sent qu'il sera battu.

L a B O N N E.

(a) Accordez-lui le délai qu'il de-

(a) Cette dissertation, qu'on n'insere point ici, se trouve à la fin d'un Ouvrage de Monseigneur l'Evêque de Soissons, qui a pour titre *Traité de la Confiance en la Miséricorde de Dieu*, & l'Ouvrage en question est annoncé sous le titre suivant : *Du faux bonheur des gens du monde*. Je voulois l'extraire, mais il est si beau qu'il doit être lu tout entier.

mande, ma chere : supposez, Monsieur, que nous n'avons rien dit sur cet article, & continuez vos questions.

BELESPRIT.

J'en reviens donc à ce précepte : *Renoncez à vous-même, mortifiez votre chair, baissez-la, portez votre croix, & le reste.*

La BONNE.

Je dirai que nous ne violons deux autres préceptes du Décalogue que faute de l'accomplir. Un corps bien mortifié s'amuse à desirer le nécessaire, & ne s'avise guere de souhaiter les plaisirs. Un pauvre cheval de poste, une haridelle qui traîne un fiacre, ne sont point des animaux vicieux : mettez-les deux mois dans une bonne écurie avec du foin & de l'avoine à discrétion, & vous apprendrez par le changement qui arrivera en eux, ce que vous avez à craindre de l'oïveté & de la bonne chere. Voyez-vous, Monsieur; les hommes sont un peu chevaux sur cet article.

BELESPRIT.

Mais, Mademoiselle, si les conseils évangéliques conduisent à l'observation du Décalogue, d'où vient les personnes dévotes sont-elles le fléau de la société,

elles qui se vantent de les observer? D'où vient que ceux qui sont obligés par état de les observer, sont mille fois plus entêtés, plus gourmands, plus vindicatifs, plus intéressés, & de plus mauvaise foi, que nous autres Déistes, qui faisons ouvertement profession de ne point croire à ces conseils, & de les regarder comme des choses impossibles?

La BONNE.

Dites moi, Monsieur, quand une dévote est de mauvaise humeur, quand elle est entêtée, colere, médisante, est-ce qu'elle a trouvé dans l'Évangile un précepte ou un conseil qui lui enseigne ou lui permette ces excès?

BELESPRIT.

Je ne dis pas qu'elles trouvent cela dans l'Évangile, mais seulement que ceux qui se disent observateurs de l'Évangile, sont tels que je le dis.

La BONNE.

Un Charlatan qui n'est point Médecin, donne des drogues à un malade qui le font crever, quoique son Médecin lui ait expressément défendu de les prendre. Seroit-il équitable de dire : C'est la science, l'art du Médecin qui a tué cet hom-

me; car celui de la main duquel il a pris ces drogues, se disoit Médecin, en avoit la robe? Vous diriez au contraire: c'est parce que cet homme n'étoit pas Médecin que le malade a péri. Ce n'est pas la robe, mais la science & l'observation des regles qui font le Médecin. Et moi je dis: ce n'est pas la robe qui fait la dévote, l'Ecclésiastique, le Religieux, c'est la connoissance & la pratique de l'Evangile. Il nous dit: Soyez doux & humbles de cœur: donc tout ce qui est orgueilleux, s'écarte de l'esprit de l'Evangile; rayez son nom de la liste des dévots, retranchez-en encore ceux qui sont contentieux; car l'Evangile me dit qu'il faut abandonner sa robe à ceux qui veulent notre manteau, plutôt que de disputer avec aigreur. Otez encore du nombre des dévots ceux qui sont fins, rusés, médifants, qui veulent primer, qui sont avares; car on n'est dévot qu'en suivant l'Evangile, & il nous ordonne d'être simples comme des enfants, de chercher la dernière place. Il veut que notre main droite ignore l'aumône que fait notre main gauche; que méprisant les trésors de la terre, on cherche à s'en faire un dans le ciel. Je le répète, Monsieur, je ne compte parmi les dévots que ceux qui observent ces préceptes, & leur pratique

ren-

rendroit la société bien agréable & bien douce.

BELESPRIT.

J'en conviens, Mademoiselle; mais où trouver ces vrais dévots, en avez-vous connu? Pour moi je vous avoue que je n'en ai jamais rencontré.

La BONNE.

Et quand il seroit vrai, Monsieur, qu'il n'y auroit point de vrais dévots, tout ce que vous en pourriez conclure, c'est que l'Évangile ne seroit point pratiqué, & que tous les désordres contre lesquels vous vous élevez, ont leurs principes dans l'inobservation de ses préceptes. Mais il s'en faut de beaucoup que j'en sois réduite là. Oui, Monsieur, je connois de vrais dévots, des personnes avec lesquelles vous vous estimeriez très-heureux de vivre, des Ecclésiastiques & des Religieux tout occupés des devoirs de leur état. A cet égard je vous prie de remarquer deux choses. La première, c'est que les vrais dévots se cachent, n'affichent point la dévotion, fuient le monde; & parce qu'ils ne sont pas connus, vous supposez qu'il n'y en a point, & vous prenez pour eux ces masques habillés en dévots, qui se jettent à votre tête, & qui vous scandalisent.

La seconde chose sur laquelle je vous prie de faire attention , c'est que les mondains ne se contentent pas de juger rigoureusement les dévots & les personnes consacrées à Dieu , ils sont même à leur égard des juges iniques.

BELESPRIT.

Je passe votre première remarque , mais pour la seconde , vous m'avouerez qu'il est bien difficile de ne pas être scandalisé de certaines choses. Par exemple , quand je revins d'Allemagne , je passai à Colmar , où je vis un de vos Prélats qui avoit vingt-cinq à trente procès à ce Tribunal. Celui-là donnoit-il sa robe à qui lui demandoit son manteau ?

La BONNE.

Vous ne pouviez me fournir un exemple plus propre à vous confondre , & à prouver ce que j'ai avancé. Mon pere a vécu vingt-cinq ans dans la Ville de ce Prélat , & dans le temps que j'ai passé chez lui , j'ai eu occasion de connoître particulièrement ce Prélat , sans pourtant lui avoir jamais parlé ; mais j'examinois soigneusement sa conduite. Il faut vous dire , Mesdames , que cet Evêque succéda à un autre qui étant très-riche de son patrimoine , abandonna le revenu de son

Evêché à des Administrateurs qui furent tirer parti de sa négligence. Tel occupoit une maison qui pouvoit être louée mille livres par années, & n'en donnoit que cinq cents livres, moyennant une somme considérable dont il gratifioit l'Intendant à titre de pot de vin. Lorsque le Roi donna cet Evêché à ce Prélat, il le chargea de plusieurs pensions considérables, & proportionnées au revenu qu'il devoit produire, sans penser que ces revenus étoient réduits à la moitié. Il fallut donc de toute nécessité que le nouvel Evêque eût des procès avec tous les Fermiers de l'Evêché; & comme vous le dites, il en eut trente à la fois. Aussi-tôt voilà les mondains qui se récrient. Les maximes de l'Evangile, auxquelles ils ne croient point, ou du moins très-peu, sont rappellées. Un Evêque plaide, c'est par avarice, par esprit de contention. Peu de personnes réfléchissent qu'un Evêque étant le Fermier des pauvres, est obligé de conserver son revenu. On n'examine point l'usage qu'il fait de ce revenu qu'il rachete par des procès. J'ose le dire, je fus plus équitable, & par un examen scrupuleux, je me suis convaincue que ce Prélat, en plaidant, n'avoit été animé que de l'esprit de justice & de charité. Ses actions forceront tous ceux

qui ne veulent point se livrer à d'injustes préventions d'en convenir. Pendant une cherté qui a duré fort long-temps, il a fait distribuer chaque jour du pain & des aliments aux pauvres, & une multitude lui a dû sa subsistance pendant six mois entiers. La Ville Episcopale est pleine de veuves & de filles d'Officiers, qui bien loin d'être en état de vivre selon leur condition, manquent souvent du nécessaire ; il les assistoit secrètement, & trouvoit le moyen de pourvoir à leur besoin, sans leur rendre le bienfait à charge par l'appareil & la publicité. Son Diocese manquoit de Prêtres élevés de maniere à s'acquitter dignement du Ministère ; il a sacrifié des sommes considérables à l'établissement d'un Séminaire : un jardin consacré au luxe de ses Prédécesseurs, & qu'on alloit voir par curiosité, tant l'art y avoit enchéri sur la nature, a été changé en jardin potager : les fleurs rares ont fait place aux légumes, qui servent à la nourriture du pauvre Ecolier, qui avec de la piété, des talents & de la vocation, manquoit de secours nécessaires pour se mettre en état d'entrer dans le Sacerdoce.

Lady LOUISE.

Peu s'en faut que je ne canonise votre Evêque sur ce seul trait : ceux qui ont

la passion des jardins le trouveront héroïque.

La Bonne.

A cette charité pour les pauvres, notre Evêque joignoit les plus grandes attentions sur ce qui regardoit le choix de ceux qu'il admettoit dans l'état Ecclésiastique. Un homme qui se feroit appuyé d'une recommandation auprès de lui pour y être admis, pouvoit compter en être exclus pour jamais, aussi-bien que ceux qu'il soupçonnoit de vues intéressées. J'en rapporterai un exemple.

Un jeune homme de bonne maison, qui avoit un Oncle Chanoine, se présenta aux Ordres: il avoit de la capacité, ses mœurs étoient réglées; cependant l'Evêque lui soutint qu'il n'avoit d'autre vocation que l'espérance du Canoniat de son Oncle, & sous ce prétexte refusa absolument de l'y admettre. Quelles clameurs cette conduite n'excita-t-elle pas contre lui! On en vint aux injures, & il eut dans toute cette famille des ennemis déclarés. Pendant plusieurs années il fut inaccessible aux prières, aux menaces, aux mauvais discours. Enfin l'Oncle-Chanoine mourut, & dans l'instant l'Evêque envoya chercher le jeune homme, & offre de le recevoir. Celui-ci lui dit qu'il avoit pris

d'autres mesures; en un mot, que sa vocation étoit passée. Alors le Prélat lui dit : je bénis le Ciel, qui n'a pas permis que j'admisse un mercénaire dans son Eglise. Si votre vocation eût été réelle, & que vous eussiez persévéré; voici les provisions d'un Canonat que je vous avois ménagé, pour vous dédommager de celui que je vous avois fait perdre; mais le Seigneur a rejeté un Ministre qui se vendoit au ministère plutôt qu'il ne s'y devoit.

BELESPRIT.

Je vous avoue que je tombe des nues. J'ai cité jusqu'à présent cet Evêque comme une preuve que les Evêques loin d'édifier le monde, le scandalisoient, & vous me le présentez sous l'aspect le plus respectable.

La BONNE.

Je ne vous ai rien dit, Monsieur, qui ne soit devenu public; & ce qui est arrivé par rapport à ce Prélat, se voit tous les jours à l'égard d'un grand nombre de gens de bien, dont on décrie la conduite faute de bien l'approfondir; mais je le répète, quand il seroit vrai que toutes ces personnes se conduiroient mal, il y auroit une grande injustice d'accuser l'E-

vangile des défordres qu'elles causent dans la société, puisqu'au contraire elles ne commettent ces fautes que parce qu'elles s'éloignent des préceptes de ce Livre divin qui, comme je vous l'ai dit en commençant, ne renferme que les moyens de rendre plus facile l'observation du Décalogue.

Mifs *Dorothée* vous a fait remarquer, Monsieur, que vous ne cherchiez à douter de la mission de Moïse, que pour révoquer en doute celle de Jésus : effectivement, elles sont si conséquentes, que la certitude de la divinité de la première, entraîne nécessairement celle de l'autre.

BELESPRIT.

Je n'ai pas avoué cette conséquence, & je n'apperçois point cette chaîne; je m'accoutume au langage usité chez vous, Mademoiselle, & je dis à mon tour, il me faut des preuves.

Lady VIOLENTE.

Je vous admire, Monsieur; & si nous vous en demandions une seule de votre incrédulité, seriez-vous en état de nous la donner? Dites-nous, s'il vous plaît, sur quoi vous vous êtes fondé jusqu'à ce jour pour avoir été Déiste? Nous savons que vous vous en faites gloire. Apparem-

ment vous avez de bonnes raisons pour cela.

BELESPRIT.

Je ne veux pas faire un mensonge, car cela est contraire au Décalogue, dont je suis l'admirateur. Si je disois la vérité, je vous ai déjà averti que je vous scandaliserois. J'aurois peur que Mademoiselle *Bonne* ne me chassât au premier mot.

Lady VIOLENTE.

Ma *Bonne* n'a pas l'esprit pharisaïque, elle ne demande pas la mort du pécheur, mais sa conversion. D'ailleurs, ne craignez point de nous scandaliser, nous devinons vos raisons. Si vous étiez un sot, nous pourrions vous regarder comme une *Linotte* mal sifflée, qui ne feroit que répéter les sottises qu'elle a entendues; mais Dieu merci, vous ne manquez pas de ce côté-là; vous n'avez que trop d'esprit.

BELESPRIT.

Grand merci de l'éloge. Je crains pourtant que vous ne preniez la peine d'envelopper la pointe de la lancette que pour me piquer en trahison. Je ne vous soupçonne pas d'être fort charitable, sur-tout à mon égard.

Miss SOPHIE.

Voilà une petite conversation fort galante. Courage, Monsieur & Madame, je ne trouve rien de plus amusant : dites-vous sans façon vos vérités.

BELESPRIT.

Nous sommes ici sur les bancs, Mademoiselle, on y dispute, on se dit des injures sans conséquence; j'invite *Lady Violente* à profiter du privilege. Elle assure qu'elle devine les raisons qui m'ont rendu Déiste; au-lieu de me demander ma confession, je la prie de la faire, & je lui promets un aveu sincere si elle devine.

Lady VIOLENTE.

Je vous prends au mot, je fais plus de vos affaires que vous ne croyez. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous savez que vous avez beaucoup d'esprit, & que vous avez prétendu vous distinguer & vous faire un nom par cet endroit?

BELESPRIT.

Je ne le nierai pas, Madame, j'ai assez bonne opinion de mon esprit. J'ose pourtant vous dire que mes sentimens sur la Religion n'ont point eu leur source dans le desir de me distinguer. *Miss Dorothee* a deviné plus juste.

F 5

Lady VIOLENTE.

Je vous entends, l'orgueil n'est venu qu'en second. Le libertinage du cœur a été le premier principe de vos sentiments.

BELESPRIT.

J'en conviens. J'ai les passions vives ; se livrer à ses penchans, & croire des vérités désespérantes me parut une tâche trop pénible. Je voyois tant de personnes suivre avec sécurité des penchans tels que les miens ; j'enviois leur état, & je cherchai à démêler les motifs de leur tranquillité. Je ne manquai pas d'Apôtres : on se moqua de mes scrupules ; on me dit, on me répéta mille fois qu'ils ne devoient être le partage que des femmelettes ; j'eus honte de penser comme elles. On me cita de grands modèles, les..... ; mais je dois garder le silence sur les noms, le Décalogue me défend de médire. Je fus séduit un peu, si vous le voulez, par le desir d'être associé à ces Maîtres, mais plus encore par la liberté de leurs mœurs. Insensiblement je m'accoutumai à entendre les railleries sur la Religion ; & comme je trouvois au-dedans de moi des lumières qui nuisoient au système que je voulois embrasser, je pris le parti de me distraire tellement au dehors, que je n'eusse pas

un moment pour entendre la voix de ma conscience, qui étoit très-importune: j'élevai un mur de séparation entre moi & mes lumieres, & pendant plusieurs années je n'en fus plus importuné. Les passions étant devenues plus calmes, il se fit des breches à ce mur; il s'échappoit quelquefois des clartés qui venoient troubler la paix dont j'étois en possession, & quoiqu'une certaine voix placée au plus intime de mon ame fût extrêmement affoiblie, elle étoit encore assez forte pour me tourmenter. Je cherchai du secours dans les écrits des Savants de nos jours; & si je ne suis pas parvenu à l'incrédulité consommée, j'ai du moins atteint jusqu'au doute universel. Voilà mon état présent, qui, je vous assure, a bien du pénible: il est des retours fâcheux auxquels il n'est pas possible de se soustraire tout-à-fait.

La BONNE.

Oh pour le coup, Monsieur, vous serez bientôt en état d'absolution! Votre confession est sincere: ajoutez-y deux mots. D'où venoient ces retours fâcheux? Ne doutiez-vous pas de bonne foi?

BELESPRIT.

Oui, Mademoiselle; mais douter, c'est bien loin d'être certain. Je trouve la Re-

ligion incompréhensible, pénible : cela fonde mes doutes ; mais toujours douter sur des choses importantes, est une chose pénible, je le répere ; il faut donc chercher une certitude quelque part, un endroit assuré où je puisse poser le pied sans risque & sans inquiétude.

Lady LOUISE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous ne trouvez pas l'opinion des Déistes plus aisée à comprendre que celle des Chrétiens.

BELESPRIT.

L'opinion des Déistes, Madame ! on peut chez eux compter les opinions par tête, chacun a la sienne. En examinant ces diverses opinions, je trouve toujours la partie foible, c'est-à-dire, quelque chose qui répugne à mes lumieres : je suis donc réduit à me former un systême à moi seul. Or quand je raisonne de bonne foi, je suis forcé de m'avouer que je ne suis pas plus infailible que les autres, & en conséquence, ce systême que j'ai eu tant de peine à arranger, me devient suspect, & je me trouve Pyrrhonien. Alors je fais de nouvelles réflexions, ou plutôt elles se forment d'elles-mêmes malgré moi au-dedans de moi-même, & elles sont désespérantes.

La BONNE.

Dieu vous fait bien des graces, Monsieur ; prenez garde d'en abuser. Mais enfin, quelles sont ces réflexions qui sont si importunes ?

BELESPRIT.

De toutes les opinions, me disent-elles, il n'y en a point qui aient plus de partisans que celles des Chrétiens. Parmi ces partisans je trouve des hommes qui ont blanchi dans l'étude de cette Religion, qui ont beaucoup d'esprit, & sont absolument hors d'intérêt dans cette cause ; au contraire, ils ont les mêmes raisons que moi de l'improuver : ils ont comme moi des passions qu'il leur seroit doux de satisfaire. Ces gens m'ont assuré qu'ils étoient certains de la vérité de la Religion Chrétienne ; & leur fidélité à y sacrifier ce qu'ils ont de plus cher, pour y conformer leurs mœurs, m'est un sûr garant qu'ils ne me trompent point. Voilà donc des certitudes où je n'ai que des doutes. Or la raison m'apprend que tous les doutes ne peuvent être évalués à la valeur d'une certitude. Vous voyez qu'un pauvre diable comme moi, ne peut pas être fort à son aise avec ces réflexions.

La BONNE.

Ce qui doit vous embarrasser le plus, Monsieur, c'est qu'il est question d'une chose infiniment importante pour vous.

BELESPRIT.

Et c'est ce qui augmente ma peine; supposé que les vrais Chrétiens se trompent, me suis-je dit mille fois, quel malheur en arrivera-t-il? Ils ont espéré le bonheur dans une vie qui suivroit celle-ci, & ils seront anéantis à la mort; ou bien s'ils existent encore, ils verront qu'ils se font tourmentés à crédit pendant une cinquantaine d'années pour pouvoir réprimer des penchants qu'il n'eût point été criminel de satisfaire. Après tout, ce mal n'est pas grand; au contraire, il pourroit arriver que la modération de leurs desirs leur eût épargné bien des maux dont j'aurai été la victime. Du moins est-il vrai que leur erreur aura servi à leur adoucir les derniers moments: la chimere d'une vie éternellement heureuse est une perspective consolante. Mais si par malheur ces gens-là raisonnent juste, si ce que la Religion Chrétienne enseigne est vrai, que deviendrai-je, si les vrais Chrétiens ne risquent rien? Je risque tout. Vous sentez tout le poids d'une telle pensée.

Mis CHAMPÊTRE.

Et qui vous empêche de vous affranchir de ce tourment? Devenez Chrétien, & tout aussi-tôt vous serez tranquille.

BELESPRIT.

Vous en parlez bien à votre aise, Madame; mais vous êtes convaincue, & je ne le suis pas; je cherche la vérité; je puis dire que je l'entrevois, cependant je ne l'ai pas encore trouvée, & je crains même de la rencontrer face à face, pour des raisons à moi connues: quand j'ai fait quelques pas vers elle, excédé, fatigué, effrayé, je m'arrête, je ferme les yeux sur l'avenir, & je m'abandonne à l'événement. D'ailleurs j'ai une réputation à soutenir, des amis à conserver. Une conviction parfaite auroit peut-être la force de m'engager à sacrifier l'une & à m'élever au-dessus du mépris & des clameurs des autres; cette conviction victorieuse, je ne l'ai pas, ou pour achever de parler vrai, je n'ai pas le courage de m'y livrer, parce que.... Dirai-je tout, Mademoiselle Bonne? A tout moment j'ai peur d'effrayer ces Dames.

La BONNE.

N'ayez point de peur, Monsieur: un

homme d'esprit comme vous est en état de choisir ses termes, & de dire ce qu'il veut sans scandaliser personne; nous vous comprenons, le cœur répugne à la conviction; il est bien dur de changer de mœurs à un certain âge.

BELESPRIT.

Voilà la question. Pour vivre comme j'ai vécu jusqu'à présent, ce n'est pas la peine de changer d'opinion. Quand je croirai, il faudra conformer mes mœurs à ma foi, & je n'en ai pas le courage. Cependant j'en ai assez pour vous promettre de me rendre assidu à vos conférences: qui fait ce qui en arrivera?

La BONNE.

Je pourrois le prédire, Monsieur, si à cette assiduité vous voulez joindre une priere ardente. Vous êtes un pauvre captif qui se débat dans des chaînes qu'il n'a pas la force de briser, & qui s'irrite contre la main qui peut seule l'en délivrer. Oh foiblesse de la raison humaine! tu entrevois le mieux, & tu choisis le pire, que cela est humiliant! Vous croyez qu'il y a un Dieu, Monsieur: adressez-vous à cet Etre suprême, conjurez-le d'offrir à vos yeux une lumiere aussi éclatante que celle dont Paul fut terrassé. Vous avez eu

le pouvoir de les fermer, & d'éteindre en vous le précieux don de la Foi que vous aviez reçu dans le Baptême; mais, je le répète, tous vos efforts seront impuissans pour le rallumer. Il faut un miracle de miséricorde, & j'ose dire que Dieu veut le faire en votre faveur. Il faut aider à sa grace, qui ne veut agir que conjointement avec vous, parce que vous êtes libre; il faut l'accélérer par des prières ardentes. Pour vous y exciter, rappelez-vous ce qu'elle vous a dit souvent. Rien de plus important que ce que vous demanderez, il y va de tout pour vous.

Miss BELOTTE.

J'ai compris par le discours de Monsieur, que les Déistes nient l'immortalité de l'ame; est-il possible qu'on en puisse venir jusques là?

La BONNE.

Je vous demanderois volontiers, ma chere, sur quoi vous la croyez: en avez-vous eu de bonnes preuves jusqu'à présent? Pourriez-vous m'en faire part?

Miss BELOTTE.

Je l'ai cru, parce que la Religion me l'apprend. C'est, je crois, la meilleure de toutes les preuves.

La BONNE.

Oui, pour une personne qui s'est convaincue par l'examen de la vérité de la révélation; mais sans cela, cette preuve pourroit fort bien ne pas tenir contre les sophismes des incrédules. Qu'en pensez-vous, Lady *Violente*? Si la Religion ne vous eût pas appris que votre ame est immortelle, vous en feriez-vous douté?

Lady VIOLENTE.

L'immortalité de mon ame, ma *Bonne*, est une vérité indépendante de la révélation; elle tient à cette vérité: *Il y a un Dieu.*

BELESPRIT.

Vous me feriez plaisir de me le prouver, Madame. Ne pourroit-il pas y avoir un Dieu, sans que l'homme eût une ame immortelle? On diroit à vous entendre, que Dieu a été forcé de le créer tel: seroit-ce là votre opinion?

Lady VIOLENTE.

Je ne répondrai point à cette demande, qui ne fait rien à notre sujet, puisqu'il n'est pas question de ce que Dieu a pu faire, mais de ce qu'il a fait. C'est d'après la connoissance de ce qui existe actuelle-

ment, que je soutiens que ces deux vérités sont inséparables l'une de l'autre, & que je dis : *Il y a un Dieu. Donc mon ame est immortelle.*

BELESPRIT.

J'entends fort bien que vous avez cette opinion, mais il faut me prouver que vous avez raison de l'avoir.

Miss BELOTTE.

C'est ce que j'allois faire lorsque vous m'avez interrompue. Rappelez-vous qu'au moment où je dis qu'il y a un Dieu, je sous-entends un Etre infiniment parfait. Comme infiniment sage, il n'a mis rien d'inutile dans la créature. L'homme dans un être borné a des desirs d'être heureux, qu'on peut appeller immenses. L'expérience a prouvé qu'il ne peut satisfaire ces desirs dans cette vie mortelle; donc il doit y en avoir une autre où ce desir sera rempli; sans quoi il seroit inutile dans l'homme, qui ne l'auroit que pour son tourment.

Dieu étant un Etre infiniment juste, doit aimer & récompenser le bien, il doit haïr & punir le mal. Jettons les yeux sur ce qui se passe sur la terre; communément le vice y triomphe, & la vertu y est opprimée. Donc il y aura une au-

tre vie, où chacun sera traité selon ses œuvres. Si cela n'étoit pas, Dieu seroit moins bon & moins sage que les Législateurs qui ont trouvé le moyen de diminuer les crimes par la crainte du châti- ment qui en doit être la suite, & qui n'ont point manqué d'infliger des peines contre ceux qui s'en rendroient coupables. Voyez-vous, Monsieur, ces preuves de l'immortalité de notre ame, ma *Bonne* nous a enseigné dès notre enfance à les tirer de nous-mêmes de cette vérité, *il y a un Dieu.*

Miss SOPHIE.

Il me semble aussi que ma *Bonne* nous en a donné une autre preuve. C'est que l'immortalité de l'ame est un sentiment *inné*, je ne me souviens que de cela, & j'aurois peine à m'expliquer, je la prie de vouloir bien le faire pour moi.

La BONNE.

Je vous ai dit autrefois, ma chere, que les hommes dans tous les Pays, dans tous les temps, ont cru l'immortalité de l'ame, & ont été persuadés que cette vie n'est qu'un passage pour arriver à une autre qui ne finira jamais, & qui sera heureuse pour ceux qui auront bien vécu. Or ce témoignage unanime de toutes les nations,

qui d'ailleurs different si fort entre elles, est une preuve certaine que ce sentiment a été gravé dans l'ame par la main du Créateur.

B E L E S P R I T.

Comment, Mademoiselle *Bonne*, vous croyez qu'il y a des idées *innées*, pendant que les plus habiles gens les nient, & soutiennent que nos idées doivent leur naissance aux perceptions des objets extérieurs; perceptions qui nous viennent par nos sens?

L a B O N N E.

Je n'ai garde, Monsieur, de raisonner sur cela en savante; car je ne la suis pas: mais je sens, & personne ne peut me nier l'existence de ce que je sens. Comme Dieu m'a douée d'une prodigieuse mémoire, j'ose vous assurer que je rappelle l'aurore de mes connoissances, si je puis employer ce terme. Oui, je me rappelle mes premières pensées, & ces Dames qui sont beaucoup plus jeunes que moi, peuvent se les rappeler aisément. J'ai connu par le seul sentiment de l'amour de moi-même le juste & l'injuste, & je vais vous le prouver en répétant ce que j'ai dit autrefois à ces Dames. Quand ma mere m'ôtoit une pomme verte que la servante

m'avoit donnée, parce qu'elle disoit que cela me rendroit malade, je pensois qu'elle se trompoit, que j'étois bien malheureuse de lui être soumise; mais il ne me venoit pas dans l'esprit qu'elle fût injuste. Quand ma sœur m'arrachoit cette pomme pour la manger, je sentois qu'elle étoit méchante, injuste. Ces deux perceptions étoient très-distinctes en moi. Donc je discernois le juste d'avec l'injuste; assurément personne ne m'avoit appris à faire cette distinction. Si personne ne m'avoit insinué ce sentiment, il étoit donc inné en moi. Voilà ce que tous les discours des Savants ne pourroient m'infirmer, parce que je suis un témoin irrécusable de ce qui se passoit en moi; & si je ne vous cite que cet exemple, je pourrois y en ajouter mille; mais une seule idée, un seul sentiment inné suffissent à ma preuve; car s'il y en a un, il peut y en avoir un million, & j'ai de bonnes raisons d'ailleurs de croire que toutes nos idées sont innées. Vous souviendrez-vous de ce que nous avons dit à cet égard, Lady Méry?

Lady MÉRY.

Parfaitement, ma *Bonne*. Il est sûr qu'on ne peut donner ce que l'on n'a pas. Que l'effet ne peut pas être plus parfait

que la cause. Or, si les objets extérieurs, qui sont matériels, pouvoient produire les idées qui sont spirituelles, l'effet seroit plus parfait que la cause. Nous ne pourrions pas dire que le néant donne l'être : il ne le peut, parce qu'il ne l'a pas. La matiere ne peut pas non plus produire la pensée, lui donner un être spirituel; car elle donneroit ce qu'elle n'a pas.

BELESPRIT.

Comment donc? Lady *Méry* s'exprime en Logicienne : c'est dommage qu'elle ait gardé le silence jusqu'à ce moment, elle parle très-bien. Oserois-je lui demander si elle est bien sûre que la matiere ne pense pas? Si elle pourroit m'en donner des preuves?

Lady MÉRY.

Et pourriez-vous, Monsieur, me prouver que vous croyez, comme vous nous l'assurez, que Dieu n'est pas matériel, & qu'il existe?

BELESPRIT.

Comment, Lady *Méry*! vous paroissez douter de mon intégrité, lorsque je vous assure que je crois fermement qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un premier

Être; qu'il est spirituel, infiniment parfait. Pourquoi me faites-vous cette injure?

Lady MÉRY.

Ai-je tort d'en douter, Monsieur? Vous êtes un homme de bon sens; cependant, quand vous convenez d'un principe, vous en niez les conséquences. Vous m'accordez un Dieu d'une main, & vous me l'ôtez de l'autre. Tout ce que ma *Bonne* vous a dit sur la révélation, sur l'immortalité de l'ame, est une conséquence de l'existence de Dieu; & non content de la chicaner sur ces articles, vous revenez à votre but par un autre chemin & cherchez à établir la mortalité de l'ame, en vous efforçant de nous la faire regarder comme matérielle.

BELESPRIT.

Je n'ai pas dit un seul mot d'où vous puissiez tirer cette conclusion, j'en prends toutes ces Dames à témoins.

Lady MÉRY.

Qui ne le croiroit avec son air sincere! Mais je n'en suis pas la dupe. Oseriez-vous jurer, Monsieur, que je ne vous ai pas deviné, & que vous ne vouliez pas en venir là? Je ne suis pas assez stupide
pour

pour être la dupe de votre détour : vous m'impatientez, car vous êtes de mauvaise foi.

BELESPRIT.

Quel agneau ! Vous êtes piquante au dernier point, ma belle Dame, & vous me mettez dans la nécessité de me justifier. Savez-vous bien pourquoi je déraisonne quelquefois ? C'est pour faire briller votre esprit ; d'ailleurs vous avez une grace merveilleuse à dire des injures.

Lady MÉR Y.

Fort bien, mais je ne prends point le change : je vous ai prié de me prouver que Dieu n'est point matériel : ayez la bonté de le faire.

BELESPRIT.

Cela ne sera pas difficile. Une chose matérielle est un composé de plusieurs parties qui ont été jointes, & qui peuvent être susceptibles de toutes sortes de changements, par la soustraction de quelques-unes de ses parties, ou par l'augmentation de quelques autres. Or cela ne peut convenir à Dieu, qui est immuable de sa nature.

Lady MÉR Y.

C'est-à-dire, si je vous comprends

TOME II.

G

bien, que Dieu est le contraire d'une chose matérielle : apparemment vous croyez que la faculté d'être divisée, est une qualité essentielle à la matiere.

BELESPRIT.

Cela va sans dire : dès là que deux parties sont dans un sujet, elles peuvent être séparées l'une de l'autre. Mais pourquoi me faire ces questions, Madame ? Il me paroît que vous savez cela tout aussi bien que moi, & cela n'a guere de rapport à ce que nous disions.

Lady MÉRY.

Je cherche à m'assurer de ce que vous pensez, Monsieur ; & je ne puis le faire qu'en prenant la liberté de vous faire des questions. Me voici déjà sûre que vous admettez deux Etres absolument contraires, l'un qui a des parties, l'autre qui n'en a pas. Le premier qui est divisible, l'autre qui est éternel & immuable, puisqu'il est *insusceptible* d'addition & de soustraction. Me diriez-vous bien à présent ce que vous connoissez de l'Etre divin ? C'est-à-dire, quelles sont ses qualités essentielles ?

BELESPRIT.

L'infinité de toutes les perfections : il

connoît son Etre, il aime son Etre parce que c'est le centre de toutes les perfections. Voilà tout ce que j'en fais. J'ajouterai pourtant qu'à la vue de ses ouvrages, j'ai conçu qu'il vouloit être connu, aimé hors de lui, puisqu'il a fait des créatures qu'il a douées de facultés propres à cet effet, c'est-à-dire, qui ont un entendement pour le connoître, & un cœur pour l'aimer.

Lady MÉRY.

Vous dites des merveilles, Monsieur. Je conçois par votre discours pourquoi nous autres Chrétiens, nous disons que nous sommes faits à l'image & ressemblance de Dieu, c'est que nous sommes comme lui, capables de connoître & d'aimer; j'en conclurois raisonnablement, je pense, que je suis le contraire de la matiere; car si j'ai quelque chose qui ressemble à Dieu, ce quelque chose là ne peut pas être matériel, à moins que vous ne vouliez dire que la matiere pense & aime. Mais non, ce seroit unir deux contradictoires; car vous nous avez dit que Dieu, qui se connoît & qui s'aime, étoit le contraire de la matiere. Or ce qui est le contraire d'une chose qui connoît & qui pense, doit être une chose qui ne pense pas & qui ne peut aimer. Si la matiere est

incapable de connoître, elle ne peut produire la pensée; car on ne forme que son semblable. Si nos pensées ne sont pas produites par les objets extérieurs, donc nous en avons le germe au-dedans de nous-mêmes. Ne voilà-t-il pas des idées innées, Monsieur?

BELESPRIT.

Vous croyez m'embarrasser, ma belle Dame, mais on ne peut aller contre des faits. Les bêtes sont matérielles: cependant les bêtes sentent & aiment; elles connoissent, elles raisonnent & réfléchissent. Donc la matiere peut penser & aimer: donc la matiere qui a cette capacité, peut produire chez nous des idées, sans qu'on puisse dire qu'elle donne ce qu'elle n'a pas.... Vous riez, Madame!

Lady MÉRY.

Oui, je ris de voir un pauvre homme qui se noie & qui s'accroche à tout ce qu'il trouve en son chemin, qui voltige de question en question, plutôt que de s'avouer vaincu; qui suppose l'absurde pour me prouver que Mr. Locke étoit infaillible comme Pythagore. C'est le maître qui a parlé, plus de question; les doutes seroient un crime dans un écolier. Ah! çà, Monsieur, vous croyez m'embarras-

ser avec vos bêtes. *Elles sentent & pensent, on n'en peut douter*, dites-vous. Pardonnez-moi, Monsieur, on en doute; & moi qui vous parle, je prends cette liberté, sans me laisser éblouir par votre ton affirmatif; & malgré les efforts des Philosophes modernes, on sent bien l'intérêt qu'ils ont à soutenir cette thèse; mais je ne suis pas la dupe ni de leurs raisons, ni de leurs motifs, & je ne crains pas la dispute sur ce point.

Lady LOUISE.

Nous nous éloignons furieusement de notre sujet, ma *Bonne*. Qu'importe à la vérité de la révélation que nous voulons prouver, la manière dont les bêtes existent?

La BONNE.

Nous sommes ici pour y parler chacune selon nos lumières, Madame. Apparemment que *Lady Méry* voit cette question d'un autre œil que vous: laissons lui dire ce qui lui vient dans l'esprit; peut-être ne s'écarte-t-elle pas autant de notre sujet que nous pourrions le croire.

Lady MÉRY.

Tenez, ma chère *Lady Louise*, je n'ai que treize ans, & il y en a déjà cinq que

je rumine sur cette matiere. J'aime la lecture à la fureur, & à la réserve des Livres malhonnêtes, j'ai tout lu, jusqu'à Baile. Je me suis apperçue que Messieurs les Beaux-esprits n'oublient rien pour nous persuader que les bêtes sentent & pensent. Ils parlent de ces choses avec tant de feu, que je n'ai pu m'imaginer que ce fût par amitié pour leur chien, ou pour leur linotte : ainsi je les ai suivis pas à pas, pour chercher à démêler leurs vues, & voici le résultat de mon examen.

Le fondement de la Religion est la spiritualité, & par conséquent l'immortalité de l'ame. Rien de plus répété dans l'Evangile. Des peines & des récompenses éternelles supposent des ames qui le soient aussi, & qui subsisteront autant que leurs châtimens & leurs récompenses. Nier l'immortalité de l'ame, c'est sapper la Religion par ses fondemens.

Lady LOUISE.

Je vois souvent des Déistes, ma chere, & je n'en ai jamais rencontré un seul qui ait eu la hardiesse de nier l'immortalité de l'ame.

Lady MÉRY.

Peut-être, Madame, n'avez-vous jamais bien réfléchi sur leurs discours. Nier

la spiritualité de l'ame, c'est aller le grand chemin à nier son immortalité; voilà où ces Messieurs veulent nous conduire, & on ne l'apperçoit pas du premier coup d'œil.

BELESPRIT.

Mais qui sont ceux qui disent que l'ame est matérielle? En avez-vous beaucoup rencontré, Madame?

Lady MÉR Y.

Tenez, vous n'êtes qu'un hypocrite, Monsieur; quand vous dites avec vos Confreres, que les bêtes ont une ame qui pense & qui sent, vous nous donnez cela comme un sentiment de nulle conséquence. Ce sentiment nous amuse: quand je parle à mon chien, je me fais un plaisir de croire qu'il m'entend. S'il me caresse, j'aime à penser qu'il m'aime, & c'est ce qui m'attache à lui; car nous voulons être aimées, ne fût-ce que par des bêtes; cela nous flatte toujours. On reçoit donc votre opinion sans examen, & vous parvenez à votre but. Avouez-le de bonne foi. Vous n'avez jamais ni dit, ni pensé que cette ame des bêtes qui pense & qui sent, fût immortelle, dites la vérité.

BELESPRIT.

Vous m'interpellez si sérieusement, que

G 4

je dois vous répondre sur le même ton. Non, Madame, je ne crois pas l'ame des bêtes immortelle.

Lady MÉRY.

C'est-à-dire, que vous logez dans votre bonne tête deux idées contradictoires, & que faute de réfléchir, nous admettons cette absurdité. Les bêtes sentent & pensent, dites-vous. Donc elles ont une ame. Voilà votre principe; & s'il est vrai, la conséquence que vous en tirez est juste. Penser & sentir n'appartient qu'à une substance telle que notre ame, ce sont les qualités essentielles de cette partie de nous-mêmes, ou plutôt de tout nous-mêmes; car notre corps n'est qu'un accident qui disparaîtra sans que nous cessions d'exister.

Vous ajoutez, l'ame des bêtes meurt avec leur corps. Voilà l'absurdité qui ne frappe pas, parce qu'on s'est accoutumé à croire que les bêtes n'ont qu'une existence momentanée, & que le contraire choque, & on ne sent pas où vous en voulez venir.

La secte des Sadducéens qui ne croyoient qu'à la matiere, & qui nioient l'existence des substances spirituelles, s'est prodigieusement étendue dans ce siecle & sur la fin du dernier. A peine ont-ils laissé

transpirer leurs sentiments à cet égard, que le plus grand nombre des hommes en a été choqué; pourquoi? C'est que le sentiment de l'immortalité de l'ame est inné, & que tout se révolte chez nous à la pensée d'un anéantissement total. Qu'ont fait ces Messieurs? Ils ont laissé tomber cette question, & lui en ont substitué une autre qui a paru à tout le monde, comme à *Lady Louise*, une question indifférente. Ils ont eu la patience d'attendre que leur système fût bien établi; & quand ils ont cru les esprits assez prévenus pour n'en pouvoir revenir, ils ont cessé de déraisonner, & ont mis au jour les conséquences de leur système. Voici comme ils s'expliquent actuellement.

La matiere organisée d'une certaine façon, peut penser & sentir, nous le voyons dans les bêtes qui sont matérielles. Qui empêche que nous ne croyions que ce qui pense & sent chez les hommes, n'est qu'une matiere plus parfaitement organisée que dans les arbres, & même dans les animaux? La matiere est la même en tous, il n'y a que la façon de différence. Le diamant brut, celui qui est taillé, celui qui est brillant, sont les uns & les autres la même matiere, le travail de l'Ouvrier y met seul de la différence. Mais si l'ame est matérielle, elle est donc mor-

telle. Les gens qui ont une bonne logique, ont été forcés de nier le principe, ou d'admettre la conséquence; car si une fois on convient que l'ame est matérielle, on ne peut soutenir son immortalité qu'en supposant un miracle. Ceux qui ne savent pas raisonner, & c'est le plus grand nombre, ont dit: Vous avez tort. La matiere pense & sent chez les bêtes, & elles sont mortelles; mais quand bien même ce seroit la matiere qui pense & sent chez les hommes, ils sont immortels. Ce raisonnement est absurde; n'importe, il passe, parce que ceux qui le font, n'en sentent point l'absurdité: je ne m'arrête pas à vous la faire sentir, Mesdames, vous avez trop de lumieres pour ne pas voir que par-tout où il y a matiere, il y a jonction de plusieurs parties; que tout ce qui est composé de plusieurs parties, peut être disjoint: Monsieur assurément le pense, & vouloit tout doucement nous induire à penser comme lui; persuadé que si nous admettions une ame matérielle chez les animaux, nous ne pourrions refuser de lui accorder au moins la possibilité d'une ame matérielle & mortelle chez l'homme.

Mis DOROTHÉE.

Le corps de l'homme est un composé de plusieurs parties capables d'accroisse-

ment, & qui, par une conséquence absolue, sont capables de soustraction, de dépérissement, de dissolution. Cependant l'Écriture nous apprend que cette dissolution & ce dépérissement sont une suite du péché. La matiere est donc capable de se soutenir sans altération, c'est-à-dire, quand on parle du corps de l'homme, qu'il pouvoit se soutenir pendant l'éternité sans aucune altération de ses parties. Or vous semblez insinuer que cela est impossible.

Lady MÉRY.

Vous n'avez pas fait attention que j'ai ajouté *sans miracle*. Dieu peut sans doute suspendre, arrêter l'altération & la dissolution des corps, mais pour cela il faut un miracle. Tout s'use par le mouvement dans son état naturel; aussi l'Écriture nous dit-elle que l'immortalité devoit être donnée à l'homme par le fruit de l'arbre de vie. Il ne l'avoit donc pas?

Lady LOUISE.

Je tombe des nues en voyant où nous conduit le systême de l'ame des bêtes. Tenez, ma *Bonne*, pour rien au monde je ne veux avoir une ame matérielle & mortelle. Cependant, le moyen de croire que les bêtes ne pensent pas! Vous en

êtes venue là , Lady *Méry*. Hâtez-vous de nous dire les raisons qui vous ont engagée à penser ainsi : je meurs d'envie de les entendre ?

La BONNE.

Ce sera pour la première fois , Mesdames. Je suis charmée que Lady *Louise* conçoive que cette question n'est point hors de notre sujet , & qu'au contraire , nous sommes dans la nécessité de discuter à fond cette importante matière. Toute la révélation n'a pour but que de nous apprendre comment en servant Dieu dans cette vie , nous pourrons parvenir à l'aimer éternellement en l'autre ; comment en fuyant le péché , nous pouvons parvenir à éviter des supplices éternels. Si notre ame étoit mortelle , tout ce qu'on nous dit à cet égard , seroit faux & inutile. Prouver l'immortalité de l'ame , c'est donc prouver la vérité & la nécessité de la révélation. Les Matérialistes pour prouver que l'ame est mortelle , ont imaginé une matière pensante chez les animaux ; il est donc de conséquence de leur prouver démonstrativement , que la matière ne peut penser , & que ce qui n'est point matière , c'est-à-dire , les substances spirituelles ne peuvent mourir. Je vous exhorte , Mesda-

mes, à faire de sérieuses réflexions sur ce sujet, & vous nous en ferez part la première fois que nous nous trouverons ensemble. Je vous ai promis l'histoire d'Apollonius de Tyane, il faut tenir ma parole.

Histoire d'Apollonius de Tyane.

En commençant la vie d'Apollonius de Tyane, je vous avertis, Mesdames, que je le regarde comme un homme que l'amour effréné d'une folle gloire a engagé à embrasser un genre de vie singulier, & à se distinguer des autres hommes. Vous jugerez par ses actions, si je porte de lui un jugement téméraire, ou si je lui rends justice. Sa vie a été écrite par un de ses grands admirateurs nommé Philostrate, qui a tiré ses mémoires d'un nommé Damis, disciple de ce prétendu Thaumaturge. C'est à vous, Mesdames, à corriger mon jugement s'il vous paroît inique.

Apollonius naquit à Tyane, en Capadoce, sous le regne d'Auguste : sa mere eut un songe dans le temps qu'elle le portoit, dans lequel elle vit Protée qui lui dit : Vous accoucherez de moi. Un nouveau songe l'avertit d'aller dans une prairie cueillir des fleurs ; elle s'y endormit,

& pendant son sommeil une troupe de cygnes vinrent se ranger autour d'elle, puis tout-à-coup ils l'éveillèrent par le battement de leurs ailes en s'envolant & formant un concert mélodieux, & dans l'instant elle accoucha. Le tonnerre à ce moment tomboit, & il se releva.

Miss DOROTHÉE.

Et le benet qui nous rend compte de ces trois merveilles, les croyoit sur le témoignage de la mere d'Apollonius; car il n'y avoit pas de témoin.

La BONNE.

Il en a cru bien d'autres, ma chere. Apollonius fit de grands progrès dans les sciences, & vécut dans une grande pureté de mœurs. A l'âge de seize ans il embrassa la doctrine de Pythagore, laissa croître ses cheveux, renonça à manger rien qui eût eu vie, s'abstint du vin, ne porta aucun habit ni chaussure qui eussent été la dépouille d'un animal, & se dévoua à une continence exacte. Il se réfugia dans un Temple d'Esculape; & ce Dieu dit à son Prêtre, qu'il étoit charmé d'avoir un tel témoin des guérisons qu'il opéroit: il lui renvoya même un de ses malades. C'étoit un jeune homme que la débauche avoit réduit à un état pitoya-

ble. Apollonius le guérit par la diete & un régime de sobriété.

Un homme qui avoit perdu un œil, apporta un magnifique présent au Temple pour obtenir de Dieu un œil qu'il avoit perdu. Apollonius commença par demander le nom de cet homme, & dit ensuite: C'est un criminel qui ne mérite pas d'avoir accès ici. Esculape d'accord avec lui, ordonna à son Prêtre de chasser cet indigne suppliant, qui étoit un incestueux, à qui son épouse outragée avoit arraché un œil.

Lady VIOLENTE.

On ne peut refuser à Apollonius & au Dieu la louange d'avoir été fort prudents. Rendre un œil arraché, étoit une tâche trop pénible, & il falloit s'en débarrasser sous le prétexte de l'indignité du suppliant. C'eut pourtant été là un beau miracle; d'ailleurs, il étoit bon de savoir le nom de cet homme avant de décliner son crime. Sans quoi, sans doute on ne l'auroit pas deviné.

BELESPRIT.

Voilà ce que c'est que la prévention; si j'eusse ergoté ainsi sur les miracles de Moïse, vous eussiez crié à l'injustice.

La BONNE.

Non, Monsieur, je ne vous aurois point cru injuste si vous eussiez eu d'aussi bonnes raisons contre les miracles de Moïse, que ses Dames en ont contre les œuvres d'Apollonius; car jusqu'à ce moment il n'y a rien eu de miraculeux. Trouvez-vous que je sois partiale? Racontez-nous vous-même les actions de votre Héros, & souffrez mes réflexions, je serai toujours prête à profiter des vôtres.

BELESPRIT.

Trouverez-vous à redire à son désintéressement? Après la mort de son pere, il se trouva très-riche, & commença par distribuer à ses pauvres parents la moitié de ce qu'il lui revenoit de sa succession, dont il avoit cédé la moitié à son frere, quoiqu'elle ne lui appartint pas par les Loix. Il fit plus pour lui; car il l'engagea, par sa douceur, à renoncer à la débauche dans laquelle il avoit donné jusqu'alors. Pour lui, il ne se réserva qu'un fort petit revenu. Cette action est-elle belle?

La BONNE.

C'est selon, Monsieur : se dépouiller

d'une partie de son bien en faveur des indigents, c'est une belle action, si elle est faite par humanité. Mais si la vanité, le desir de s'élever au-dessus des autres en est le principe, c'est une sottise. C'est troquer mille douceurs réelles qu'on peut trouver dans l'usage modéré des richesses, contre du vent. Or l'Historien de votre Héros ne nous laisse point ignorer ses motifs. Il se mettoit au-dessus d'Anaxagore qui avoit laissé ses terres en friche pour servir de pâturage aux troupeaux d'autrui, & de Cratès qui avoit jetté son or dans la mer. Il observoit que ces Philosophes avoient manqué leur but, l'un ne s'étant rendu utile qu'aux animaux, & l'autre n'ayant pas fait même le profit des animaux.

Mis DOROTHÉE.

Quel bruit vous feriez, si vous aviez un tel orgueil & une si grande sottise à reprocher à Moïse! Voyez-vous qu'il se soit mis au-dessus des Patriarches qui l'avoient précédé? J'ajoute une telle sottise; car se rendre utile aux animaux qui pâturent, c'est enrichir leur maître; d'ailleurs, Apollonius en bon Pythagoricien, ne devoit point rabaïsser cette action, lui qui croyoit que les bêtes étoient animées par des ames qui avoient apparté-

nu , & qui devoient appartenir à des hommes.

BELESPRIT.

Pauvre Apollonius ! te voilà sur la sellette ; on ne te fera grace de rien. Mais continuons.

Les Pythagoriciens devoient garder le silence pendant deux , trois , quatre & même cinq années : Apollonius choisit ce dernier terme. Il a avoué lui-même que ce silence lui avoit beaucoup coûté : cependant il s'étoit fait un langage par signes , si expressif , qu'il vint à bout d'appaîser une sédition. Après ce temps , voici quel étoit l'ordre de sa journée. Au lever de l'aurore , il s'occupoit de pratiques mystérieuses qui regardoient son commerce avec les Dieux , & auxquelles il n'admettoit que ceux qui avoient été éprouvés par un silence de quatre ans. Ensuite il assembloit les Prêtres du Temple où il habitoit , & les instruisoit sur le culte de leurs Dieux , sur les abus qui s'y étoient glissés , & sur les moyens de les réformer , service qu'il rendoit dans tous les lieux où il passoit , sans se scandaliser de la diversité des Dieux qui étoient adorés. Il disoit ensuite : j'ai passé la première partie de la journée avec les Dieux ; la seconde à parler des Dieux : je puis ac-

tuellement m'occuper des choses humaines. Il donnoit donc le reste de la journée à ses Disciples, & à ceux qui vouloient l'interroger, & il la terminoit en prenant un bain d'eau froide. Son style dans les discours qu'il prononçoit, ou dans ses réponses, étoit court, ferré, nerveux. C'étoit des sentences qu'il prononçoit d'un ton de maître. Il disoit qu'il favoit toutes les langues sans les avoir apprises, & qu'il pénétoit dans le cœur de tous les hommes.

La BONNE.

Que dites-vous de cette humilité, Monsieur? Ajoutez-y ces paroles, qu'Apollonius prononçoit sur la fin de ses jours: je fais plus que qui que ce soit; car je fais tout.

BELESPRIT.

Il est quelquefois permis de se louer. Paul, que vous regardez comme un Saint, s'est donné d'excessives louanges.

La BONNE.

Avec quel ménagement, Monsieur, ne parle-t-il pas des graces que Dieu lui a faites, lorsqu'il fut forcé de le faire? Il avoue que se louer est une folie; mais qu'il est contraint de parler comme un

fou, pour rendre sages ceux qui méprisoient son ministere. Il rapporte à Dieu toute cette gloire, & finit en disant qu'il ne se glorifie que dans la croix du Sauveur. Il se nomme un Avorton, le dernier des Apôtres; il rappelle souvent qu'il a été un Persécuteur. Osez-vous le comparer avec votre Apollonius? Mais cela ne m'étonne point; les Païens ont bien osé le mettre en parallele avec Jesus-Christ. Continuez, Monsieur, & voyons s'il y avoit la moindre ressemblance, je ne dis pas avec le Sauveur, mais envers le moindre de ses Disciples, & avec Moïse.

BELESPRIT.

Apollonius encore jeune, croyant avoir épuisé toute la sagesse des Grecs, voulut y joindre celle des Brachmanes dans les Indes, & voir en passant les Mages de Babylone & de Suze. Sept Disciples qu'il avoit, ayant refusé de l'accompagner, il partit avec deux Esclaves, dont l'un écrivoit très-vîte, & l'autre très-bien. Arrivé à Ninive, il y fit l'acquisition de Damis, qui ne le quitta plus. Lorsqu'il voulut passer l'Euphrate à Leugma, il fallut payer un péage, & celui qui le recevoit, lui demanda ce qu'il menoit avec lui. Apollonius lui répon-

dit : la Tempérance, la Justice, la Vertu, la Modération, la Force, la Patience. Cet homme crut bonnement que c'étoit des femmes, & dit à Apollonius, écrivez sur mon Livre les noms de vos Esclaves. Ce ne sont point des Esclaves, répondit le Philosophe, mais mes Maîtresses. En traversant la Mésopotamie, il apprit le langage des bêtes en mangeant le cœur & le foie d'un dragon. Bardane, Prince guerrier & Philosophe, regnoit alors à Babylone. En entrant dans la Ville, on lui présenta la Statue d'or du Roi, pour l'adorer selon l'usage. Il fera bien heureux, dit Apollonius, s'il peut être loué par moi comme partisan de la vertu. Des réponses aussi hautes lui attirèrent l'admiration des Magistrats, qu'on nommoit les oreilles du Roi, qui avertirent leur Maître de son arrivée. Le Prince ne se scandalisa pas de l'éloge que le Philosophe lui fit de sa personne ; au contraire, il l'admira, & véritablement il fit paroître une grande vertu dans cette Cour, refusant les dons magnifiques que le Roi vouloit lui faire, & se contentant de s'intéresser pour des Grecs d'origine, établis en ce lieu, dont il améliora la condition.

Ils virent dans les Indes des hommes de sept pieds & demi, des serpents de

soixante & dix coudées, une femme moitié blanche & moitié noire. Damis nous assure même qu'il vit sur le Mont Caucase la chaîne où l'on avoit attaché Prométhée. En Historien fidele, j'avouerais qu'il se trompe sur le Mont Caucase, qui n'est pas dans l'endroit où il dit avoir vu ces chaînes; mais cette bévue n'est rien en comparaison de celles qu'ont faites les Ecrivains que vous appelez sacrés. D'ailleurs, Damis ne se vançoit pas d'être inspiré.

La BONNE.

Nous ne croirons pas non plus qu'il fut grand forcier, témoins les contes de ma mere l'Oie, qu'il va nous faire sur ce voyage. Mais remarquez, s'il vous plaît, Mesdames, que Monsieur, qui révoque en doute les miracles de Moïse, faits en présence d'un million de personnes, nous invite à croire ce qu'il nous dit d'Apollonius, sur la foi de Damis, & de deux de ses Esclaves. Car il n'y avoit pas d'autres témoins.

BELESPRIT.

Vous ne me rendez pas justice, Mademoiselle: je ne me rends point garant des discours de Damis, au contraire, j'avoue qu'il va nous débiter des choses ex-

travagantes; mais cela n'influe point sur les faits qui se sont passés en public, tels que la résurrection de cette fille qu'on portoit en terre. Damis qui a pu inventer les uns, ne pouvoit supposer celui-là; il en auroit eu le démenti.

Miss DOROTHÉE.

Votre raisonnement est faux, mon pauvre Monsieur: un homme assez simple pour être séduit si grossièrement, ou assez fourbe pour inventer toutes ces choses, ne mérite aucune créance; vous dites qu'il auroit été démenti; & qui avoit intérêt à le démasquer? Il ne cherchoit point à détruire la Religion dominante, & par conséquent les Prêtres n'étoient point ses ennemis. Ce n'est pas que je nie le fait en question qui n'a rien de miraculeux, & qui n'annonce qu'un habile fourbe; je me fers de cette expression, parce qu'un homme qui se vante d'entendre le langage des animaux, est un menteur, & que tout ce qui vient de lui m'est suspect; en sorte que si de mes yeux je lui avois vu faire une action qui me paroîtroit miraculeuse, je ne pourrois la regarder comme telle, parce que ma raison contrediroit le témoignage de mes sens. Elle m'apprend que la Divinité ne peut autoriser le menteur.

BELESPRIT.

Si vous m'interrompez ainsi à chaque mot, je ne finirai d'aujourd'hui cette histoire. Donnez-moi, s'il vous plaît, une audience plus tranquille. Je suis de bonne foi, je vous avouerai que mon Héros, qui favoit toutes les langues, eut besoin d'un interprete avec un Roi des Indes Pythagoricien. Il arriva à la demeure des Brachmanes. C'étoit une colline qui leur servoit d'asyle : elle étoit environnée d'un voile épais, à l'aide duquel ils se rendoient visibles ou invisibles à leur gré. Ils avoient en leur disposition les éclairs & la foudre. Alexandre, selon eux, n'avoit osé les approcher. Hercule & Bacchus ne l'avoient fait qu'à leur honte, & on voyoit sur la colline les vestiges des pieds fourchus & du reste du corps des Pans & des Faunes, dont les Philosophes s'étoient servis pour les mettre en fuite. Deux tonneaux étoient placés sur la colline : l'un renfermoit les pluies, & l'autre les vents, dont les Brachmanes dispofoient à leur gré.

Les Brachmanes, ou plutôt leur Chef, au-lieu d'interroger Apollonius, lui raconterent toute l'histoire de sa vie. A l'heure de midi la colline s'élevant, les porta dans l'air où ils chanterent un hymne au soleil, puis les ayant remis à leur place,

ce

ce Chef dit au Philosophe : Interrogez-moi sur les choses qu'il vous plaira ; car vous avez trouvé des hommes qui savent tout.

Apollonius lui demanda donc s'ils se connoissoient eux-mêmes ? Nous commençons par-là, répondit l'Indien. Qui pensez-vous que vous soyez ? Nous sommes des Dieux. Et comment êtes-vous des Dieux ? C'est que nous sommes des gens de bien. Quelle est votre opinion sur l'ame ? Celle de Pythagore, qui l'avoit apprise de nous. Pourriez-vous dire ce que vous avez été avant qu'elle animât le corps qu'elle gouverne aujourd'hui ? Le Brachmane ne fut point embarrassé de cette demande, & lui répondit : qu'il avoit été Gangès, fils du Fleuve du même nom, Prince sage, vertueux, & doué de toutes les perfections ; & il ajouta en montrant un jeune homme de la compagnie : celui-ci a été Palamede, & indigné de ce qu'Ulisse, qui passe pour sage, a tramé contre lui une horrible perfidie, & de ce qu'Homere n'a pas daigné faire de lui la plus légère mémoire ; il a pris en haine la Philosophie, & ne demeure avec nous que malgré lui.

Lorsqu'il fut question de manger, la terre produisit des tables & des lits de gazon pour la compagnie. Des Echan-

sons d'airain alloient puiser l'eau & le vin dans de grands vases; des mets excellents se servoient d'eux-mêmes.

Miss FRANCISQUE.

Voilà des contes de Fée, ma *Bonne*; c'est tout comme les mille & un jour que j'ai lus la semaine passée; cela est fort amusant.

Lady VIOLENTE.

Pour moi je conclus que celui qui les a débités le premier étoit un imposteur, & celui qui les a rapportés d'après lui, un imbécille. Je n'imagine pas que Monsieur *Belesprit* ait la tête assez foible pour croire de pareilles rêveries.

BELESPRIT.

Je n'ai jamais regardé Apollonius que comme un habile imposteur: cependant je ne faurois le mépriser; son but étoit de rendre les hommes aussi bons qu'ils pouvoient l'être dans le Paganisme. Il a pourtant fait des miracles, ce fourbe; & j'en conclus qu'on peut en faire pour soutenir une révélation fausse; qu'on ne pourroit sans impiété attribuer ces miracles à Dieu; que par conséquent on a tort de vouloir me donner les miracles comme une preuve de la mission de Moïse, &

qu'il pouvoit être un imposteur comme Apollonius.

Mifs DOROTHÉE.

Tout ceci va donc se réduire à quelques questions fort simples. Apollonius a-t-il vraiment fait des miracles ? Ces miracles sont-ils de nature à ne pouvoir être attribués à l'art ou au Démon ? Ces miracles sont-ils étayés par des circonstances pareilles à celles dont les miracles de Moïse ont été accompagnés, comme des prophéties multipliées & non suspectes ? &c.

La BONNE.

Nous reprendrons l'examen de ces trois questions ; il faut laisser à Monsieur le temps de détailler l'histoire d'Apollonius, & le récit des miracles qu'il a opérés.

BELESPRIT.

Voici le plus éclatant de ses miracles. Etant à Ephèse, il prédit que cette Ville seroit attaquée de la peste, mais en termes énigmatiques ; & comme on ne fit pas de sa prédiction tout le cas qu'il eût souhaité, il fut à Smyrne. La peste força ceux qui l'avoient méprisé à recourir à lui, & il dit : Partons. Aussi-tôt il se trouva dans Ephèse. Il en assembla les

malheureux habitans & les mena au Théâtre. Ils y apperçurent un mendiant, vieux, clignant les yeux d'une façon particulière, portant une besace où il y avoit quelques morceaux de pain, couvert de hailons, & hideux de visage. Frappez cet ennemi des Dieux, cria Apollonius. Les Ephésiens furent choqués d'un ordre qui paroïssoit si contraire à l'humanité, d'autant plus que le mendiant les supplioit en toute humilité, & tâchoit de les émouvoir à compassion. Apollonius insista; & quelques-uns ayant commencé à jeter des pierres, cet homme qui avoit les yeux fermés, les ouvrit en plein, & il lança sur l'assemblée des regards étincelans. Sur cet indice, les Ephésiens jugerent que cet homme étoit le Démon de la peste, & ils lui jetterent tant de pierres qu'il s'en forma comme une petite montagne. Après un intervalle, Apollonius leur commanda d'ôter les pierres pour connoître quelle bête ils avoient tuée. On lui obéit, & au-lieu du mendiant ils trouverent un chien noir, grand comme un lion, & de la gueule duquel il sortoit beaucoup d'écumé. Que dites-vous de cet événement, Mesdames? Il fut suivi de la cessation de la peste, & Apollonius, pour en consacrer la mémoire & faire comme une sorte de talisman, fit dresser en ce lieu même

une statue, qui représentoit ce chien, & il la consacra à Hercule. Mais ce ne fut pas le seul miracle qu'ait fait ce Philosophe. Je vais continuer de vous les rapporter : celui-là vous a stupéfaites, vous n'avez rien à y répondre.

Miss DOROTHÉE.

Je me hâte de prendre la parole. Il est si aisé de vous répondre, Monsieur, que je veux épargner cette peine à ma *Bonne*; je m'en charge moi, qui ne suis qu'un enfant. Mais continuez, je vous prie : je réserve mes remarques pour la fin de votre romanesque histoire, & n'oubliez pas que malgré cette merveille, Apollonius reçut un affront sanglant chez les Athéniens immédiatement après.

BELESPRIT.

Il est vrai que s'étant présenté dans Athenes pour être initié aux mysteres de Cérés Eléusine, celui qui présidoit à ses Fêtes le rejetta, & lui dit : qu'il ne vouloit point découvrir les Mysteres des Dieux à un fourbe. Mais cet affront servit à relever la gloire d'Apollonius, qui lui répondit : Tu n'as pas marqué le plus grand de tous mes crimes, c'est que j'en fais plus que toi. Le Prêtre étourdi de cette réponse, & voyant d'ailleurs que

sa conduite étoit improuvée de la multitude, il lui offrit l'initiation que le Philosophe refusa alors, en lui disant que son Successeur l'initieroit; ce qui arriva quatre ans après. Ainsi voilà une prophétie accomplie. Un jour qu'il enseignoit aux Peuples, un jeune homme osa rire, & en fut puni sur le champ; car il devint possédé du Démon. Apollonius le guérit, & il devint un de ses Disciples. Mais, voici un fait bien autrement singulier.

Mennippe, jeune homme attaché à Apollonius, reçut des avances d'une femme riche & belle, & se préparoit à l'épouser. Le Philosophe, par ses lumières supérieures, connut que cette prétendue femme étoit un fantôme cruel & sanguinaire, qui engraissoit Mennippe pour le dévorer & se nourrir de sa chair. Le jour de la noce, il se transporte sur les lieux, & commanda aux domestiques, aux vases d'or & d'argent, & même aux mets qui étoient sur la table, de se dépouiller des vaines apparences par lesquelles ils en imposent aux yeux; & comme toutes ces choses étoient fantastiques, elles disparurent. La femme se fit un peu plus presser, elle pleuroit, & prioit le Philosophe de ne la point forcer à se démasquer: Il tint bon, & elle

avoua qu'elle étoit un Empuse, (a) & que son dessein avoit été de se nourrir de la chair & du sang de Mennippe après l'avoir épousé; c'est-à-dire, qu'elle lui auroit sucé le sang comme un Vampire.

La BONNE.

Chemin faisant, une petite remarque, s'il vous plaît. L'Historien d'Apollonius, qui se nommoit Philostrate, se félicite d'avoir éclairci cet important événement à l'aide des mémoires de Damis, & il avertit qu'auparavant on n'en avoit qu'une idée vague & confuse. Continuez, Monsieur.

BELSPRIT.

Néron, qui possédoit alors l'Empire, excita la curiosité d'Apollonius, qui vouloit voir, dit-il, quelle bête c'étoit qu'un Tyran. Arrivé à Rome, quelques paroles trop libres le firent accuser; mais lorsqu'il comparut, le Juge fut effrayé de ne trouver qu'un papier blanc, quand il voulut tirer les griefs qu'on lui avoit

(a) On nommoit ainsi ces Fantômes, formés par une imagination échauffée. Certé folie s'est renouvelée en Bohême, où l'on croit que certains morts sucent les vivants, les dessèchent, & que par ce moyen ils se conservent frais & vermeils dans le tombeau. On déterre ces Vampires, on leur perce le cœur, & par-là on s'en délivre.

donnés contre lui. Il l'élargit sans caution. Ce fut à Rome où il rencontra le convoi d'une jeune fille, dont le visage avoit conservé une certaine moiteur; il fit poser à terre le cercueil, ou le lit sur lequel elle étoit, & la rappella à la vie par quelques paroles mystérieuses. Voilà une résurrection, Mesdames.

La BONNE.

Notez que Philostrate, tout hardi menteur qu'il est, n'ose pas assurer que cette fille fût morte, & ajoute que les témoins eurent le même doute. Après, Monsieur.

BELESPRIT.

Un Edit de Néron ayant chassé tous les Philosophes d'Italie, Apollonius se rendit à Cadix, c'est-à-dire, en un lieu qu'on regardoit alors comme les bornes du monde. J'avoue qu'Apollonius ou son Historien mentent un peu trop hardiment dans cet endroit; car je suis de bonne foi, Mesdames. Ils nous assurent qu'il n'y a nul crépuscule à Cadix; que l'éclat de la lumière succede sans milieu aux ténèbres de la nuit, & vient frapper subitement les yeux comme un éclair. Il y vit deux arbres sortants du tombeau de Géryon, dont les feuilles dégouttent de sang. Ensuite Apollonius continua son

voyage, & enfin se rendit à Alexandrie, pour satisfaire Vespasien, qui lui témoigna toute sorte de respect.

La BONNE.

Notez, s'il vous plaît, que Philostrate, plus instruit apparemment que Tacite, ne donne que ce motif au voyage de Vespasien à Alexandrie; que ce grand Empereur y joue le rôle d'un imbécille, qu'Apollonius & deux autres Philosophes ses Acolytes, sont consultés par lui, pour savoir s'il doit garder l'Empire, & mille autres choses, dont Tacite & les autres ne disent pas un mot. Il y a même dans le récit de Philostrate des événements publics démontrés absolument faux, & sur lesquels je n'ai pas le temps de m'étendre, mais qui prouvent l'ignorance de l'Historien.

Miss DOROTHÉE.

Si vous le vouliez, ma *Bonne*, nous donnerions congé à Monsieur du reste de ces pauvretés; car elles ennuient. Je vais réfuter tout ce qu'il a dit en deux mots. D'abord Philostrate a écrit plus de cent ans après la mort d'Apollonius. Secondement, la plupart des faits qu'il allègue, se sont passés dans des lieux éloignés de celui où il écrivoit, & ne pou-

voient, par conséquent, être avérés ou contestés par les témoins naturels, c'est-à-dire, les habitants de ces lieux. Troisièmement, il écrit sur la foi d'Apollonius lui-même, ou sur les mémoires d'un homme qui étoit un imbécille, s'il a cru de bonne foi ce qu'il avance; ou un imposteur mal-adroit, s'il a voulu en imposer à la postérité.

BELESPRIT.

Ne pourrois-je pas rétorquer cette difficulté, & dire que Moïse étoit un Imposteur comme Damis, à la réserve qu'il étoit plus habile?

Mifs DOROTHÉE.

Non, Monsieur, vous ne le pourriez pas, à moins que vous n'eussiez fait vœu d'extravaguer. Moïse écrit en présence & pour un Peuple nombreux, témoin des faits qu'il citoit. Moïse n'avance en second lieu rien d'absurde, au-lieu que votre Damis fait suer par sa bêtise. De tous les prétendus miracles cités, il n'y a que la peste d'Ephese qui pourroit étonner. Mais quand on pense que celui qui rapporte ce fait, est celui qui nous dit sérieusement l'histoire prétendue de ce Fantôme Vampire, on est autorisé à nier toutes les circonstances qui paroissent mi-

raculeuses dans le premier. Souvenez-vous que le prétendu phénomène du jour sans crépuscule à Cadix, n'est point donné comme miraculeux, mais comme un événement naturel & journalier. Il est manifestement faux, c'est-à-dire, l'auteur manifestement un fourbe. Prouvez-moi un tel mensonge dans Moïse, & dès-lors je le mets au rang d'Apollonius.

BEL ESPRIT.

N'est-on pas convenu que vos Historiens prétendus sacrés ont fait des mensonges historiques, géographiques, & physiques ?

La BONNE.

Y pensez-vous, Monsieur ? Il ya bien de la différence entre suivre une erreur établie, qu'on croit sur l'autorité du plus grand nombre, & chercher à induire les autres en erreur, en publiant comme véritable une chose qu'on fait être fausse. Le plus honnête homme du monde peut faire la première de ces choses, & ne voudroit pas au prix de sa vie faire la seconde. Je vous répète ici, d'après saint Augustin, que dans les choses de pure curiosité, Dieu a abandonné les Ecrivains sacrés à leurs lumières naturelles, parce que son but n'étoit pas de faire des Sa-

vants, mais des Saints. Vous ne pouvez l'avoir oublié : c'est donc une mauvaise chicane que vous nous faites, d'autant mieux, comme je vous l'ai encore dit, que la maniere de compter des Anciens, & mille autres circonstances qui nous sont inconnues, peuvent nous faire croire les fautes que les Ecrivains sacrés ont faites en ce genre, beaucoup plus considérables qu'elles ne le sont en effet. Concluons, comme *Miss Dorothee*, que l'histoire d'Apollonius de Tyane étant pleine de faits manifestement faux, l'auteur ne peut être cru dans tout ce qu'il avance d'extraordinaire, & que vous auriez raison de vous révolter contre les Ecrivains sacrés, s'ils vous administroient de tels faits. Je m'entendrai davantage sur cette matiere en continuant l'histoire de Moïse, & rapprocherai souvent les deux tableaux pour vous en faire remarquer les différences. Aujourd'hui il est temps de finir.



TROISIEME JOURNÉE.

Miss Dorothee.

J'AI beaucoup réfléchi, ma *Bonne*, sur ce que *Lady Méry* nous a dit la dernière fois, & je crois en conscience que

je me suis donné les airs de faire un système par rapport à l'ame des bêtes. Ne trouvez-vous pas cela risible? Une fille de mon âge faire un système!

La BONNE.

Et toutes les femmes n'en font-elles pas, ma chere? Système de galanterie, système de parure, système de médifance, système de perte de temps. Il n'y a aucune femme qui n'arrange dans sa tête des raisons bonnes ou mauvaises pour s'autoriser dans les penchans auxquels elle veut se livrer, & sur les moyens les plus courts & sujets à moins d'inconvénients pour faire réussir ses vues. L'une se fait un système sur la bonté de Dieu. Elle lui suppose une bonté molle qui n'a pas le courage de garder sa juste indignation contre le péché & le pécheur, & de là elle conclut, avec les libertins, que les peines de l'enfer ne peuvent être éternelles. L'autre se fait un système de conversion, de dévotion accommodée à ses goûts. Vous en faites un sur des sujets moins usités. Voilà tout, & vous nous en ferez part. Voyons auparavant quelle est l'opinion de Monsieur *Belesprit* sur cette matiere? Car il ne faudroit pas disputer sur une chose où nous serions d'accord.

BELESPRIT.

A peu près celle de tout le monde. Il n'est pas ici question de s'élever jusqu'aux cieux, ou de descendre dans les abymes de la terre. Les bêtes vivant au milieu de nous, avec nous, nous leur voyons produire des actes qui supposent le jugement, la mémoire, des passions, une volonté; par ces effets nous pouvons deviner les causes, & nous sommes autorisés à leur supposer une ame, inférieure à la nôtre à la vérité; mais pourtant de la même nature. Personne ne s'est avisé jusqu'à présent de penser que l'ame des bêtes soit immortelle. On croit qu'une organisation plus parfaite que celle des corps, qui ne font que végéter, leur donne la faculté de penser, de vouloir, & de sentir; d'où on conclut avec raison, que ces trois puissances dans l'homme, ne sont nullement une preuve de l'immortalité de leur ame.

La BONNE.

J'aime quand on s'explique pleinement & sans voile. Monsieur ne cherche pas à vous déguiser les conséquences du système de l'ame des bêtes. Et bien, *Lady Louise*, croyez-vous encore que cette matière soit étrangère à l'étude de la Religion?

Lady LOUISE.

Non assurément, ma *Bonne* : s'il étoit vrai que tout le monde pensât comme Monsieur nous l'assure; mais je ne puis me le persuader, & je soupçonne qu'il attribue gratuitement aux Savants cette façon de penser si impie, & qui détruit tout principe de morale.

Lady VIOLENTE.

Je suis caution que Monsieur ne nous trompe pas, Madame. Je viens de lire le commencement d'un Livre très-admiré; il est intitulé *l'Esprit*. L'Auteur se tue à nous démontrer que nous ne différons des animaux que par une organisation plus parfaite. C'est sur ce fondement qu'il anéantit la morale & la Religion. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'à en juger par les apparences, l'Auteur n'a aucun intérêt à soutenir une telle cause : ses mœurs sont telles qu'elles le seroient, s'il croyoit l'ame immortelle.

Miss DOROTHÉE.

Et cet homme prétend que les animaux nous sont inférieurs? Il se trompe lourdement. Je prétends prouver qu'ils l'emporteront infiniment sur nous.

BELESPRIT.

On ne vous en demande pas tant, Mademoiselle. Contentez-vous de leur assigner une cause de leurs opérations, approchante de celle qui agit en nous.

Miss DOROTHÉE.

Je vous entends, Monsieur, & je vais commenter vos paroles. Il suffit pour nier l'immortalité de l'ame, d'affurer que les bêtes en ont une matérielle : nous ne voulons pas aller plus loin ; notre orgueil se révolteroit contre l'égalité, encore plus contre la supériorité. A quoi bon parler de preuves ? Il nous convient que les choses soient telles que nous les avançons : nous décidons qu'elles sont ainsi ; qu'on respecte nos Arrêts. C'est à des hommes tels que nous qu'il appartient d'éclairer l'Univers : nous ne voulons pas d'appel ; tout le bon sens est renfermé dans notre tête par un privilege exclusif, & il n'y a que les idiots & les femmes qui osent penser d'une autre maniere que nous.

BELESPRIT.

Que vous êtes méchante, *Miss Dorothee* ! Nous ne parlons point ainsi ; mais nous croyons avoir droit de raisonner, & nous avons en horreur l'obéissance aveugle qui ne convient qu'aux stupides.

Miss DOROTHÉE.

Je vais vous rendre le bien pour le mal. Vous dites que je suis bien méchante, & moi je soutiens que vous êtes trop modeste : ce n'est point à l'école des Bayles, des.... que vous avez appris ce langage ; ils veulent être crus sans examen, ou du moins qu'on examine à leur mode sans s'embarrasser des contradictions, des inconséquences. Ce n'est pas là notre compte.

Lady VIOLENTE.

J'ai vu un petit Ouvrage qui vous mettroit tous d'accord. L'Auteur prétend que les corps des bêtes sont animés par des Démons, que Dieu a condamnés à cette humiliation, pour punir leur orgueil & leur superbe.

Miss MALY.

Oh si, Madame ! Je rejette absolument ce système, je jetterois mon joli chien par la fenêtre, si je pouvois le soupçonner vrai.

La BONNE.

L'Auteur ne l'a jamais donné comme tel, & ce fut une plaisanterie dans une conversation sur cette matière, qui lui en

fit naître l'idée. Cependant on lui en fit un crime, & les chagrins qu'on lui donna à cet égard lui causerent la mort.

Miss BELOTTE.

Il avoit bien de la foiblesse d'être sensible jusqu'à ce point. Ma Grand-Maman, qui étoit une femme de beaucoup d'esprit, avoit adopté le système de Pythagore, & croyoit dans le fond de son ame, que les âmes des bêtes étoient celles des hommes qui avoient changé d'habitation. Elle n'osoit le dire tout haut; mais on la comprenoit, & ma *Bonne* perdit ses bonnes grâces pour avoir osé soutenir que les bêtes étoient des machines; elle regarda ce sentiment comme une impiété.

Lady MÉR Y.

Et moi je suis prête à adopter les divers systèmes de ces Dames, plutôt que celui de Monsieur. Une chose matérielle & qui pense! une ame spirituelle & mortelle! voilà deux extravagances auxquelles je ne souscrirai jamais, parce que cela est contraire à cette vérité primitive dont nous avons fait la base de nos connoissances. *Il y a un Dieu.*

La BONNE.

Procédons avec ordre, s'il vous plaît.

Voilà, si je ne me trompe, cinq systémes différents. Voyons quel sera celui que la foi & la raison nous permettront d'adopter ! Auquel vous fixez-vous, Monsieur ?

BELSPRIT.

Je soutiens que les bêtes ont une ame, c'est-à-dire, qu'elles sentent, qu'elles pensent ; que cette ame est mortelle, & ne consiste que dans l'arrangement des parties de leur corps, & que par conséquent, elle est mortelle.

La BONNE.

Et quel est votre systéme, par rapport aux bêtes, *Miss Dorothee* ? Vous nous avez annoncé que vous en avez fait un. Exposez-le en peu de mots.

Miss Dorothee.

C'est que non-seulement les bêtes ont une ame pensante & sensitive, mais encore que cette ame est infiniment supérieure à la nôtre, soit que Monsieur la veuille matérielle ou spirituelle, il choisira, cela m'importe peu.

La BONNE.

Et vous, *Miss Belotte*, que pensez-vous à ce sujet ?

Miss BELOTTE.

Tout ce qu'on voudra , ma *Bonne*. Comme je n'avois pas cru jusqu'à présent que cette question fût fort importante, je n'ai jamais réfléchi assez attentivement sur cette matiere pour prendre un parti en conséquence de cause. Ma Grand-Mere croyoit la métempfycoſe : apparemment elle avoit ſes raiſons pour cela. Je ne les ai pas , ainſi je ne crois rien. Je me déciderai après que j'aurai entendu les preuves de tous les côtés : juſques-là, je demeurerai dans une exacte neutralité, je ſerai mieux en état de juger.

Lady VIOLENTE.

Je prends le même parti, ma *Bonne*, & j'abandonne mes petits Diabſes, puifqu'ils obligeroient *Miss* *Maly* à jeter ſon chien par la fenêtre. J'en ſerois bien fâchée, je vous assure. C'eſt une très-jolie machine.

La BONNE.

Vous voulez paroître neutre, & vous embrassez l'opinion de *Lady* *Méry*; je vous récuſe, Madame.

Lady MÉRY.

Et moi je m'applaudis d'avoir un tel

secours. Cependant, sans être ni vaine, ni présomptueuse, j'ose vous assurer que je n'aurois pas eu peur, quand même j'eusse été seule de mon avis. Je vous l'ai déjà dit : mon opinion me paroît tellement une conséquence de la vérité primitive dont nous sommes convenues, qu'on ne sauroit s'y méprendre quand on l'examine. Au reste, Mesdames, ne croyez pas que mes idées à cet égard, soient de celles qu'on a sucées avec le lait, & dont toute la force consiste dans la longue impression qu'elles ont faite sur le cerveau : j'ai cru jusqu'à neuf ans que les bêtes avoient une ame, qu'elles jouissoient de toutes mes facultés. La première fois qu'il me vint dans l'esprit qu'elles étoient des machines, cette pensée me révolta si fort, que je me levai de ma chaise avec autant de vivacité que si j'eusse vu un serpent auprès de moi, & j'en effrayai ma Gouvernante. Mon second mouvement fut plus sage, & je me dis : si les bêtes ont une ame, l'examen que j'en veux faire, ne la leur ôtera pas, & je gagnerai une conviction contre un doute.

Miss SOPHIE.

Je vous admire, ma chere. Vous vous amusez singulièrement à neuf ans. Com-

ment à cet âge pouviez-vous même concevoir de tels doutes? Comment pouviez-vous vous croire capable d'un tel examen?

Lady MÉRY.

Que voulez-vous, ma chere? Je n'ai jamais eu l'esprit assez délié pour trouver à l'occuper de ma robe ou de mon bonnet; je suis à cet égard d'une stupidité qui surpasse l'imagination, & mes pensées sur mille autres choses de cette espece sont d'une stérilité affommante. Cependant il faut penser à quelque chose, on s'ennuyeroit trop sans cela. Mes pensées sont conséquentes à mes lectures: j'avois lu le Livre de l'*Esprit*, & l'Auteur en voulant me persuader que nous sommes des machines parce que les Bêtes le sont, me détermina sérieusement à examiner si nous étions semblables à elles.

BELESPRIT.

Vous n'avez pas bien lu cet ouvrage, Madame. L'Auteur n'a jamais prétendu prouver que les hommes sont des machines, mais seulement que les bêtes n'en sont pas. Voilà son dessein.

Lady MÉRY.

Allons notre chemin, Monsieur, sans

nous embarrasser du dessein de l'Auteur. Je prouverai *mon dire* en temps & lieu, & quand nous définirons les mots, nous verrons qui de nous deux se trompe. Établissez votre système, voici le mien.

Une matiere pensante est une absurdité qui implique contradiction. Une ame mortelle est une chimere contraire à toutes les notions raisonnables que nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de l'essence des êtres. D'où je conclus de deux choses l'une. Si les bêtes ont une ame, elle est spirituelle. Si elle est spirituelle, elle est immortelle. Ou bien, les bêtes n'ont ni pensées, ni sentiments, ni volonté, & par conséquent sont de pures machines, dont la perfection indique la science de leur ouvrier.

La BONNE.

Dans l'ordre des choses, Monsieur, c'est à vous de commencer à nous administrer vos preuves.

BELESPRIT.

J'y consens, & je vous avertis d'avance que je les prendrai dans cet Auteur, dont Lady *Méry* a si mauvaise opinion. C'est Monsieur Helvetius.

La BONNE.

Puisque vous le nommez, Monsieur,

ajoutez donc, comme la justice l'exige, qu'il a prononcé anathème contre son Ouvrage, & qu'il a rétracté tout ce qu'il y avoit annoncé contre la Religion & les mœurs. Il est tel qu'on ne peut raisonnablement douter de sa sincérité dans cette démarche.

BELESPRIT.

Vous êtes bien charitable, Mademoiselle. On pourroit, je pense, l'être assez sans aller si loin; mais cela ne fait rien à notre sujet. Voici ce qu'il dit après avoir borné nos facultés à deux qu'il croit pouvoir regarder comme les causes productrices de nos pensées. Nous avons la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs. Nous avons, en second lieu, la faculté de nous rappeler ces impressions, c'est-à-dire, une mémoire. Notre Auteur prétend que les bêtes possèdent ces deux facultés aussi-bien que l'homme. Elles reçoivent l'impression des objets extérieurs. Elles les retiennent.

Lady MÉR Y.

Dans l'ignorance où nous sommes de la plupart des causes des objets que nous connoissons, nous sommes réduites à les deviner par leurs effets. On peut raisonnablement

blement penser que deux causes sont pareilles, lorsqu'elles produisent des effets absolument semblables, & nous nous figurons des dissemblances dans les causes, à mesure que nous en trouvons dans les effets. Si dans l'homme & dans l'animal les causes productrices sont semblables, les effets le doivent être aussi. Or vous savez, Monsieur, que l'expérience prouve le contraire.

Miss SOPHIE.

Je n'entends non plus cela que si vous parliez Allemand. Expliquez-vous, je vous prie, Madame, d'une manière plus claire.

Lady MÉRY.

Les Médecins, ma chère, ne voient pas dans notre corps pour y trouver les dérangements qui occasionnent une maladie; mais par les effets que produisent ces dérangements, ils en assignent les causes. La rougeur des joues, une fièvre lente, une toux opiniâtre leur apprennent qu'une humeur s'est jettée sur les poulmons & les abcedent. Un grand dégoût accompagné d'amertume, annonce que la bile est abondante; des rapports aigres, qu'il y a des acides dans l'estomac. Toutes les fois qu'ils apperçoivent

ces effets, ils connoissent ces causes; & si dix malades les ont d'une maniere égale, ils décident que les causes sont en même degré de force; au-lieu que des symptomes différents les autorisent à dire que ces dix maladies sont produites par des causes différentes. M'entendez-vous à présent, Madame?

Miss SOPHIE.

Oui, ma chere, on ne peut pas présumer que les causes sont semblables, quand les effets sont différents.

BELESPRIT.

Mais si on peut assigner les causes de ces dissemblances qui sont entre les hommes & les animaux, dans des accidents attachés à la forme extérieure de leurs corps, n'avouerez-vous pas qu'elles ne peuvent nuire à mon système?

Lady MÉRY.

Oui, Monsieur, je l'avouerais. Voyons si vous pourrez me prouver que toutes les différences qui se trouvent entre l'homme & la bête, viennent de leurs formes.

BELESPRIT.

Si nos mains étoient terminées comme

le pied du cheval, nous fussions demeurés comme ces animaux; sans tous les Arts qui s'exercent avec la main, sans habitation, sans armes pour nous défendre contre les autres animaux, le soin de chercher notre nourriture & de nous mettre à couvert des attaques des bêtes féroces, nous eût absolument occupés. Nous manquerions de toutes les idées qui ne seroient pas conséquentes à ces deux points. Nous serions restés fort inférieurs à certaines Nations sauvages, qui pourtant n'ont pas deux cents idées, & encore manquent-ils de mots pour les exprimer.

Lady MÉR Y.

Et si on demandoit à votre Auteur où l'on trouve cette Nation si pauvre en idées & en expressions, ne seroit-il pas bien embarrassé à répondre? Ne diroit-on pas à la hardiesse avec laquelle il annonce ce fait, que c'est une de ces choses si généralement connues, qu'on ne peut les révoquer en doute? Cependant ces Nations, que nous trouvons si stupides au premier abord, nous ont forcés d'avouer, lorsqu'elles ont été mieux connues, qu'elles avoient une grande sagacité. La Langue des Algonquins, qu'on croit la mere-langue des Américains septentrionaux,

est très-riche, très-sonore, & remplie de majesté. De combien d'autres n'en pourroit-on pas dire autant si on les connoissoit comme celle-là ?

La BONNE.

Permettez-moi, Lady *Méry*, de faire une remarque qui vous échappe. J'accorde à l'Auteur de *l'Esprit* qu'il y a des hommes tels qu'il les suppose, & qui n'ont que deux cents idées, & j'en conclus contre lui que l'organisation extérieure n'influe en rien sur nos idées, puisqu'il y en auroit une si grande disette chez des Peuples organisés comme nous le sommes.

BELESPRIT.

Il a répondu à cette objection, Mademoiselle. Ce n'est pas par le défaut d'organisation que les idées leur manquent; c'est que ne vivant point en société, ils sont privés de toutes les idées que nous avons relativement à cet objet.

Lady MÉRY.

Fort bien! Mais ces idées que nous avons, & qui leur manquent, doivent être suppléées par d'autres, relatives à leur genre de vie, & que nous n'avons pas. Cela revient à la même somme d'idées: seulement les objets en sont différents.

BELESPRIT.

Vous le supposez gratuitement, Madame. Parmi ces Peuples sauvages, il y en a quelques-uns, selon le rapport des Voyageurs, qui n'ont pas l'usage de la parole. Dampierre, un des plus célèbres, nous assure qu'il trouva dans une Isle des hommes qui n'avoient d'autre langage qu'un glouffement semblable à celui des poulets-d'inde.

Lady MÉR Y.

Tout ce que la charité peut me suggérer par rapport à Dampierre, c'est de penser qu'il le crut ainsi, parce que son oreille n'étoit pas accoutumée à entendre de pareils sons. Une autre plus méchante que moi l'accuseroit de se servir du privilege des Voyageurs.

La BONNE.

Savez-vous bien, Mesdames, que les premiers mois que j'ai passés en Angleterre, j'aurois pu dire que vous n'articuliez pas, & que vous n'aviez qu'un sifflement? Il a fallu qu'une longue habitude m'ait familiarisée avec votre prononciation, pour me faire discerner que réellement vous formiez des syllabes. Or, Dampierre n'a pu demeurer que quel-

ques moments à la vue de ces Sauvages : il y auroit eu trop de risque à y rester plus long-temps ; & par conséquent, il n'a pu juger sagement du langage de ces Insulaires.

Lady LOUISE.

Encore un mot de réflexion, ma *Bonne*. Lorsqu'il est question des Livres sacrés, & en particulier de l'histoire de Moïse, Messieurs les beaux esprits sont d'une difficulté qui impatiente ; ils arrêtent à chaque mot, doutent de tout. Est-il question d'un fait propre à accréditer leurs idées, il faut le croire sur la parole d'un seul homme. Ils oublient en sa faveur le proverbe si usité : *A beau mentir qui vient de loin*. Ce proverbe est pour nous, & non pour eux ; ils ont deux balances absolument inégales.

BELESPRIT.

Je vous passe votre incrédulité à cet égard, revenons à notre sujet. Voici la seconde cause des dissemblances qui se trouvent entre les hommes & les animaux quoiqu'ils soient mus par une ame de la même nature. La vie des animaux en général étant plus courte que la nôtre, ils n'ont pas le temps de faire autant d'observations, & par conséquent d'avoir autant d'idées que l'homme.

Lady MÉRY.

Il en faut donc conclure que les idées du corbeau, du cerf, du perroquet & de plusieurs autres animaux, doivent surpasser de beaucoup en nombre celles de l'homme, puisqu'ils vivent bien plus longtemps. Continuez, Monsieur.

BELESPRIT.

Troisième différence : les animaux mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins. Or le besoin produit des idées, la faim en fournit aux animaux.

Lady MÉRY.

Retenez bien cette différence, Monsieur, elle va me fournir des armes contre votre Auteur, qui se contredit sans pudeur dans la même page. J'adopte en plein ce qu'il vient d'avancer : *le besoin produit les idées*. Passons à la troisième cause de la dissemblance entre l'homme & la bête.

BELESPRIT.

Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui par le moyen des armes qu'il a forgées s'est rendu redoutable, même aux plus forts & aux plus féroces d'entre eux. Ce manque

de société fait qu'ils ne peuvent augmenter leurs idées par la communication.

Lady MÉRY.

Le besoin produit les idées, c'est votre Auteur qui me le dit. Le besoin produit aussi l'industrie; c'est lui qui a fait naître chez les hommes l'idée de se forger des armes pour suppléer par-là à l'infériorité de leurs forces comparées à celles des animaux. Même besoin chez les animaux que chez les hommes; pourquoi n'a-t-il pas produit des idées semblables? Pourquoi n'ont-ils point inventé des armes?

BELESPRIT.

La raison en est toute simple. Pour forger des armes, il faut des mains, & ils n'en ont point.

Lady MÉRY.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il faille des mains pour forger des armes? La nature n'a-t-elle pas suppléé à ce défaut chez les animaux, & n'en voyons-nous pas qui sans avoir des mains, font des ouvrages que l'homme ne pourroit imiter? Examinez le castor. Il vit en société, nulle République mieux policée que celle de ces paisibles animaux: la nature leur a fourni des

dents si incisives , qu'ils coupent des arbres ; cependant cet animal si pourvu de talents , ignore l'art de se défendre contre l'homme : on le prend avec la main , sans craindre ses morsures. Comment ? S'il a des idées , ne lui est-il jamais venu dans l'esprit d'employer ses dents contre l'homme , son cruel ennemi ? Les castors se bâtissent des maisons à plusieurs étages , & qui sont très-solides ; ils parviennent à détourner le cours des rivieres en faisant des digues si fortes , qu'à peine avec des mains & des outils en construiroit-on de pareilles. Comment n'ont-ils pas conçu l'idée de tendre des pieges aux hommes ? N'auroient-ils pas pu environner leurs demeures de chasses-trappes , faire des chevaux de frise , conclure une ligue offensive & défensive avec les autres animaux , en leur en démontrant la nécessité & la certitude du succès , sur-tout contre des Peuples qui ignoroient l'usage des armes à feu , & dont les frêles demeures n'auroient pas résisté un moment à leurs efforts redoublés ? Je dis donc avec l'Auteur : le besoin produit l'industrie & toutes les idées qui y sont conséquentes ; il ne fait pas le même effet chez l'animal qu'il fait chez les hommes. Donc je conclus que ce sont deux êtres très-différents , malgré la sorte d'analogie que je

crois remarquer en eux. Avez-vous quelque chose à répondre à cela ?

BELESPRIT.

Vous vous expliquez singulièrement, Madame. Comment donc ? Vous semblez douter de l'analogie qui se trouve entre l'homme & la bête. Ce sont des choses de fait, qui tombent à chaque moment sous nos yeux, & qui ne peuvent être révoquées en doute. On feroit des volumes de tous les actes des animaux, qui prouvent qu'ils raisonnent & agissent avec réflexion.

Lady MÉR Y.

Mes yeux me le disent au premier moment. Je change d'avis au second, & je ne vois plus dans les animaux qu'une machine nécessitée à faire certains mouvements comme ma montre. Reprenons ce qui a été dit. L'Auteur de *l'Esprit* n'a pas empêché de reconnoître des différences totales entre l'homme & la bête. Les raisons qu'il a données de la dissemblance de leurs opérations sont si foibles, qu'il a été facile de les mettre en poudre. Par exemple, le singe qui de tous les animaux est celui qu'on pourroit le plus raisonnablement soupçonner de penser; le singe, dis-je, a des mains, & pourroit par con-

féquent être capable d'ouvrages pareils à ceux que font les hommes. L'Auteur prévient cette objection, & croit la résoudre en disant, que cet animal est dans une enfance perpétuelle; comme si les causes qui produisent la légéreté & l'enfance, ne disparoissent pas chez le singe avec les années, aussi-bien que chez les hommes. On voit de vieux singes tristes, mélancoliques; sont-ils devenus plus capables de travail? La vivacité du singe est bien fixée par le desir d'être libre: (je parle votre langage, Monsieur, en lui supposant des desirs.) J'en ai vu un, fixé une heure d'horloge à défaire soixante nœuds qu'on avoit faits à sa corde, pour se procurer le plaisir de les lui voir délier. Il étoit jeune & très-sémillant: cependant il ne fut point question de sauts & de gambades pendant cette heure.

B E L E S P R I T.

On diroit à vous entendre, que l'Auteur de *l'Esprit* a prétendu établir une parfaite égalité entre l'homme & la bête: ce n'est point du tout là son intention. Il convient de la supériorité de notre espèce sur toutes les autres: seulement il ne l'attribue qu'à un mécanisme plus parfait, qui rend nos idées plus abondantes, plus claires, plus capables d'être

étendues; en un mot, qui nous rend très-supérieurs à l'animal.

Mis DOROTHÉE.

Quelle erreur! Je vais trouver entre l'homme & la bête des dissemblances beaucoup plus marquées; je vais prouver qu'elles sont toutes en faveur de l'animal, & en tirer la conséquence que l'animal est infiniment supérieur à l'homme. N'est-il pas vrai, Monsieur, que par rapport aux choses dont les causes sont cachées, nous sommes réduites à ne porter de jugement qu'en conséquence de leurs effets?

BELESPRIT.

Affurément, Madame. C'est de ce principe que nous partons pour accorder une ame aux bêtes. Ils se comportent comme les hommes en mille occasions; donc le principe de leurs actions est le même que dans l'homme. C'est une cause pensante.

Mis DOROTHÉE.

Je pars du même principe, Monsieur, & je dis: les bêtes en mille & mille occasions, agissent d'une manière beaucoup plus parfaite que les hommes les plus savants. Donc ils ont une ame plus pen-

fante que celle de l'homme, supérieure à celle de l'homme.

Miss CHAMPÊTRE.

La belle dispute, qui a pour but de nous montrer que nous sommes des bêtes, ou même que nous leur sommes inférieures! Ah Messieurs les Philosophes! Qu'est devenu votre superbe? Il faut que vous ayez des motifs bien puissants pour vous résoudre à vous ravalier ainsi.

BELESPRIT.

Une vérité pour être désagréable & humiliante, n'en est pas moins une vérité. Cela devrait vous convaincre de la bonne foi des Philosophes, qui sacrifient pour la soutenir l'intérêt de leur orgueil: mais laissons à *Miss Dorothee* le temps de nous fournir ses preuves. Son idée est originale.

Miss DOROTHÉE.

Je vais me servir de vos propres paroles, Monsieur. Que les bêtes sentent, pensent, & agissent avec réflexion, nous disiez-vous, il n'y a que quelques moments, c'est un fait qui se passe sous nos yeux, & qu'il n'est pas possible de nier. Je dis, moi, que les bêtes agissent beaucoup mieux que les hommes, c'est

un fait que nous ne pouvons révoquer en doute, parce que nous en sommes les témoins.

Lady VIOLENTE.

Sur mon honneur, je crois que *Miss Dorothee* a raison. La proposition m'a-voit révoltée d'abord; en y réfléchissant, je ne fais comment sa réflexion m'a échappée. L'agent-fourmi qui amasse pendant l'été une subsistance pour l'hiver, se comporte avec beaucoup plus de sagesse qu'une foule d'hommes qui se hâtent de dissiper dans leur jeunesse un patrimoine qui doit être la ressource de leur hiver, c'est-à-dire, de la vieillesse.

Miss DOROTHÉE.

Le bœuf, le mouton, l'oiseau, qui ne prennent jamais de nourriture au-delà de leur besoin, ne raisonnent-ils pas plus juste que le gourmand & l'ivrogne, qui ne peuvent parvenir à remplir la moitié de leur carrière, parce que l'intempérance les assomme, pour ainsi dire? Le castor est un plus habile Géometre que Newton, car il suppute exactement la pluie & la neige, qui doivent tomber dans un hiver, pour élever sa cabane à une telle hauteur que la crue des rivières ne la puisse submerger. Un Géome-

tre qui pourroit calculer le produit de cette neige & de cette pluie dans une riviere, ne pourroit assurément la prévoir avant qu'elle fût tombée, & la prévoir si juste que la cabane fût dans l'eau, & ni fût pas entièrement; car voilà ce que font les castors.

Miss SOPHIE.

Et ce que je n'entends point du tout, faute de connoître ces animaux. Apprenez-moi, s'il vous plaît, ce qu'ils font.

Miss DOROTHÉE.

Le castor est un animal amphibie, gros à peu près comme nos chiens de chasse, qu'on appelle bassets parce qu'ils ont les jambes courtes: ils ont une queue plate & large; & comme je l'ai dit, des dents extrêmement tranchantes. Ils vivent en société, & cela leur est absolument nécessaire pour exécuter leurs ouvrages. Ils choisissent pour bâtir leur Ville, une prairie voisine d'une riviere. Après l'avoir marquée pour le lieu de leur emplacement, ils se mettent plusieurs autour d'un arbre, & le scient avec leurs dents; mais ce qui est admirable, c'est qu'ils dirigent tellement leur travail, que l'arbre tombe toujours du côté de l'eau, ce qui abrege le chemin qu'ils

doivent faire pour l'y conduire. Lorsqu'il est tombé, ils le traînent vers la rivière & le placent en travers; & comme les travailleurs sont en bon nombre, il se trouve en même-temps assez d'arbres pour faire la carcasse de leur digue. Alors ils y jettent une grande quantité de branchages, de terre, de pierres, pour combler les intervalles de ces arbres, après quoi ils revêtent tout l'ouvrage de briques.

Miss FRANCISQUE.

Et où prennent-ils les briques, ma chere? Je croyois qu'ils travailloient dans des lieux déserts.

Miss DOROTHÉE.

Et vous pensiez juste, ma chere: ils font ces briques, & voici comment. Ils trempent leur large queue dans l'eau, & viennent en imbiber une sorte de terre qu'ils connoissent propre à cet usage. Ils la façonnent avec leurs pieds; après quoi ils la battent à grands coups de queue jusqu'à ce qu'elle soit durcie. Cette queue qui leur sert de truelle, de marteau, leur fournit aussi une voiture; ils la chargent des matériaux qu'ils veulent transporter. Pendant qu'une troupe de castors travaillent à cette digue, une autre pose les

fondemens de leurs cabanes qui sont à trois étages, & ont la forme d'un four. Il y a à chaque étage des trous, parce que le castor aime à tenir sa queue dans l'eau, & ce trou n'a que la largeur nécessaire pour être exactement bouché par cette queue. L'édifice élevé, ils garnissent le dernier étage, c'est-à-dire, le plus élevé, des sommités d'un arbre qu'on appelle *Tremble*, & dont ils se nourrissent pendant l'hiver. La digue, en arrêtant les eaux, fait déborder la rivière, qui inonde la prairie & en fait un lac, au milieu duquel sont les habitations. Après les premières pluies, les eaux gagnent le premier étage : alors les castors déménagent & gagnent l'étage qui est au-dessus, qui est abandonné à son tour pour le troisième, & les castors ont supputé si juste, que les eaux montent toujours assez pour leur procurer l'agrément d'avoir leur queue fraîchement dans l'eau, & point assez pour inonder la partie de maison où ils font leur résidence, & où ils gardent leurs provisions.

Miss SOPHIE.

Cela sent furieusement l'hyperbole. Là, ma *Bonne*, dites-nous sur votre conscience si on peut croire ce que *Miss Dorothee* vient de dire.

La BONNE.

Il est bien des faits rapportés par les Voyageurs dont on peut douter sans crainte de passer pour trop incrédule ; mais celui-ci , ma chere , est hors de tout soupçon. Un si grand nombre de témoins s'accordent dans toutes les circonstances que *Mifs Dorothee* vient de vous raconter , que le fait n'a jamais été soupçonné non seulement d'être faux , mais même d'être exagéré. Tous ceux qui ont été dans l'Amérique septentrionale ont pu s'en instruire par leurs yeux & par le rapport des Sauvages , qui n'étoient point menteurs avant d'avoir eu commerce avec les Européens. Messieurs les Philosophes bien loin de s'inscrire en faux contre ces récits , les ont reçus avec avidité , & s'en servent comme d'une arme victorieuse pour nous prouver que les bêtes ont des ames.

Mifs SOPHIE.

Non-seulement je suis de leurs avis , mais j'ajoute encore que j'adopte en plein l'opinion de *Mifs Dorothee*. Oui , les bêtes ont une ame , & cette ame est infiniment supérieure à celle de l'homme , du moins pour l'aptitude à la Géométrie.

Mifs DOROTHÉE.

Vous deviez ajouter encore pour la

morale, comme je vous l'ai déjà prouvé par l'exemple de quelques animaux qui ignorent la gourmandise crapuleuse, qui abrège les jours d'une si grande multitude d'êtres à face humaine; mais je n'ai pas fini mon parallèle.

L'oiseau mâle l'emporte infiniment sur l'homme débauché & le pere dur, puisqu'il n'est occupé, tout le temps où sa femelle couve ses œufs, qu'à lui chercher de la nourriture, & qu'il la remplace même lorsqu'elle est forcée de les abandonner. Il ne s'avise point pendant ce temps de voler à de nouvelles amours, & ne viole jamais la fidélité conjugale tant que son bail dure. La tourterelle l'emporte encore sur lui à cet égard, elle ne peut survivre à sa moitié, en cela bien supérieure à ces époux qui oublient en si peu de temps celles que la mort leur a enlevées, & auxquelles ils avoient juré une flamme éternelle. La poule qui se dessèche sur ses œufs, & qui se donne à peine le temps de prendre sa nourriture, n'est-elle pas plus estimable que ces meres dissipées qui, courant depuis le matin jusqu'au soir, abandonnent le soin de leurs enfants à des mercenaires? Mais que dirons-nous du superbe taureau, qui se contente dans la prairie de la portion d'herbe qu'il peut manger, & qui n'emploie pas sa force

pour ravir la substance du foible agneau qui paît à ses côtés ? Son ame n'est-elle pas plus noble que celle de ce Grand, de ce Puissant qui regorge de biens, & qui arrache au pauvre Artisan sa substance stricte, soit en envahissant le petit héritage de ses Peres, soit en profitant de son besoin pour le faire travailler à vil prix, soit en lui retenant trop long-temps son salaire, & en employant à ses plaisirs l'argent destiné à payer ses sueurs ? Voilà des dissemblances bien marquées, Monsieur, & elles sont toutes à l'avantage de l'animal ; cependant, ce n'est pas tout. L'homme passe une jeunesse pénible pour acquérir les talents nécessaires à la société. Que n'en coûte-t-il pas pour devenir Géometre, Architecte, Médecin ? L'animal sans avoir fait aucun apprentissage, excelle dans ces sciences ; il fait tout sans avoir rien appris. Lorsque les Grecs encore barbares, habitoient le creux des arbres & se nourrissoient de glands, les hirondelles qui vivoient en Grece, bâtissoient leur nid avec autant de facilité & d'adresse que le firent celles qui vécutent au siecle des Periclès.

Avouez donc, Monsieur, que les bêtes ont une ame, que cette ame est infiniment supérieure à celle des hommes ; ou renoncez à juger des causes par leurs

effets, & dites qu'une cause inférieure produit des effets qui lui sont infiniment supérieurs.

La BONNE.

Vous êtes pressé de bien près, Monsieur. Pouvez-vous nier ce que *Miss Dorothee* vient de vous dire? Vous déterminerez-vous à accorder aux animaux une ame supérieure à la vôtre, ou bien direz-vous que l'Être suprême leur a assigné leurs fonctions, comme un habile Machiniste à des figures qui se meuvent par ressort, & dont aucune ne peut faire un mouvement étranger à ce ressort?

BELESPRIT.

Je voudrois bien ne dire ni l'un ni l'autre. Il est certain que si les animaux agissent librement, leur volonté est plus saine que la nôtre; il faut chercher un milieu qui sauve de ces extrémités. Ne pourroient-ils point raisonner & sentir sans être libres?

La BONNE.

Et de quoi leur serviroit la faculté de penser, de percevoir, s'ils ne pouvoient agir en conséquence de leurs perceptions? Les idées seroient en eux un meuble inutile, si je puis m'exprimer ainsi. Or

ils font les ouvrages d'un être qui n'a rien fait d'inutile.

Miss SOPHIE.

Je fais, ma *Bonne*, que vous nous avez expliqué autrefois l'inutilité de la raison & de la volonté, si nous ne possédions que l'une des deux à l'exception de l'autre; mais je l'ai parfaitement oublié, ayez la bonté de le répéter.

La BONNE.

Vous avez dit la raison, & c'est l'entendement qu'il falloit dire, ma chere. Il nous sert à discerner les objets; & par la différence de leurs qualités nous connoissons s'ils méritent d'être recherchés ou d'être fuis. On met devant moi un morceau de pain & un serpent. Je connois qu'il me sera utile de manger l'un, & que l'autre pourroit m'empoisonner. Pour que cette connoissance me soit utile, il faut que j'aie la liberté du choix; car si j'étois nécessitée à prendre le serpent, la connoissance que j'ai du mal qu'il pourroit me faire, ne serviroit qu'à me rendre misérable. De même il me seroit inutile d'avoir la faculté de choisir entre plusieurs objets, si je manquois du moyen de les discerner.

BELESPRIT.

Je vais vous avouer une foiblesse dont je suis bien honteux. Je ne puis me refuser à ce que j'entends, je suis convaincu : cependant mon esprit se révolte contre la pensée de regarder les bêtes comme des machines.

Lady MÉRY.

Et pourquoi, s'il vous plaît, cette répugnance ? Apparemment qu'elle est fondée sur une raison : voudriez-vous nous la dire ?

BELESPRIT.

C'est que mes sens, cent fois par jour, me disent que les animaux raisonnent, & j'ai peine à leur donner un démenti.

Lady MÉRY.

Mille pardons, Monsieur ! je vais vous dire une grosse injure, c'est que vous ne raisonnez guere. En conscience, pouvez-vous balancer entre le témoignage de vos sens & celui de votre raison ? Combien de fois dans votre vie vos sens vous ont-ils trompé ? Mais ce n'est pas tout. Vous êtes convaincu de l'existence d'un Dieu : si je vous prouve que l'opinion du sentiment & de la pensée dans

les bêtes est injurieuse à la justice & à la bonté de Dieu, vous rendrez-vous?

BELESPRIT.

Vous avez bien mauvaise opinion de moi, si vous pouvez en douter; mais il faut que les preuves soient bien claires.

Lady MÉRY.

Commençons par bien définir les mots dont nous voulons nous servir. Qu'entendez-vous par la justice?

BELESPRIT.

J'entends une vertu qui fait haïr & punir le mal, aimer & récompenser ce qui est juste & bon.

Lady MÉRY.

Diriez-vous qu'un homme est juste s'il punissoit des innocents, & s'il récompensoit des coupables?

BELESPRIT.

Non, la justice est anéantie dès que ces deux conditions sont violées.

Lady MÉRY.

Voilà la raison, Monsieur, qui a été décisive à mon égard, pour me faire croire que les bêtes sont des machines,
&

& j'ai cette obligation à l'Auteur du Livre de *l'Esprit*. J'avois toujours dit & entendu dire que les bêtes agissent par instinct; mais je ne m'étois jamais demandé ce que j'entendois par ce mot. Votre Auteur met en marge ce qu'il appelle un bon mot du Pere Malebranche. Ce savant Oratoriens'écrit: *Les chevaux ont-ils mangé du foin défendu?* Ces mots portèrent un trait de lumiere dans mon ame, auquel, je vous l'avoue, je ne fis pas un fort bon accueil: la force de l'habitude me révolta contre cette lumiere, & j'eus toutes les peines du monde à rappeler mon sens froid. Enfin, je me dis à moi-même: si les animaux souffrent, ils sont donc coupables de quelques crimes; car il seroit injurieux à la bonté de Dieu de croire qu'il eût créé des innocents, seulement pour les faire souffrir.

BELESPRIT.

Mais après tout, n'est-il pas le maître de ses créatures? De quel droit lui demanderons-nous compte de ces œuvres, nous qui ne sommes que des atomes en sa présence? Il a pu avoir des raisons que nous ne connoissons pas.

Lady VIOLENTE.

Le bon Apôtre pour prêcher la sou-
TOME II. K

mission aveugle aux décrets du Tout-Puissant! Et si on vous dit, Monsieur, qu'il nous a créés pour le servir uniquement par la destruction de nos penchans déréglés, vous trouverez bien *le pourquoi*, que vous regardez à ce moment comme téméraire, parce que vous avez intérêt qu'on ne le prononce pas pour pouvoir rester tout à votre aise dans la classe des animaux: pour nous, à qui cette compagnie déplaît, nous prions Lady *Méry* de continuer à vous confondre.

La BONNE.

Elle le fera, ma chere, & ce sera avec politesse & modération; car dans la dispute, quelque tort qu'ait notre adversaire, il ne faut jamais s'écarter des ces regles. Je voudrois que ma chere Lady *Violente* eût la bonté de s'en souvenir. Continuez, Lady *Méry*.

Lady MÉRY.

Vous me demandez, Monsieur, si Dieu n'est pas le maître de ses créatures: je répons que oui; mais j'ajoute qu'il est impossible qu'il soit injuste, c'est-à-dire, qu'il frappe l'innocent, & qu'il récompense le coupable. Toutes les vertus sont essentielles à la Divinité, & il

n'est pas le maître d'être méchant & injuste, cela implique contradiction avec son Etre. Ma bonté n'est qu'un foible écoulement de la sienne, un atome en comparaison de l'Univers, & cependant je ne pourrois jamais me résoudre à faire souffrir des innocents. D'ailleurs, n'est-il pas vrai que Dieu a créé des créatures pour sa gloire, qu'il veut être aimé d'elles? Pourquoi Dieu veut-il être aimé de ses créatures? Parce qu'il est la souveraine beauté, la bonté immense, & que la justice oblige d'aimer ce qui est beau & bon : il veut tellement que nous accomplissions cette justice, qu'il a mis en nous un penchant irrésistible à aimer ce qui est bon & beau, & une répugnance invincible à aimer ce qui est laid & méchant à notre égard, c'est-à-dire, tout ce qui nous peut causer la mort, ou ce qui nous paroît un mal. Si vous supposez que des bêtes innocentes aient été créées pour souffrir sans aucun fruit, il est impossible de supposer en même-temps qu'elles puissent aimer l'Auteur de leurs peines ; il n'auroit pas été bon à leur égard.

BELESPRIT.

Attendez un peu.... La somme des biens que les bêtes éprouvent, ou plutôt

dont elles jouissent, est peut-être supérieure à celle des maux auxquels elles sont assujetties : ainsi toute déduction faite, elles sont redevables à leur Auteur.

Lady MÉRY.

On croiroit à vous entendre, que vous parlez du destin des Anciens, ou de leur Jupiter, qui avoit à ses côtés deux tonneaux pleins des maux & des biens dans lesquels il puisoit des deux mains pour les distribuer aux créatures. Cette idée convient parfaitement à une puissance aveugle, bornée, nécessitée, telle qu'on la supposoit dans les Dieux du Paganisme : mais par rapport à notre Dieu, où tout est infiniment parfait, elle seroit injurieuse. Il n'a mis que des biens dans le monde : le seul péché y a introduit tous les maux. Par conséquent, par-tout où je vois la peine, je suppose le crime. Je ne vous dirai point, Monsieur, que la Foi me l'apprend ; car nous supposons que nous ne l'avons point encore ; mais je puis vous assurer que je n'en ai point besoin à cet égard ; & que dès là que je suis assurée de l'existence d'un Dieu infiniment parfait, ma raison suffit pour me découvrir cette vérité que je vous répète. Où il y a de la peine, il faut supposer le crime.

Miss SOPHIE.

Que devient donc, Madame, toute cette belle doctrine que ma *Bonne* nous a établie les années passées? Elle nous assuroit qu'il n'y avoit point de maux dans cette vie; que les souffrances, la pauvreté, les humiliations, la mort même n'étoient point des maux réels, qu'ils n'en avoient que l'apparence: vous soutenez une these contradictoire avec la sienne.

Lady MÉRY.

Point du tout, Madame, je reconnois qu'il y a un mal réel, qui est le péché, le dérèglement; ou pour me servir des termes que nous employâmes alors, qui est la négation, le néant du bien. Tout ce que l'on regarde comme des maux, sont les accessoires du péché, ses suites naturelles. C'est une racine empoisonnée qui rend amer tous les fruits qu'on ente sur elle; mais ces maux physiques changent de nature pour des créatures qui esperent une autre vie. La bonté de Dieu se manifeste en cette occasion d'une maniere éblouissante. Ces détestables fruits, d'une racine encore plus détestable, deviennent le remede des maux qu'elle a produits, si nous voulons en faire un bon

usage. Concluons que ce que l'on appelle les maux physiques, ne font point des maux pour ceux qui, en espérant une autre vie, peuvent les changer en biens réels; & si on supposoit dans les bêtes une ame immortelle & susceptible de récompenses éternelles, je ne me scandaliserois pas de les voir souffrir, parce que je regarderois leurs souffrances comme des moyens précieux d'expier leurs fautes & de mériter le Ciel: voilà la seule hypothese dans laquelle je puisse accorder une ame aux bêtes.

Lady LOUISE.

Encore un mot sur l'objection de *Mis Sophie*, cet article m'intéresse. Je conviens que les maux physiques peuvent être la médecine du péché; mais une médecine est un mal elle-même, & ma *Bonne* nous a dit qu'il n'y avoit pas de mal dans le monde.

Lady MÉRY.

Et qui plus est vous l'a prouvé, je m'en souviens fort bien. Ce n'est pas la pauvreté en elle-même qui est pénible. Un Sauvage de l'Amérique qui est nud, vit de racine, n'est pas pauvre; car il est persuadé qu'il ne manque de rien. C'est la cupidité qui fait les pauvres, en for-

geant des besoins imaginaires de choses dont on peut se passer. Or la cupidité est un dérèglement. Ma *Bonne* ne vous a pas dit que l'orgueil ne fût pas un mal : c'en est un bien réel de manquer d'humilité; mais les choses qui blessent l'orgueil, sont des maux imaginaires : voilà ce qu'elle vous a prouvé. On a mal parlé de moi dans vingt maisons la semaine passée; cela ne m'a donné ni migraines, ni insomnies, ni coliques, ni chagrins; car je l'ai ignoré. Ces paroles de médisances & de calomnies n'ont donc point été un mal pour moi; mais elles l'ont été pour ceux qui les ont prononcées ou écoutées avec plaisir, parce qu'ils ont manqué de charité. Imaginez dix personnes dont les passions soient soumises à la raison, mettez-les en société, elles ne connoîtront pas la peine; leur demeure fera l'image du Ciel.

Miss SOPHIE.

Donnez-leur la goutte, la pierre, la gravelle, la colique, la migraine, & vous verrez si elles ne connoîtront pas la peine.

La BONNE.

Ce que je vais vous dire, vous paroîtra un conte, Mesdames; mais avec

K 4

tous ces maux, ces personnes vous diroient qu'elles ne connoïtroient pas la peine si elles étoient telles que Lady *Méry* les suppose. Elles vous assureroient au contraire qu'elles sont heureuses de souffrir des bagatelles qui n'ont aucune proportion avec les péchés qu'elles ont à expier, avec la gloire qu'elles esperent. Les sept années de service que fit Jacob pour obtenir Rachel, lui parurent comme sept jours : tant le prix de ses travaux lui étoit précieux !

Lady MÉRY.

Revenons, s'il vous plaît, à notre sujet. La peine est la fille du péché. Lors donc que je vois les animaux sujets à la peine, je ne puis m'empêcher de me rappeler la question du Pere Malebranche, & de me demander, si les chevaux ont mangé du foin défendu.

Mifs CHAMPÊTRE.

Vous croyez donc, Madame, que si Adam n'avoit point péché, il n'y auroit pas eu de peine dans cette vie ?

Lady MÉRY.

N'avons-nous pas la preuve que le péché, le dérèglement sont la seule cause

des maux que nous éprouvons? Otez la cause, l'effet ne peut plus subsister.

BELESPRIT.

Je ne puis être de votre avis, Madame. J'avoue qu'en ôtant le dérèglement des passions, les peines les plus sensibles de la vie disparoistroient; mais il en resteroit encore de bien sensibles. La frêle machine de nos corps est si aisée à se rompre, à se détraquer! Ce corps est donc une occasion de douleur dont rien ne peut nous garantir. La maladie, la mort sont des suites inévitables de notre maniere d'être.

Lady MÉRY.

Voilà comme raisonneroit un homme qui n'auroit pas l'idée d'un Dieu, d'un Être infiniment puissant. Cette phrase, *rien ne pourroit nous en garantir*, ne peut raisonnablement sortir de la bouche de celui qui est convaincu de l'existence d'un Dieu dont la parole *est acte*, & qui n'a qu'à vouloir pour exécuter. D'ailleurs, Monsieur, il ne faut pas raisonner par rapport à nos corps sur l'état où ils sont aujourd'hui. Depuis six mille ans, l'espece a furieusement dégénéré par les excès. Les peres transmettent aux enfants des sucs viciés, dépravés, affoi-

blis, que ceux-ci donnent à leurs enfans avec un nouveau degré de corruption qu'ils y ont ajouté : il faut que la machine de nos corps, toute frêle qu'elle est, soit encore bien forte pour résister à tous les assauts que la débauche & le dérèglement lui ont livrés. Que ne devoit-elle pas être dans son origine ? Cependant, malgré l'état déplorable où elle est actuellement réduite, la Médecine en devinant par les effets les causes d'une maladie, parvient à la détruire. Pouvons-nous douter que l'Ouvrier de ces ressorts n'eût eu des moyens de les conserver dans l'ordre s'il l'eût voulu ? Oui, sans doute, il le pouvoit : il n'avoit qu'à le vouloir. Douter qu'il le pût, c'est cesser de le regarder comme Tout-Puissant, c'est anéantir la croyance de son Etre, dont vous dites être convaincu. N'en doutons point, Monsieur, le dérèglement est la cause principale de nos maladies, soit que nous ayions été nous-mêmes dérèglés, soit que nos Peres l'aient été. Les animaux, en cela mille fois plus heureux que les hommes, ne vont point au-delà du besoin : cependant dans votre hypothese, ils souffrent, ils meurent. Donc ils ont un crime à punir, ils sont coupables.

BELESPRIT.

Mais, quel inconvénient y auroit-il de dire que les animaux pechent? Ne voyons-nous pas qu'ils se mettent en colere, qu'ils sont jaloux, envieus, capricieux, qu'ils ont de la malice, qu'ils se vengent?

Lady MÉRY.

Monsieur *Belesprit* est comme ces grands Capitaines qui défendent le terrain pied à pied, & auquel on ne peut reprocher le manque de courage ou d'industrie. Il oublie que nous sommes convenus que les bêtes ne sont pas libres, & que la liberté seule fait le péché. D'ailleurs, si elles sont capables de péché, c'est-à-dire, si elles peuvent choisir le mal, il faut nécessairement qu'elles soient capables de choisir le bien, c'est-à-dire, de faire des actions vertueuses. Donc il leur faut une récompense digne d'une ame capable de connoître & d'aimer.

BELESPRIT.

Je me souviens fort bien, Madame, que vous avez dit que les animaux ne sont pas libres; mais il me souvient aussi que je n'ai point acquiescé à cette proposition qui me paroît démentie par l'expérience. Les bêtes me paroissent agir libre-

ment : elles vont , viennent , se couchent , se levent selon leur caprice. De deux chiens freres , l'un est vif & l'autre paresseux ; l'un est adroit & capable d'être dressé , l'autre ne veut rien apprendre & se laisse rouer de coups.

Miss DOROTHÉE.

Grand merci , Monsieur *Belesprit* ! vous appuyez mon systême. Vous prouvez que les animaux sont libres , & dès là vous ne pouvez me nier qu'ils ne fassent un meilleur usage de leur liberté que l'homme , & que par conséquent ils ne lui soient supérieurs.

BELESPRIT.

Je fais précisément entre deux feux , & je ne puis m'éloigner de l'un sans m'exposer à effuyer toute la furie de l'autre. Qui pensoit à vous & à votre systême , *Miss Dorothée* ? Que ne vous teniez-vous tranquille ? Elle est là comme en ambuscade , où elle épie toutes mes paroles. Oh ! cela est bien désagréable & bien gênant.

Lady MÉRY.

Certainement elle a tort de vous prouver que vous ne pouvez soutenir votre systême qu'en tombant en contradiction avec vous-même. Vous allez retomber de

Caribde en Scilla ; car de quel poids peuvent être les preuves que vous alléguiez de la liberté des bêtes , contre celles que je vous administre ? Les animaux ne gâtent rien , ne perfectionnent rien , & sont absolument uniformes dans les procédés qui conviennent à leur espece , c'est une vérité de fait. Je vous le répète , l'hirondelle n'a jamais perfectionné son nid , elle ne s'avise de rien , non plus que les autres animaux qui sont précisément ce qu'ont fait ceux qui les ont précédés , & qui seront imités par ceux qui les suivront. S'ils sont libres , cette uniformité est un prodige : jugez-en par les procédés des hommes qui changent , remuent , perfectionnent , gâtent , disputent sur le bien , sur le mieux , & qui prouvent par là qu'ils sont libres de faire le mal ou le bien.

BELESPRIT.

Je n'ai rien à répondre à ce raisonnement , vous me forcez. Non , les bêtes n'ont point d'ame , c'est-à-dire , qu'elles n'ont pas une ame comme la nôtre ; j'abandonne l'analogie que l'Auteur de *l'Esprit* a cru voir entre l'homme & elles. Cependant en cent mille ans je ne pourrois me résoudre à les regarder comme des machines , & voici ce qui m'en empêche.

Dieu ne pourroit-il pas avoir créé des êtres mitoyens entre les hommes & les végétaux ? Ne pourroit-il pas avoir donné aux animaux une ame inférieure à celle de l'homme ; d'une autre nature , si vous voulez , & qui fût pensante & mortelle ?

Ne pourrions-nous pas dire que les bêtes pensent & ne souffrent pas. . . . Mais non , mon chien crie quand je le bats , donc il souffre. Tenez , si cela dure longtemps , je serai contraint d'admettre le système de la grand-maman de Mifs *Belotte* ; je ne puis éclaircir tout ceci qu'en me déclarant pour la Métempfycofe.

Lady MÉRY levant les mains au Ciel.

Je vous rends graces , ô mon Dieu , de ce que vous avez révélé ces choses aux petits & aux foibles pendant que vous les cachez aux grands & aux savants de la terre. Oui, Monsieur , je confesse hautement que vous avez plus d'esprit , plus de science que moi , & cependant vous ne savez où vous en êtes , parce que vous ne voulez pas plier sous la main du Tout-Puissant. Le fameux Monsieur le Cat a imaginé une matiere supérieure aux éléments , qui nous est absolument inconnue , mais qu'il croit deviner par ses effets : il prétend que Dieu par un seul acte de sa volonté , lui a assigné la conserva-

tion, la propagation, les changements qui arrivent dans ce grand univers, c'est-à-dire, la faculté de les produire. C'est une cause aveugle qui ne peut se détourner ni à droite, ni à gauche, qui exécute & qui exécutera toujours à la lettre les volontés éternelles de son Auteur. Sans examiner si cette idée a des fondements légitimes, je l'ai trouvée si belle, si grande, si magnifique, si digne de Dieu, que je l'ai adoptée avec complaisance. J'aime à voir ce divin Ouvrier se servir de ce fluide automate pour exécuter toutes les merveilles que nous admirons, & dont nous ne connoissons que la moindre partie, & cela par un seul acte qui suffiroit pour le mécanisme d'un million de mondes s'ils existoient & qu'ils dussent exister des millions d'années. Quel inconvénient de croire que cet Ouvrier, infiniment habile & magnifique, voulant donner aux hommes un échantillon de sa puissance, ait peuplé l'univers de machines organisées si propres à manifester son savoir? Que les animaux aient une âme ou qu'ils soient des machines, leur création ne lui a pas plus coûté dans une hypothèse que dans une autre. Quoi! Vaucanson, homme foible & borné, aura pu produire des machines capables d'en imposer à mes sens; des figures qui par l'air qui sort de leurs poulmons artificiels, & par le mou-

vement de leurs doigts, exécuteront vingt-deux airs de flûte à deux parties avec une justesse admirable! Il aura pu former un canard qui digere ce qu'il mange! Un Jésuite à Treves aura composé un Automate qui marchoit & parloit! Un autre aura fait voir à toute la Cour un Saül faisant toutes les contorsions d'un homme agité par l'esprit malin; un David jouant de la harpe, ayant à ses côtés un Ange qui tournoit le feuillet du Livre de musique au moment précis! Les hommes, dis-je, auront pu construire des machines si merveilleuses; & je trouverai difficile à croire que Dieu les ait infiniment surpassés s'il a voulu! Oh! mon doute à cet égard seroit une folie qui ne souffriroit point d'excuse.

BELESPRIT.

Eh! qui doute que Dieu n'ait pas eu le pouvoir de le faire? La question est de savoir s'il l'a voulu.

Lady MÉRY.

J'en reviendrai à la réflexion d'une de ces Dames; vous n'y étiez pas, Monsieur, je vais la répéter. Croyez-vous le systême de Copernic?

BELESPRIT.

Oui assurément, Madame, je le crois.

Mais qu'est-ce que cela a de commun avec ce que nous disons?

Lady MÉR Y.

Pourrois-je vous demander, Monsieur, si Dieu nous a révélé ce que Copernic veut nous persuader, où avez-vous eu un cheval ailé pour faire un voyage dans les astres, & vous assurer par vous-même de la vérité de ce systême? Car je ne vois pas ce qui pourroit vous déterminer à en croire Copernic plutôt que les autres, qui n'ont pas eu le même sentiment que lui.

BELESPRIT.

Vous savez tout aussi-bien que moi ce que vous feignez d'ignorer; mais, n'importe, je vais répondre. C'est qu'en suivant le systême de Copernic, je trouve le moyen de résoudre une infinité de difficultés que je ne pourrois lever en suivant le systême de Ptolomée.

Lady MÉR Y.

Voilà précisément la raison qui m'a déterminée à suivre le systême de Descartes. Les bêtes machines sont la solution d'un million de difficultés qu'il me seroit absolument impossible de résoudre sans cela. Les voici.

Un Dieu bon, juste & saint, ne fait point souffrir un innocent. Les bêtes souffrent : donc elles ont péché ; si les bêtes ont péché, elles ne peuvent par toutes les réparations réparer leurs crimes : il leur faudroit donc un réparateur, qui en se revêtant de leur nature, expieroit leur péché.

Si les bêtes souffrent, elles ont une ame spirituelle ; car la matiere ne souffre pas, à moins qu'on ne dise que l'ame des bêtes est tout à la fois matérielle & spirituelle, ce qui seroit contradictoire & par conséquent absurde.

Dire que Dieu a donné aux bêtes une ame d'une autre nature que la nôtre, c'est ne pas entendre les mots dont on se sert. Une ame est capable de vouloir & de sentir, voilà son essence. Il est vrai que tout ce qui est capable de vouloir & de sentir n'est point une ame ; car les Anges qui sentent & pensent, n'ont point d'ame ; mais il ne peut y en avoir une qui ne soit capable de vouloir & de sentir. Ces qualités essentielles se trouvent dans toutes les ames, puisque ce sont ces qualités qui constituent leur être. L'ame qui animoit Descartes, Newton, n'avoit que ces deux qualités, comme celle du Paysan le plus stupide : c'est le seul étrei de l'ame qui met de la différence dans

leurs opérations ; l'organisation des corps a laissé à l'ame des deux premiers la liberté de faire un usage facile de ces deux facultés ; & cette organisation a manqué au Payfan. Un accident , une maladie peuvent développer les organes du Payfan , & ensevelir & détruire celles des autres. En un mot, je le répète, ce qu'on appelle ame étant un être simple, ne peut recevoir ni augmentation ni diminution. Nous sommes convenues de toutes ces choses au commencement de nos entretiens.

BELESPRIT.

Et que répondrez-vous à ceux qui voudroient aller contre cette définition ?

La BONNE.

Je les prierois de m'en donner une meilleure, & jusques-là Lady Méry & moi nous nous tiendrons à cette définition. Voyez-vous, Monsieur, il est des choses que l'on sent si distinctement, qu'on est en droit d'en raisonner aussi-bien que les Savants, qui ne les contestent d'ailleurs qu'en agissant contre ce qu'ils sentent eux-mêmes. J'en ai trouvé un assez grand nombre qui disoient : l'ame n'est point ceci, elle n'est point cela ; mais je n'en ai point encore trouvé qui voulussent en-

trer en preuve pour nier la définition de Lady Méry. Il falloit croire qu'elle étoit fauffe sur leur feule parole, & ce degré de docilité nous a manqué. Nous foutenons ce que nous fentons, & nous n'avons aucun motif de feindre; au-lieu qu'on peut affeter, fans craindre de faire un jugement téméraire, qu'ils ont des motifs secrets qui les empêchent de convenir de ce qu'ils fentent auffi-bien que nous. Mais j'ai interrompu Lady Méry; laiffons-lui la liberté de finir ce qu'elle avoit à nous dire.

Lady MÉRY.

J'ajouterai à ce que je viens de dire en le répétant, qu'il ne peut y avoir des ames de deux especes: une des deux ne feroit point une ame. D'ailleurs une ame spirituelle dans les bêtes, entraîne des conféquences que les Savants ne voudroient point admettre; leur but au contraire est de nous les faire regarder comme matérielles, parce que cette opinion entraîneroit la certitude de la mortalité de la nôtre, conféquence qui fait horreur à tous les honnêtes gens, qui ne pourroient pourtant la nier, s'ils admettoient le principe de ces Messieurs.

BELESPRIT.

Mais pourquoi les honnêtes gens se

révolteroient-ils contre l'opinion d'une ame matérielle & spirituelle ?

Lady MÉRY.

C'est qu'une ame mortelle renverse-
roit toute religion, toute morale. Votre
Monsieur Helvetius a tiré le rideau qui
cachoit aux simples la liaison du systé-
me de ces Messieurs : aussi le blâme-t-on
dans le parti d'avoir laissé découvrir le
but où l'on tendoit. A peine a-t-il cru
avoir établi l'opinion de la mortalité de
l'ame, qu'il s'efforce d'anéantir toute
morale. Nous lui avons assurément beau-
coup d'obligation d'avoir dit le mot de
l'énigme : son systéme cesse d'être dan-
gereux, aussi-tôt qu'on l'approfondit.
Cette mortalité de l'ame est contraire à
l'idée d'un Dieu juste. S'il n'y avoit
point une autre vie, les éclats de son
tonnerre écraseroient les méchants, l'ad-
versité, la maladie, tous les malheurs fe-
roient leur partage : le juste vivroit heu-
reux dans la jouissance des biens passa-
gers, qui seroient sa seule récompense.

Voilà des difficultés sans nombre qu'il
est impossible d'éclaircir dans votre sys-
tème, comme il est impossible d'expli-
quer un grand nombre de phénomènes
dans celui de Ptolomée, que vous aban-

donnez pour cette seule raison. Elle doit donc être suffisante pour me le faire rejeter. Dans mon système, au contraire, toutes ces difficultés disparaissent, & elles sont tranchées d'un seul mot. Si les bêtes sont organisées par le sage Artisan de l'univers pour être un motif aux hommes de louer sa magnificence dans ce nombre infini de machines dont les efforts ne se détraquent jamais; si elles offrent à chaque instant à l'homme des raisons d'exciter sa reconnoissance à la vue de tant de merveilles créées pour son service ou pour ses plaisirs, je trouve ces motifs dignes d'un Dieu qui veut être aimé de l'homme. Rien dans cette hypothèse qui choque l'idée que j'ai de sa bonté, de sa sagesse, de sa justice & de ses autres perfections. J'adopte donc ce système, parce qu'il résout toutes mes difficultés, comme vous adoptez celui de Copernic. Cela est raisonnable & ne choque que mes sens, dont je ne dois pas préférer les lueurs aux lumières de ma raison.

La BONNE.

Cela est un peu long, & pourroit paroître embrouillé, ma chere Lady *Méry*; vous vous entendez, mais je ne fais si les autres vous entendent.

Miss DOROTHÉE.

Pour moi , je l'entends à merveille. Les bêtes machines n'ont rien qui choque l'idée que j'ai de Dieu , ni celle que ma raison m'a donnée de mon ame ; je l'adopte. Comme une ame matérielle & mortelle me paroît contraire à ces idées , & qu'elle renverse toute religion & toute morale ; je la rejette. N'est-ce pas cela ?

Lady LOUISE.

Je dirai du systême de *Lady Méry*, ce qu'elle a dit de celui de Monsieur le Cat. Je ne vois rien de si magnifique & de si digne de Dieu que la création de cette foule innombrable de machines si bien organisées qui existent au seul acte de sa volonté , acte qui leur a assigné des opérations dont elles ne s'écartent jamais ; acte qui les conserve avec autant de facilité qu'il les a tirées du néant. Ce spectacle me ravit , m'enchanté , & m'excite à la reconnoissance & à l'admiration. Lorsque je pense à la science divine qui a produit toutes ces merveilles , les lumieres des Savants me paroissent d'épaisses ténèbres ; tous les ouvrages les plus finis de l'art , des ordures , des joujoux qui ne sont pas dignes d'attirer un seul de mes regards.

Lady MÉRY.

Voilà la preuve la plus complète de la vérité de mon système. Les sentiments qu'ils excitent en vous, me confirment que la bonté de Dieu l'a engagé à nous donner ce moyen de l'aimer & de l'admirer. Nous savons que c'est uniquement pour cela qu'il nous a créés & misés au monde. Or, qui veut la fin veut aussi les moyens.

Miss CHAMPÊTRE.

Voici encore une difficulté qui vous a échappé. L'homme est créé à l'image de Dieu, parce qu'il est capable de connoître & d'aimer. Voilà, je pense, pourquoi *Lady Méry* a avancé qu'on ne pouvoit sans blasphème accorder ces deux prérogatives aux animaux : s'ils les possédoient, on pourroit dire qu'ils sont aussi faits à l'image de Dieu.

Miss BELOTTE.

Je suis bien honteuse de ce que je vais vous dire : mais il ne faut pas qu'une mauvaise honte l'emporte sur le desir de m'instruire. Je n'ai pas compris bien des choses qui viennent d'être dites. Par exemple, pourquoi faudroit-il qu'une ame matérielle fût mortelle ? *Lady Méry*

dit qu'on ne pouvoit croire sans absurdité l'ame matérielle dans les bêtes, & spirituelle dans les hommes. Je ne comprends pas du tout cette absurdité.

La BONNE.

C'est que vous avez oublié certains principes dont nous avons parlé amplement autrefois. La répétition de ces principes ennuyera peut-être quelques-unes de ces Dames; mais nous ne devons rien laisser derrière nous qui ne soit bien compris. *Lady Violente* se rappellera sans doute ce que nous avons dit à cet égard. Comment pouvons-nous connoître un objet, ma chere?

Lady VIOLENTE.

En le décomposant, pour ainsi dire, pour connoître ses qualités & les effets qu'elles produisent. J'examine un arbre dans mon Jardin: il étoit petit il y a six ans, & présentement il est beaucoup plus grand que moi. Je pense qu'il n'a pu changer de volume que par l'addition de quelques parties qu'il a aujourd'hui, & qu'il n'avoit pas auparavant.

La BONNE.

Que concluez-vous de l'addition qui

a été faite à cet arbre, & qui a augmenté son volume ?

Lady VIOLENTE.

Que comme il est composé de diverses parties ajoutées les unes aux autres, & qui lui donnent la forme qu'il a aujourd'hui, il est susceptible d'un changement de forme en défunissant ces parties. D'où je conclus que c'est un corps susceptible d'addition & de soustraction.

La BONNE.

Ce que vous dites de cet arbre, pouvez-vous le dire de votre corps ?

Lady VIOLENTE.

Assurément, ma *Bonne*. On peut me couper un pied, un bras, une jambe, m'arracher un œil, m'ôter une oreille.

La BONNE.

Mais pourquoi ne dites-vous pas qu'on peut vous couper la tête, vous arracher le cœur ? L'un est aussi possible que l'autre.

Lady VIOLENTE.

J'en conviens, ma *Bonne*; mais la soustraction de ces parties produiroit un effet tout différent de celle des premières. Dans le premier cas mon corps seroit

mutilé, mais il vivroit encore. Dans le second, il seroit détruit, c'est-à-dire, qu'il ne tarderoit pas à perdre sa maniere d'être, pour en prendre une autre. Ma tête & mon corps constituent ma vie, ou, si vous voulez, sont nécessaires à ma vie, au-lieu que je puis me passer de mon bras, de mon pied, de mon œil.

La BONNE.

Voici ce que je comprends de votre discours : que ces deux corps, le vôtre & l'arbre, sont essentiellement des composés de plusieurs parties : qu'il y a quelques-unes de ces parties qu'on peut retrancher sans qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient auparavant ; mais qu'il y en a d'autres qui sont si nécessaires à leur existence, qu'on ne peut les en ôter sans qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient auparavant. Donnez un nom distinctif à ces deux sortes de choses.

Lady VIOLENTE.

On appelle qualités *essentiell*es, celles qu'on ne peut ôter d'un corps sans le détruire, en sorte qu'il cesse d'être ce qu'il étoit auparavant. Voilà un pain de sucre : une qualité essentielle au sucre, c'est d'être doux. Au moment que le sucre cesseroit d'être doux, il cesseroit aussi

d'être sucre, & deviendroit une crySTALLISATION insipide. Donc la douceur est tellement essentielle au sucre, qu'il ne peut subsister sans elle. Ce pain de sucre est fait en pyramide, il est congelé : cette forme, cette congelation sont des qualités qui ne lui sont qu'*accidentelles*, qui ne constituent pas son essence ; car cette forme pourroit être changée en une autre, cette figure solide devenir liquide, sans que le sucre perdît sa douceur, & par conséquent cessât d'être sucre.

La BONNE.

Dites-moi, *Mifs Sophie*, quelles sont les qualités de la matiere, c'est-à-dire, des corps composés de matiere ?

Mifs SOPHIE.

Je crois que c'est l'étendue, la forme, la pesanteur, la divisibilité.

La BONNE.

C'est fort bien répondu, ma chere. Tout ce qui est matiere est étendu, a une forme, est lourd, peut être divisé, augmenté. La forme ronde, quarrée, pointue, n'est point essentielle à la matiere ; mais seulement une forme quelconque : elle ne peut subsister sans cela. Je puis changer cette forme en la divi-

fant, en la coupant, en y ajoutant d'autres parties; mais toujours en aura-t-elle une. Dès là que l'étendue est essentielle à la matiere, la divisibilité lui est essentielle aussi, c'est-à-dire, qu'on ne peut, quoique l'on fasse, lui ôter la faculté d'être divisible. Elle peut être long-temps sans être divisée; mais par sa nature, il faut qu'elle le soit un jour. Voici un morceau de papier: je puis le couper en cent mille parties; tant qu'il restera papier, il conservera cette qualité de pouvoir être coupé, quoiqu'il ne s'ensuive pas qu'il le fera: je puis prendre fantaisie de le conserver entier tel qu'il est à présent, & il restera tel très-long-temps sans pourtant perdre la faculté d'être coupé. Ce que je dis de ce papier, je puis le dire de ce diamant, de cette piece d'or. Mais je n'en puis dire autant de cet arbre, de ce fruit; ils portent en eux des principes de divisibilité que je ne suis pas en état de suspendre, non plus que celles qui sont dans mon corps. Il est vrai qu'un corps gelé se conserveroit des siècles, mais au dégel il tomberoit en pourriture. Qu'est-ce que cela signifie, *Miss Dorothee?*

Miss DOROTHÉE.

Que vous manquez de connoissance, &
que vous ignorez les moyens d'arrêter les

L 3

causes de la divisibilité de ces corps, je dis d'arrêter, de suspendre; car nulle puissance ne peut ôter à la matiere la possibilité d'être divisée.

La BONNE.

Vous avez raison, ma chere : nulle science ne peut parvenir à anéantir dans les objets matériels la possibilité de la division; mais l'on pourroit suspendre cette division des corps : c'est en quoi consisteroit la perfection de l'art, encore ne seroit-ce que pour un temps. A présent, *Miss Sophie*, si on pouvoit trouver quelque chose qui n'eût ni parties, ni figure, qui par conséquent ne pût être brûlée, cassée, brisée, coupée, que seroit cette chose-là ? Pourroit-on dire qu'elle fût un corps composé de matiere ?

Miss SOPHIE.

Non, vraiment, puisqu'un corps est nécessairement divisible.

La BONNE.

Mais pourquoi les corps sont-ils essentiellement divisibles ?

Miss SOPHIE.

Parce qu'ils sont composés de plusieurs parties réunies, jointes ensemble. Et

puisqu'il a été possible d'unir ces différentes parties, il est possible aussi de les désunir.

La BONNE.

Pour qu'une chose ne fût pas capable d'être divisée, quelle devrait être sa nature ?

Miss SOPHIE.

Il faudroit qu'elle n'eût pas de parties ni de forme par conséquent. Où il n'y a point d'étendue, on ne peut rien couper, ôter. Mais j'ai beau chercher de tout côté, je ne vois point qu'il existe rien de pareil.

La BONNE.

Mais en supposant qu'il fût possible de trouver une telle chose, diriez-vous qu'elle seroit de même nature que les corps, & qu'il n'y a aucune différence entre eux & elle ?

Miss SOPHIE.

Je serois une extravagante si je le disois. Cette chose & les corps ayant des qualités différentes & contraires, elles sont de nature opposée.

La BONNE.

Mais n'y auroit-il pas moyen de les

rendre semblables, d'ôter à la matière la forme & sa divisibilité, & à cette chose son indivisibilité ?

Miss SOPHIE.

Cela ne seroit non plus possible, que d'ôter la douceur au sucre sans le détruire. Si vous ôtiez la possibilité d'être divisé aux corps, ils cesseroient d'être corps. Si vous ôtiez l'indivisibilité à cette chose supposée, il faudroit lui donner des parties, & la ranger dans la classe des corps.

La BONNE.

Pourriez-vous me dire, ma chère, quelle est la forme de votre entendement, de votre volonté, de vos pensées ? Concevez-vous qu'il fût possible de couper, de diviser ces choses, comme vous pouvez diviser ce morceau de papier ?

Miss SOPHIE.

Ma pensée, mon entendement, ma volonté n'ont point de corps, ma *Bonne*. Comment voulez-vous que je vous en dise la forme ?

La BONNE.

Ces trois choses sont donc le contraire des corps, des objets matériels, & ne leur

sont contraires que parce qu'ils ont des qualités opposées.

BELESPRIT.

Nous ne disconvenons pas que la pensée & la volonté ne soient spirituelles; il est seulement question de savoir si ces choses spirituelles doivent leur origine à une cause qui le soit, ou s'il faut les attribuer à l'organisation & au jeu de certains corps.

Lady VIOLENTE.

En conscience, comment pouvez-vous faire une telle objection? Quand vous voyez un veau, vous pensez tout naturellement qu'il a été produit par un taureau. Quand vous rencontrez une pièce de bled, il ne vous vient pas dans l'esprit qu'on ait semé du seigle dans cette pièce. Pourquoi avez-vous ces opinions? C'est que vous êtes fortement persuadé que chaque chose produit son semblable, & ne peut produire que cela, en sorte que vous vous moqueriez de quelqu'un qui voudroit soutenir qu'un veau pourroit aussi-bien naître d'une chienne & d'un âne, que d'une vache. Vous traiteriez d'extravagant celui qui vous diroit que pour faire venir du bled, il n'est pas nécessaire d'en semer, & qu'il en vien-

droit également quand on jetteroit en terre de l'orge, des pois, ou toute autre chose. Chaque chose produit son semblable, c'est une vérité dont tout le monde convient. Comment donc pouvez-vous dire que la matiere produit la pensée, puisque ces deux choses sont absolument contradictoires l'une à l'autre ? En vérité je ne vous comprends pas.

BELESPRIT.

Nous pouvons raisonner par principes sur les choses dont nous avons une expérience journaliere, & qui n'a jamais été démentie ; mais ce secours nous manque lorsqu'il est question des choses spirituelles, abstraites. Comme nous ne pourrons jamais en connoître clairement les causes, il me paroît que nous devons avoir la liberté de les imaginer à notre gré.

Miss DOROTHÉE.

Et sommes-nous les maîtres de supposer l'absurde ? Avez-vous oublié cet axiome : *On ne peut donner ce que l'on n'a pas* ? La matiere telle que nous la connoissons, & nous la connoissons par ses qualités essentielles ; la matiere, dis-je, ne pense ni ne veut ; elle ne peut pas même se mouvoir d'elle-même, & est absolument passive ; cependant vous osez

nous dire qu'elle donnera le pouvoir de penser, de vouloir, de se mouvoir. Vous voyez que c'est abuser de notre patience de nous dire de telles sornettes.

BELESPRIT.

Vous posez en fait ce qui est en question. La matiere organisée d'une certaine façon ne pense pas. Cela veut-il dire qu'elle soit incapable de penser? Ne pourroit-on pas dire, que dans une organisation plus parfaite, la pensée & la volonté sont des accidents de cette matiere?

La BONNE.

Il faut que l'effet soit proportionné à la cause, qu'il lui soit analogue. Vous siffleriez un homme qui vous diroit qu'on peut donner un tel arrangement à la matiere du feu, qu'il mouilleroit, rafraichiroit, ôteroit l'inflammation d'une plaie: ces accidents étant diamétralement opposés à la cause qu'on leur supposeroit, il faudroit un renversement de toutes les loix physiques, pour qu'elle pût les produire: il faudroit que la toute-puissance de Dieu intervînt par un miracle pour faire produire au feu des effets qui lui sont si contraires. N'y aura-t-il que lorsqu'il sera question de nous dégrader, que vous vous croirez en droit d'abandonner

les principes généraux & de soutenir l'absurde ? Ajoutez aux preuves que la nature des êtres vous fournit, celles que la certitude de l'existence d'un Dieu fait naître; ce désir de l'immortalité qui est en nous; cette idée de l'immortalité qui se trouve chez les Peuples les plus barbares; cette nécessité de l'immortalité pour justifier la justice & la bonté de Dieu qui semble abandonner les justes à la malignité des méchants. Ajoutez, dis-je, ces preuves aux premières, & vous aurez une démonstration complete de l'immortalité de l'ame, à laquelle je vous défie de pouvoir résister. Oui, Monsieur, actuellement j'en appelle à votre bon sens, à cette lumiere, à cette voix intérieure que vous ne cherchez à étouffer que parce qu'elle vous blesse. Répondez-moi. Croyez-vous l'ame immortelle ?

BELLES-PRIT.

Il le faut bien, Mademoiselle, & je le crois autant par la force de la conviction intérieure, par un instinct puissant & involontaire, qu'à cause des raisons que vous m'avez alléguées. Mais dans quelle classe mettrons-nous les animaux ? J'avoue qu'il seroit naturel de nous en tenir à ce que Lady *Méry* nous en a dit, parce que cela leve bien des difficultés :

je prévois cependant que son idée ne fera pas fortune : nos sens la contredisent trop ouvertement & trop souvent, pour pouvoir adopter son système.

Lady MÉR Y.

Ne croyez pas, Monsieur, que ce système, qui n'est pas le mien (car j'ai oui dire qu'il a été celui de plusieurs grands hommes,) ne croyez pas, dis-je, que ce système ait en moi une zélatrice outrée, qui prétende que chacun fléchisse devant son idole. Inventez-en un qui n'entraîne pas de conséquences absurdes, qui n'attaque pas l'immortalité de mon ame, qui ne choque pas l'idée que j'ai d'un Dieu infiniment parfait; & vous me verrez docile à l'adopter, s'il est plus vraisemblable que celui auquel je me tiendrai jusqu'à ce qu'on m'en offre un meilleur. En fait d'opinion, je ne me passionne que pour la vérité. Il est bien des choses sur lesquelles je suis peut-être dans l'erreur; mais j'y suis de bonne foi, & dès le moment où l'on pourra me le prouver, j'abandonnerai mes sentiments, quels qu'ils soient, sans aucune répugnance.

Miss DOROTHÉE.

J'abandonne aussi mon système pour le vôtre, ma chere *Lady*. Je trouve les opé-

rations des bêtes trop parfaites pour être le produit de leur volonté; mais dès là que vous les attribuez à un ordre immuable de la volonté de leur Créateur, je n'ai plus rien à dire, & je ne suis non plus surprise de leur constante fidélité à suivre les loix que Dieu leur a prescrites, que je ne la suis du mouvement réglé du soleil & des astres, ces brillantes machines dont la formation n'a pas plus coûté à leur divin Ouvrier que la construction d'un moucheron ou d'un insecte encore plus petit.

Lady VIOLENTE.

Oh, mon Dieu! vous m'avez donné une volonté avec la liberté d'en disposer. Il est bien sûr qu'elle est à moi, j'en veux donc faire le seul usage qui me soit avantageux, & le voici. C'est que j'y renonce une fois pour toute, je vous la donne, je ne veux plus en entendre parler, je ne veux plus qu'elle soit à moi. Faites de moi un de ces automates, dont vous avez rempli l'univers, & qui ne peuvent vous désobéir.

La BONNE.

Oh! la paresseuse, qui voudroit sacrifier sa volonté en gros, pour s'épargner la peine de le faire en détail? C'est à

chaque moment de la vie, ma chere, qu'il faut répéter cet acte, si vous voulez que Dieu l'accepte. Tâchez d'aller au Ciel; là, sans être automate, votre volonté sera fixée dans le bien, & vous n'éprouverez plus ses révoltes. Il faut tâcher d'y aller aussi, Monsieur, en la compagnie de nous autres pauvres simples femmes, qui n'avons ni assez d'esprit, ni assez de courage, pour résister aux lumieres de la raison.

B E L E S P R I T.

Heureuse simplicité! ah! que ne donneroie-je pas pour l'avoir toujours eue?

La B O N N E.

Vous me faites souvenir d'un bon mot de Mylord Chester-Fields. Vous savez combien il a d'esprit, & l'usage qu'il en fait. Il me disoit un jour: Vous êtes une bonne femme, qui croyez fermement tout ce qu'on vous dit. Oui, Mylord, lui répondis-je. Vous autres beaux-esprits, vous en avez une telle surabondance, que vous pouvez en dépenser une bonne portion en doute. La nature a été moins libérale à mon égard; elle ne m'en a donné que la portion suffisante pour croire avec connoissance de cause. Un soupir qui échappa à Mylord, prévint sa réponse

sans qu'il s'en aperçût peut-être : c'étoit un soupir qui sortoit comme l'exclamation que vous venez de faire d'un cœur oppressé par la vérité. Dans le fond vous avez raison, me dit-il. *Ce n'est pas la Foi qui tourmente, c'est le doute.* Je n'ai jamais oublié cet oracle sorti de la bouche d'un de nos Philosophes modernes; & comme je vous l'ai dit, je l'ai regardé comme le produit d'un sentiment retenu qui sortoit de la prison où l'on s'efforçoit de le retenir. Si les Savants étoient de bonne foi, ils avoueroient qu'il leur en a coûté infiniment pour devenir incrédules, & que tous leurs efforts à cet égard n'ont produit qu'une écorce d'incrédulité, dont ils abusent les autres, & qui rarement parvient jusqu'à les abuser eux-mêmes.

Mifs *Dorothée* récapitulez toutes les vérités dont Monsieur *Belesprit* a été forcé de convenir.

Mifs DOROTHÉE.

Je crains que ma mémoire ne me fasse un affront; en tout cas, ma *Bonne*, vous m'aidez.

Il y a un Dieu. C'est-à-dire, un être infiniment parfait.

Une conséquence de cette vérité, eu égard au monde tel qu'il est, c'est l'immortalité de l'ame. Dieu blesseroit la jus-

tice, s'il laissoit la vertu sans récompense, & le vice sans châtement. Il ne le fait pas en cette vie, donc il le fait dans l'autre.

La même justice lui a fait créer des hommes pour en être aimé & glorifié; car il ne pouvoit les créer pour une autre fin que lui-même: cette même justice, dis-je, l'a engagé à se manifester à ces hommes, car on ne peut aimer ce que l'on ne connoît pas: on ne peut aimer qu'à proportion de la connoissance qu'on a de l'objet que l'on doit aimer.

Dieu s'est manifesté aux hommes en plusieurs manieres.

D'abord par la beauté & la perfection de l'univers, qui peut nous découvrir sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté, sa libéralité, & par conséquent, qui doit nous exciter à l'admiration & à l'amour.

Secondement. Par ce sentiment intérieur qu'il a gravé au fond de notre ame, qui nous porte à chercher le bonheur; bonheur que l'expérience nous apprend ne pouvoir être trouvé dans la créature: ce qui nous force, pour ainsi dire, à nous retourner vers lui.

Troisièmement. Par la connoissance beaucoup plus immédiate qu'il avoit donnée de lui au premier homme; connoissance qui s'est conservée parmi un

petit nombre d'hommes, depuis Adam jusqu'à Noé, qui se perpétua jusqu'à Abraham, qui fut soutenue & renouvelée par les promesses que Dieu fit à ce Patriarche, & à ses enfants.

Quatrièmement. Par une révélation encore plus expresse, dont Moïse fut le Ministre; révélation autorisée par les miracles qui l'accompagnèrent, par les prophéties qui l'avoient précédée, & par ceux qui continuerent, & dont l'accomplissement vérifia la divinité pendant une longue suite d'années; révélation qui porte, pour ainsi dire, le cachet de Dieu, qui n'a pu être contrefaite par les plus habiles Législateurs; c'est-à-dire, qu'il n'y a aucun Législateur qui nous ait donné des idées dignes de Dieu, & conformes à nos lumieres, (excepté Moïse;) qu'il n'y a aucun, dis-je, dont les Loix aient été dignes d'un Dieu.

La BONNE.

Vous aviez tort de vous défier de votre mémoire, ma chere, on ne peut avoir mieux resserré ce que nous avons dit. Nous en sommes restées à la publication de cette Loi, voyons dans les circonstances qui l'accompagnent, & dans le reste de la vie de Moïse, des preuves de la divinité de cette Loi; elles seront

surabondantes après celles que nous avons déjà données ; mais il faut profiter de nos richesses. Nous y trouverons aussi des preuves de la sainteté de Moïse , qui forceront l'incrédulité jusques dans ces derniers retranchements. Voilà de quoi nous nous entretiendrons la première fois.

Fin du second Tome.











S

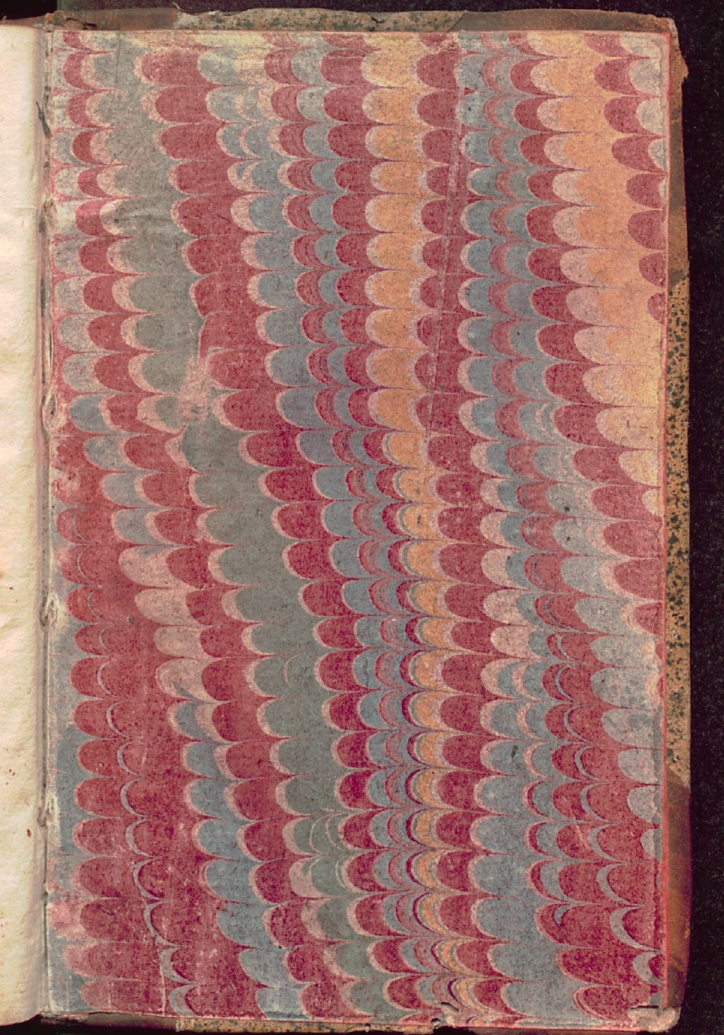
AB B 2413

(2.)

X 2337540

1060 2/1

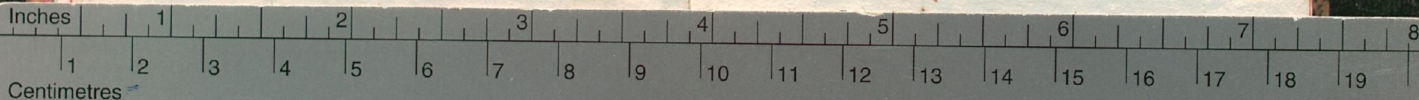
1060 2/1





LES
AMÉRICAINES,
OU
LA PREUVE
DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE
PAR LES LUMIÈRES NATURELLES.
Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME II.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

